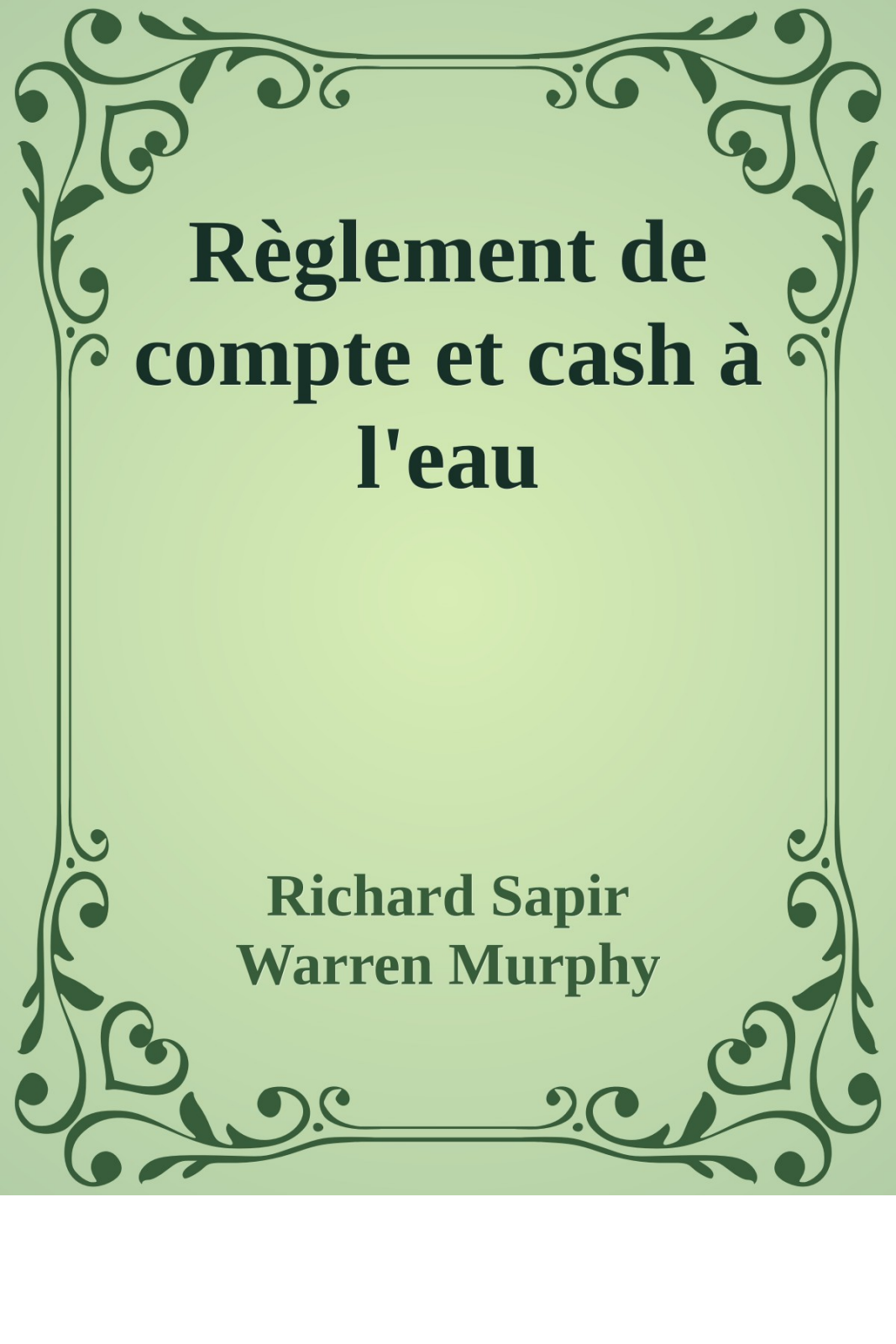


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the entire page.

Règlement de compte et cash à l'eau

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GERARD DE VILLIERS
PRESENTE

L'IMPLACABLE

Règlement de compte
et cash à l'eau



VAUGIRARD

RÈGLEMENT
DE COMPTE ET
CASH À L'EAU

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS-MONDE
- 11 MARCHE OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGLANT
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY

39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
40 JEUX DANGEREUX
41 TORCHES VIVANTES
42 DOUCE ÉNERGIE
43 NOIR LINCEUL
44 BYE BYE L'ESPION
45 SAINTE APOCALYPSE
46 BAIN DE SANG
47 MENACE COSMIQUE
48 PÉTRO-MASSACRE
49 PLUS JAMAIS
50 TOXICO-JOUVENCE
51 FUREUR AVEUGLE
52 L'OR DES MAUDITS
53 MORTEL SACRILÈGE
54 CITIZEN CAME
55 ALERTE ROUGE
56 VISITE SPATIALE
57 CADEAU MORTEL
58 ADO CONNECTION
59 JEU DE VILAIN
60 TRANS-MORT AIRLINES
61 MEGAMOUCHE
62 LA SEPTIÈME PIERRE
63 TERRE BRÛLÉE
64 LE DERNIER ALCHEMISTE
65 LES AVOCATS DU DIABLE
66 LES ASSASSINS DU TEMPS
67 QUI VEUT LA PEAU DE RABINOWITZ ?
68 RAGE DE GUERRE
69 LES LIENS DU SANG
70 LA ONZIÈME HEURE
71 RETOUR DE FLAMME
72 EXTERMINATION INVISIBLE
73 L'USURPATEUR
74 RÉVEIL EN ENFER
75 CYNIQUE RAILWAY
76 GOLFE PERSHING

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

**RÈGLEMENT
DE COMPTE ET
CASH À L'EAU**

**TRADUIT ET ADAPTÉ DE
L'AMÉRICAIN
PAR JEAN-NOËL CHATAIN**



Titre original :
COIN OF THE REALM

Illustration de couverture : LORIS

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause*, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© by The Estate of Richard Sapir and Warren Murphy, 1989

© Presses de la Cité Poche/GECEP, 1991

pour la traduction française

ISBN : 2-285-00495-8

Édition originale :

ISBN : 0-451-16087-6

Nal PENGUIN INC.

New York – N.Y. 10019

PROLOGUE

Chevauchant sur la plage qui, beaucoup plus tard, s'appellerait Shangai, le Maître de Sinanju serrait la bride de son poney à longs poils hirsutes. Le reflet du soleil de la mer, que les barbares chinois nommaient la mer des Typhons Capricieux, lui brûlait les yeux. Il se tourna vers ses tigres-de-la-nuit.

— Pied à terre ! ordonna-t-il.

Las et affamés, les jeunes tigres-de-la-nuit de Sinanju glissèrent de leur monture. Sako, le premier, se laissa choir sur sa couverture. Les yeux clos, son visage crispé, sec en dépit d'une chaleur torride, exprimait une indicible souffrance. On eût dit une figurine d'ivoire souillée :

— Aidez-le, déclara Maître Mangko en mettant pied à terre à son tour.

Deux tigres-de-la-nuit aidèrent Sako à se traîner sur la plage immaculée. Les vagues poussées par la marée clapotaient doucement sur le rivage, du même mouvement qu'elles répéteraient à l'infini. Le Maître de Sinanju s'agenouilla auprès de son fidèle guerrier et lui palpa les côtes. Sako tressaillit sous la douleur mais ne proféra aucun juron.

D'une voix posée, le Maître de Sinanju déclara enfin :

— Je ne puis t'offrir aucun espoir, mon fidèle tigre-de-la-nuit. Demande-moi une seule faveur et je te l'accorde.

— Finissons-en, Maître, murmura Sako et il ferma les paupières sur la dernière image de sa vie : la haute silhouette élancée de Maître Mangko, sa chevelure drue et sombre, son regard clair et pénétrant.

Le Maître de Sinanju posa une main sur le front fébrile de Sako et l'autre sur sa gorge. Il prononça des paroles apaisantes jusqu'à ce qu'il sentît que Sako ne frémissait plus au contact de la mort. Sako ne saurait jamais quelle main lui avait porté le coup fatal. Ainsi que l'avait souhaité Maître Mangko dans sa grande miséricorde.

La main du Maître de Sinanju se fracassa sur le front de Sako. Ce dernier frissonna et s'immobilisa pour l'éternité.

Ils l'enterrèrent dans le sable, non loin de la mer, afin que les bandits chinois qui l'avaient blessé ne puissent retrouver son corps.

Puis ils entreprirent la construction de bateaux en bambou.

Ils œuvrèrent durant toute la nuit, le Maître de Sinanju scrutant l'intérieur des terres de temps à autre. Au lever du soleil, ils avaient construit trois bateaux. Ils libérèrent les poneys et rassemblèrent les vivres et les couvertures.

C'est alors que, telles des statues équestres de gros bouddhas menaçants, les bandits apparurent au sommet des collines avoisinantes.

— Allons-y ! lança le Maître de Sinanju.

Il désigna deux guerriers qui bondirent à ses côtés, tandis que les autres s'embarquaient à bord de deux esquifs et s'éloignaient rapidement du rivage.

Les Chinois dévalèrent les collines dans un bruit de tonnerre, les sabots de leurs chevaux martelant les rochers, sous le regard condescendant de Maître Mangko : décidément ces pauvres Chinois ne sauraient jamais se tenir convenablement à cheval pas plus qu'ils ne savaient maîtriser leur monture.

Ils étaient quatre et les chargèrent, telle la foudre.

Le Maître de Sinanju, impassible dans sa tunique et son pantalon bleu, flanqué de chaque côté d'un tigre-de-la-nuit vêtu de noir, entonna :

— Souvenez-vous que si nous mourrons, notre Village meurt. Nous ne nous battons pas seulement pour nous mais aussi pour sauver nos pères, nos mères, nos fils et nos filles et les générations à venir. La vie de milliers d'êtres qui viendront au monde dépend de notre bravoure.

Les tigres-de-la-nuit serrèrent leur poignard d'acier dans leur main. Le Maître Mangko sortit un long sabre de son fourreau. Chacun prit ses distances pour mieux livrer bataille.

Les bandits s'abattirent sur leur proie en poussant des hurlements féroces, sûrs et certains que leurs épées valaient mieux que les lames rudimentaires des Coréens et que leurs cris de guerre paralyseraient cette bande d'intrus.

Dès que les chevaux s'approchèrent, le Maître de Sinanju poussa un cri de défi. Son sabre frappa à droite, puis à gauche et deux cavaliers dégringolèrent dans les vagues.

Le Maître de Sinanju bondit sur ses pieds et comprit que ses tigres-de-la-nuit avaient eux aussi blessé les montures de leurs adversaires aux antérieurs.

Les Chinois furent entraînés dans les vagues par leurs destriers

trébuchants et terrifiés. Désarçonnés, ils piquèrent dans l'eau, tête la première et l'un d'entre eux périt sous les sabots mutilés de son cheval.

Le Maître de Sinanju fendit l'écume à grandes enjambées. Sa lame frappa à gauche, puis à droite. Des têtes chinoises volèrent dans le ciel, telles des faces de lune d'une laideur repoussante.

Dans un geste ultime, il acheva les chevaux, afin qu'ils cessent de souffrir. Il s'en voulut d'agir ainsi, mais ces pauvres bêtes n'appartenaient qu'à de stupides Chinois même si ce n'était pas de leur faute.

— Je suis fier de vous, déclara Maître Mangko à ses tigres-de-la-nuit et ils lancèrent le troisième bateau à l'eau, afin de rejoindre les autres.

Les jours s'écoulèrent. La mer était calme. Ils se nourrissaient de poissons pêchés au filet ou à l'aide d'hameçons d'argent.

Puis le ciel s'assombrit. Craignant la tempête, ils baissèrent les voiles et arrimèrent les bateaux entre eux. Mais les éléments ne se déchaînèrent point bien que les nuages se fissent de plus en plus sombres. Le Maître de Sinanju arborait un visage pensif et chacun se taisait.

Comme la tempête ne se levait toujours pas, Maître Mangko ordonna qu'on hisse de nouveau les voiles. Mais le vent était tombé. L'univers tout entier semblait d'un calme terrifiant. Le poisson se fit rare et les tigres-de-la-nuit commencèrent à échanger à voix basse des propos qui trahissaient une angoisse grandissante.

— Où est la tempête qu'annonçaient ces nuages ?

— Pourquoi n'y a-t-il plus de poissons dans l'océan ?

Le Maître de Sinanju demeura un long moment silencieux puis déclara :

— Nous sommes au cœur de la tempête.

Les tigres-de-la-nuit arborèrent des regards perplexes.

— Vous ne pouvez voir cette tempête, car elle n'est pas dans le ciel, poursuivit le Maître de Sinanju avec froideur, mais au tréfonds des océans. La tourmente ne se trouve pas au-dessus de nous. Elle est en dessous.

Voulant en savoir davantage, les tigres-de-la-nuit le pressèrent de questions mais, en guise de réponse, le Maître de Sinanju leur présenta son dos énigmatique.

Et ils continuèrent à voguer au gré des eaux.

Le douzième jour, l'océan changea de couleur. Un brun laiteux, tout d'abord, comme si une main gigantesque avait balayé les fonds sous-marins. Tandis qu'ils avançaient, plus craintifs que jamais, la mer devint verte, d'un vert glauque, annonciateur de maladie et de mort. Un vert poison.

Ils naviguaient toujours au milieu des océans, à mille lieux de toute terre habitée quand ils croisèrent un cadavre flottant entre deux eaux. Plus tard, d'autres corps apparurent. Des hommes, des femmes. Quelques enfants. Des corps boursoufflés. Livides. Qu'aucun requin ne venait dévorer.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'enquit l'un des tigres.

Et le Maître de Sinanju n'avait toujours pas de réponse.

À la vingtième nuit, il observa le ciel étoilé et consulta un parchemin. Après un long silence, il annonça :

— Nous devons rebrousser chemin.

Choqués, les tigres-de-la-nuit ne purent s'empêcher de manifester leur stupeur.

— Et notre destination ? Comment pouvez-vous nous demander d'abandonner alors même que la survie de notre village dépend de l'argent de cet empereur ?

— La pièce envoyée en garantie suffira, répondit le Maître de Sinanju d'une voix qui laissait présager le pire. Les étoiles m'indiquent que nous avons franchi le domaine de l'empereur.

— Comment est-ce possible ? Il est si grand.

— Nous l'avons franchi parce qu'il n'existe plus. À présent, virez de bord avant que Sinanju ne disparaisse à son tour.

Et Maître Mangko, troisième de la lignée de Sinanju, s'installa à la barre de son bateau. Son Village allait vivre de terribles moments. Mais un sort encore plus terrible s'était abattu sur ceux qui avaient fait appel à lui.

Le plus gros client commanditaire d'assassinats dans l'histoire de Sinanju avait été balayé de la face glaciale de la mer. Mangko aurait volontiers pleuré mais il retint ses larmes pour son propre peuple.

CHAPITRE PREMIER

Le bruit du journal tombant dans l'allée réveilla Shane Billiken. Il ouvrit aussitôt les yeux. Le soleil filtrait au travers des baies vitrées de sa chambre. On entendait le bruit des vagues. Il tendit la main vers la table de nuit, renversant au passage *Les Œuvres Complètes de Shirley McLaine*, et chaussa ses énormes lunettes de soleil.

— Il est arrivé, grogna-t-il d'un ton caverneux.

— Hummmf ? fit une voix féminine sous les draps de soie.

— Il est arrivé, j'te dis ! réitéra Shane Billiken en poussant du coude la silhouette endormie.

— Aïe ! rouspéta une tête blonde. T'es pas obligé de me bourrer de coups de poing !

— Le journal ! On vient de nous le livrer !

— Tous les matins, c'est la même rengaine !

— Sois sympa, Glinda, va me le chercher.

Ladite Glinda secoua sa crinière blonde et s'assit au bord du lit. Elle avait le corps d'une adolescente, élancé et bronzé à souhait.

— J'ai une configuration astrale du tonnerre, affirma Shane. C'est aujourd'hui que débute ma nouvelle carrière, alors arrête de râler. Tu sais que les ondes négatives affectent mes biorythmes. N'oublie pas que je t'ai sortie du ruisseau, *baby*. Si ça te plaît pas, je peux trouver une autre princesse Shastra.

— Plus maintenant qu'on est passés à la télé ! Ça ferait désordre, tu crois pas ?

— Discute pas, va me chercher le canard !

Glinda enfila une robe de chambre violette et farfouilla dans sa table de nuit.

— Qu'est-ce que t'attends, bordel ? demanda Shane.

— Il faut que je trouve mon bout de cristal. Tu sais ce que dit mon horoscope, c'est toi-même qui as fait mon thème astral : « Ne vous séparez jamais de votre cristal. »

— C'est valable en cas de voyage ! Pas pour faire dix mètres pour aller jusqu'à cette putain de porte d'entrée !

— Tu as dit « où que vous alliez », Ah, la voilà !

À l'aide d'une lanière de cuir, Glinda attacha une bourse népalaise verte autour de son cou. Elle vérifia que le morceau de cristal se trouvait bien à l'intérieur.

— Dépêche-toi, bordel ! Je sens que mon énergie positive est en train de se faire la malle !

Glinda quitta la pièce sans prendre la peine de ceinturer sa robe de chambre qui traînait sur la moquette. Elle revint l'instant d'après, la bourse se balançant entre ses seins qui, à en croire leur fermeté, n'ignoraient pas la silicone.

— Tiens ! dit-elle en lançant le journal sur la poitrine velue de Shane Billiken qui se rua sur la rubrique nécrologique sous l'œil gourmand de Glinda dont le pied battait la cadence au rythme de son impatience.

Le visage poupin de Shane se crispait au fur et à mesure qu'il énumérait :

— O'Brien... Oliver... Olney... Ott. Merde ! Il n'y est pas !

— Regarde à la première page. Après tout, il est connu.

— Très juste.

Shane Billiken charcuta le journal dans tous les sens pour retrouver la première page. Rien. Page deux, rien non plus. Idem à la rubrique Spectacles.

— Alors ? fit Glinda.

— Oh ! du calme ! Tu perturbes mes vibrations positives ! Bon, y a rien ce matin, ça veut dire qu'il est en train de mourir. L'avis mortuaire paraîtra dans le journal du soir ou demain matin au plus tard. Je le sens dans toutes mes fibres, Glinda.

— Bien sûr, bien sûr, Shane.

— Je te l'ai déjà dit plusieurs fois...

— C'est de la magie, je sais... et la magie, tu peux pas la baiser. Je vais méditer sous la douche, OK ?

— Enlève d'abord cette bourse.

— Pas question. J'ai pas envie de me casser la gueule en glissant sur la savonnette. Sois sympa, Shane, mets un disque de Kitaro sur la platine laser, tu veux bien ?

L'eau se mit à couler dans la salle de bains, alors Shane Billiken lança ses jambes hors du lit et se planta devant la glace de sa chambre. Il examina son visage carré. À l'aide d'un peigne en jade, il

lissa sa frange.

— Pas mal, murmura-t-il, en secouant la tête de gauche à droite.

Il lui faudrait pourtant augmenter encore sa dose de sucreries pour accentuer sa ressemblance avec l'idole, sinon il risquait de décourager les fans.

Puis il entra dans son dressing en fredonnant un vieil air de rock.

— *Only the lonely*, dum dum dum dum di di da...

Au passage, il mit en marche la platine laser et fit la grimace tandis que la musique synthétique s'échappait des bafles encastrées au plafond. Puis il souleva la cloche à fromage et se mit à grignoter un morceau de Brie.

La douche cessa de couler et la voix de Glinda envahit la pièce.

— Tu sais, quoi ? Parfois, j'me dis que tu m'aimes pas.

— Mais si, je t'aime, grogna-t-il en enfilant un pantalon de lin blanc.

Il choisit une chemise de soie or, en prenant bien soin de ne pas fermer les trois premiers boutons turquoise. Il sélectionna ensuite une amulette à l'effigie du Taureau, qu'il passa autour de son cou. Lorsqu'elle effleura son torse, la breloque devint bleutée.

Shane Billiken esquissa un sourire. C'était un bon présage.

— Tu n'as pas l'air vraiment convaincu, se plaignit Glinda.

— Je suis un être au stade final de son évolution. Ma sincérité demeure perpétuelle, répondit-il.

— Alors, dis-le-moi encore une fois.

— Je t'aime, répéta-t-il, en marmonnant à part lui « pauvre conne ! ».

— Parfois, j'ai l'impression que tu ne m'aimes que pour mon corps.

— Non, déclara Shane, et cette fois, il était sincère. Je t'aime pour le fric que tu me fais gagner, murmura-t-il entre haut et bas.

— Ou parce que, poursuivit Glinda qui manifestement n'avait pas entendu la fin de la phrase, je suis le canal psychique par lequel la princesse Shastra, grande prêtresse de l'Atlantide a choisi de s'exprimer.

— Tu es quelqu'un de tout à fait exceptionnel, reprit Shane, en s'enfilant une gorgée de vin de rhubarbe.

— Tu sais quoi ? Je lisais le bouquin de Shirley McLaine, hier soir, et je me suis mise à penser à des tas de trucs.

— À quoi, par exemple ? demanda Shane en se pomponnant devant la glace.

— Ben... euh... si je suis la réincarnation d'une fille de l'Atlantide, j'aurais pu être tout aussi bien une dame d'honneur ou quelque chose dans ce goût-là, non ? Oh, merde !

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Il y a que j'ai un vilain bouton mal placé !

Derrière ses lunettes noires, Shane Billiken leva les yeux au ciel. Il aurait préféré des verres miroirs mais Roy n'en portait jamais, il ferait peut-être bien de lui envoyer une lettre anonyme pour lui suggérer ce type de verre ; il suffirait de lui dire que ça améliorerait son image auprès du public.

— Aïïïe !

— Qu'est-ce qui se passe, encore ? soupira Shane.

— Je l'ai percé et j'ai du sang plein la jambe. Qu'est-ce que je dois faire ?

— Attendre que ça s'arrête, répliqua l'autre en faisant coulisser les baies vitrées pour aller sur la terrasse.

Il referma les portes en verre pour échapper à cette mélodie sucrée. Cette musique qui vous prenait la tête, c'était l'un des inconvénients du métier.

Le soleil dansait sur le Pacifique. Shane Billiken s'installa dans une chaise longue et feuilleta son agenda. À deux heures, M^{rs} Paris venait le voir pour réactiver son aura, comme tous les mois. Il devait s'assurer que les lampes UV étaient en bon état de marche. À trois heures, les jumelles McBain venaient se faire régénérer le charisme. Shane se mit à sourire. Il leur aurait volontiers régénéré autre chose à ces deux donzelles ! Peut-être qu'il pourrait envoyer Glinda faire des courses, avant leur arrivée. Et puis il y avait ce yuppie, un agent de change dont il avait oublié le nom, qui souhaitait lui proposer l'ouverture d'une chaîne de magasins spécialisés dans l'énergie du bio-cristal.

« Pas mal », songea Shane. D'ici cinq heures de l'après-midi, il aurait empoché plus de sept mille dollars et cela lui laissait sa soirée libre. Il s'envoya une autre lampée de vin de rhubarbe.

Il en avait fait du chemin depuis qu'il ne disait plus la bonne aventure dans sa caravane, parcourant le pays de long en large ! En définitive, il faisait toujours le même boulot, seule la clientèle avait changée. Il s'adressait maintenant aux gens friqués, c'est tout. Et ces derniers le payaient cinquante fois plus pour entendre le même

baratin. En outre, ces gogos s'offraient le luxe inouï de compter parmi les clients privilégiés du célèbre et très sélectif Shane Billiken, docteur en Énergie Positive, connu dans le monde entier, auteur de *L'Illumination à portée de main*, *Les Migrations Mentales* et son best-seller actuel, *Les Pouvoirs Curatifs du Fromage*.

Bref, il ne se débrouillait pas trop mal. Et son récent numéro de médium avec Glinda mettait aussi pas mal de beurre dans les épinards.

Le vent du Pacifique fit tournoyer les roues de prière tibétaines qui faisaient office de girouettes aux quatre coins de la terrasse et Shane réajusta ses lunettes, s'enfonçant dans la chaise longue pour profiter au maximum des rayons.

Il avait quasiment atteint le stade Alpha lorsque les portes vitrées coulissèrent.

— Hé ! Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Glinda en se séchant les cheveux dans une serviette de bain.

— Quoi ?

— Là-bas, sur la mer, il y a quelqu'un dans un bateau.

Shane Billiken se redressa et scruta l'océan. Au milieu des vagues flottait tant bien que mal un minuscule bateau à la voile passablement déchirée.

— Qu'est-ce que c'est que ce machin ? brailla Glinda.

— Un rafiot fait de bric et de broc. Sans doute un jeune con qui joue les Robinson Crusoé, répliqua Shane en bondissant hors de son siège. Hé, vous là-bas ! hurla-t-il appuyé à la balustrade, c'est une plage privée. Si vous accostez, j'appelle les flics !

Le bateau s'approchait du rivage.

— J'ai l'impression que c'est une fille, déclara Glinda.

— Vous êtes sourd ? Je vous dis que c'est une plage privée. C'est pourtant pas les panneaux qui manquent !

Mais le bateau allait accoster.

— Reste ici, je vais voir ce qu'il veut, cet enfoiré ! dit-il à Glinda.

— Sois prudent !

Il se précipita sur la plage. Le sable était brûlant mais il s'en moquait. Dans les années soixante-dix, à la grande époque psy, il marchait pieds nus dans les cendres.

— J'veus ai dit de faire demi-tour !

Le bateau se trouvait tout près, maintenant. Rien à voir avec les joujoux en fibre de verre des fils à papa pourris et gâtés de la côte Ouest. Non, c'était une vieille barcasse en bois, à la coque noire comme des sarments de vigne et dont la voile était criblée de trous comme si la fille (car c'était bien une fille) avait dû traverser le Pacifique de part en part. Ce qui était matériellement impossible, car, sur cette espèce de radeau, elle aurait fait naufrage depuis longtemps.

Tandis qu'elle s'approchait, Shane Billiken put la détailler du regard. Elle devait avoir dans les vingt et un, vingt-deux ans et portait une sorte de vêtement informe, décoloré par le sel et le soleil. Ses cheveux étaient longs, noirs et lustrés.

— Vous parlez anglais ? demanda-t-il soudain.

C'est l'étrangeté de son visage qui l'avait incité à poser la question. Au début, il l'avait prise pour une Asiatique, à cause de sa peau dorée comme du miel. Mais ses yeux n'étaient pas bridés. Ils n'avaient pas le type caucasien non plus. Exotiques, certes, noirs comme l'ébène.

— Toi y'en a parler anglais ?

La fille resta muette, tant elle était occupée à manœuvrer son gouvernail. Shane Billiken plongea dans les vagues.

— Laissez-moi vous aider, dit-il. Bon sang, c'est un bateau en roseaux !

La fille l'observait avec un curieux mélange de crainte et d'émerveillement.

— Moi aider toi, répéta-t-il à grand renfort de gestes.

De l'eau jusqu'à la taille, il contourna la coque, tandis que la fille reculait de l'autre côté.

— Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ? Je voudrais bien t'aider. *Comprendre* ? Non, ça c'est de l'espagnol. Bon sang, je ne connais pas un mot d'hawaïen ou de polynésien, moi !

Shane se mit à pousser le bateau vers la plage.

Il reçut une vague en pleine figure, but la tasse et ses lunettes dégringolèrent dans l'eau.

— Regarde ce que tu me fais faire ! Fais gaffe, merde, c'est mon instrument de travail, comme qui dirait une marque de fabrique !

Malgré la violence des propos, l'expression de la fille changea. La peur s'estompa, l'émerveillement demeura. Elle se mit enfin à parler :

— *Alla dinna Dolla-Dree*, prononça-t-elle d'une voix flûtée.

— Je te retourne le compliment, ma jolie, répliqua Shane en

crachant, le sel qu'il avait dans la bouche.

Il cherchait ses lunettes de la pointe des pieds. Lorsqu'il les trouva, une vague balança le bateau contre sa poitrine et il sentit un morceau de plastique s'écraser sous son pied.

Jurant comme un charretier, il poussa de nouveau le bateau sur le rivage. La fille reprit le gouvernail et la quille heurta enfin le sable.

— Allez, descends maintenant ! ordonna Shane à la fille, en lui tendant la main.

La fille se redressa et secoua sa jupe. L'eau salée l'avait rendue toute raide. Tandis que Shane l'aidait à mettre pied à terre, son bras frôla l'étoffe, rugueuse comme du papier de verre. Le col et les manches courtes étaient brodés. D'instinct, il les effleura. Cela ressemblait à des fils métalliques.

— De l'argent, souffla-t-il.

— *Berra yi Moo. Hakka Banda Sinanchu. Sinanchu, danna ?*

— J'y pige que dalle, *baby*. Moi, c'est Shane. Toi y'en a comprendre ?

— *Sinanchu, danna ?*

— Sinanchu, c'est ça ton nom, alors ?

La fille lui empoigna le bras et se lança dans un torrent de paroles :

— *Se, Sinanchu. Ho cinda ca Sinanchu. Kapu Moo an Dolla-Dree.*

— Hé, doucement ! Qu'est-ce que tu baragouines ?

La fille farfouillait sous sa jupe. Shane Billiken remarqua qu'elle avait de jolies jambes. Plus jolies que celles de Glinda. En y réfléchissant, sa frimousse était plus belle que celle de Glinda. Il lança un regard vers la terrasse. Glinda lui faisait signe. Oui, décidément, cette fille valait cent mille Glinda. Et elle ignorait sans doute l'existence de la silicone, elle !

La fille extirpa une bourse en cuir de dessous sa jupe, la secoua dans un bruit de ferraille, l'ouvrit et en sortit une poignée de grosses pièces d'argent. Elles ressemblaient à de vieux dollars. Elle en offrit quelques-uns à Shane.

— *Bama hree Sinanchu ?* demanda-t-elle.

— Oui, oui, bien sûr, murmura Shane en examinant les pièces.

Elles étaient assez rudimentaires. On devinait les coups de marteau. Sans doute de la fabrication artisanale. Sur l'une des faces, le profil d'un homme couronné. Sur l'autre, un poisson. Un requin, peut-être. Avec des inscriptions que Shane ne put identifier.

— *Sinanchu danna ?*

— *No comprendo*, répondit Shane en secouant la tête. Je pige pas. Non, non.

De rage, la fille lui arracha les pièces des mains et les remit dans la bourse qui disparut sous sa jupe. Shane observa chacun de ses mouvements, s'émerveillant de ses jambes graciles à la peau dorée.

— Attends, dit-il, tandis qu'elle s'apprêtait à remonter dans le bateau.

— *Rapa dui kuru da Sinanchu*, déclara-t-elle.

— OK, Sinanchu. Attends-moi là deux secondes, Sinanchu, d'accord ?

Il fit toute une pantomime pour la retenir puis courut rejoindre Glinda sur la terrasse.

— Glinda, pantela-t-il. Glinda, *baby*...

— Qui c'est cette nana, Shane ?

— Ça va pas être facile pour moi, *baby*.

— Quoi ? Qu'est-ce que... ? paniqua l'autre, telle une gamine à qui on vient d'arracher sa sucette.

— On est adultes tous les deux.

— Ouais ? fit Glinda en se mordillant les articulations des doigts.

— Mais avant tout, on est des êtres épanouis. On a fait du yoga ensemble. On a régénéré nos charismes. On a chanté les mantras jusqu'au lever du soleil.

— On a même fait une télé ensemble, rétorqua Glinda. Ne l'oublie pas. Sans moi, tu ne serais jamais passé à l'antenne.

— Écoute, *baby*, ne me complique pas la tâche, tu veux ? Tu te souviens quand on parlait de réincarnation ?

— Ouais, mais quel rapport avec cette fille ?

— Tout. Écoute-moi, OK ? Tu te souviens quand je t'ai parlé des amants cosmiques ?

— Tu disais qu'on était des amants cosmiques, justement.

— Ouais, *baby*, pas de problème. C'est d'ailleurs pour ça qu'on a pris du bon temps ensemble. Et on gardera de précieux souvenirs en commun.

— Je m'en doutais ! Tu me largues, hein ? Tout ça pour cette rastaquouère qui débarque sur ta plage, notre plage que tu t'es offerte avec le fric qu'on a gagné ensemble !

— Glinda, *baby* ! J'essaye de t'expliquer les amants cosmiques.

Glinda croisa les bras :

— Vas-y, j'écoute !

— Cette fille, là-bas, tu sais qui c'est ?

— Non et je m'en tape !

— C'est la princesse Sinanchu. Ma maîtresse cosmique éternelle. Elle vient tout droit du continent perdu de l'Atlantide, elle aussi. Mais elle est immortelle. Cela fait des milliers d'années qu'elle parcourt les mers et qu'elle cherche, qu'elle cherche... Et tu sais ce qu'elle cherche ?

— Une invitation à déjeuner gratos ?

— Non, c'est moi qu'elle cherche. Car on était époux dans une vie antérieure.

— Tu m'as raconté les mêmes bobards, figure-toi. T'as eu combien d'épouses dans tes vies antérieures, au juste ?

— Non, toi c'était sous la Révolution française. Rien à voir. La princesse Sinanchu et moi, on dirigeait l'Atlantide. Tu comprends bien que c'est le top niveau, question karma ?

— Non, je pige pas ! Et d'ailleurs d'où tu sors tout ça, au fait ?

— C'est le Destin, j'y peux rien. Il faut que tu me croies.

— J'ai déjà avalé pas mal de tes boniments, espèce d'escroc cosmique !

— *Baby*, contrôle-toi, voyons ! Rentre et fais un peu de yoga.

— Et ensuite ?

— Ensuite, tu pourras faire tes valises.

— Faire mes valises !

— Mais tu as tout le temps devant toi. Il suffit que tu sois partie avant midi, OK ? Allons, *baby*, ne te mets pas dans cet état !

— Et qu'est-ce que tu fais de ce qu'on a vécu tous les deux ? Cela ne veut plus rien dire, alors ?

— J'ai oublié de te dire qu'on avait déjà divorcé dans une vie antérieure. Je ne voulais pas t'en parler, je suis trop sentimental, tu me connais. Mais maintenant que la princesse Sinanchu m'a trouvé, je sais que c'était écrit. Console-toi en sachant que chacun de nous deux a permis à l'autre d'avancer dans le grand voyage de la vie, au travers de ces quelques mois passés ensemble.

— C'est surtout moi qui t'ai permis d'améliorer ton ordinaire,

espèce de... de sale con !

Glinda tourna les talons et, l'air décidé, franchit la porte vitrée. Elle la referma violemment et le verre se brisa.

— Au fait, *baby*, avant de partir tu peux annuler tous mes rendez-vous d'aujourd'hui ?

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et, après avoir refermé la porte, il lança à la cantonade :

— Coucou, c'est moi !

Une odeur particulière lui titilla les narines.

— Tu arrives juste à temps, répondit une voix flûtée dans la cuisine.

Remo se guida à l'odeur. Elle lui parut vaguement familière. Depuis vingt ans qu'il était disciple de Sinanju, ses organes olfactifs ne répondaient plus qu'à cinq groupes de nourriture bien précis : riz, poisson, canard, noix et baies.

— Assieds-toi, fit Chiun, penché au-dessus de la cuisinière.

Le Maître de Sinanju, à peine plus grand que le fourneau, était juché sur un tabouret. Il arborait un mince kimono à manches courtes, coupé tout spécialement pour pouvoir cuisiner confortablement.

Le couvert était mis pour deux personnes.

— Qu'est-ce que vous faites mijoter ? s'enquit Remo en reniflant l'arôme de plus en plus familier.

— Un dîner de fête.

— Chouette ! Mais qu'est-ce que c'est ?

— Une surprise, fit Chiun de sa voix aiguë. Ferme les yeux.

Remo s'exécuta, croisa les bras et attendit. Chiun versa un liquide chaud dans le grand bol en Céladon qui trônait sur la table.

Remo renifla de plus belle, ses papilles gustatives en éveil.

— Ouvre les yeux, mon fils, déclara le Maître de Sinanju en s'asseyant.

Remo obéit, sous l'œil noisette de Chiun, qui pétillait de gaieté. Sa barbichette flottait dans la vapeur qui s'échappait du grand bol, tandis qu'une myriade de rides d'expression plissaient son visage ivoire. Telle était la physionomie de Chiun, dernier Maître de Sinanju, héritier de la plus grande lignée d'assassins qu'ait jamais connue le monde, mais aussi entraîneur et père adoptif de Remo.

— C'est un grand jour pour nous deux, déclara-t-il d'une voix

douce.

— D'accord, répondit Remo, mais qu'est-ce que c'est ? De la soupe au canard ?

— Pas de canard aujourd'hui. Ni de poisson. Et nous nous passerons aussi du riz. Car c'est un jour de fête. J'ai longtemps attendu ce moment privilégié.

— Tant mieux. Mais qu'est-ce que c'est ? Ça sent rudement bon.

— Patience, entonna Chiun en pointant un index démesurément prolongé par un ongle démesurément long et crochu. Ne trouble pas cet instant parfait.

— Dites-moi au moins ce que c'est. Je n'arrête pas de saliver.

— C'est du potage citronné à l'œuf, annonça Chiun d'une voix solennelle.

— Dû potage citronné à l'œuf ? fit Remo en considérant le bol fumant.

— Une recette uniquement réservée aux Maîtres accomplis. Savoure cet instant précieux, Remo.

— Je savoure je savoure, soupira Remo qui, depuis vingt ans, n'avait plus touché à l'alcool, au café, au sucre et autres aliments prohibés par Sinanju.

— Ah, ça y est, dit Chiun, je la vois dans tes yeux.

— Quoi, la vapeur ?

— Non, une lueur. Le potage citronné à l'œuf suscite toujours une lueur dans le regard.

Remo ne répondit pas et se contenta d'observer. Ses mains s'emparèrent d'une cuiller. Mais, mû par une mystérieuse pulsion, il s'immobilisa. Après tout, il s'agissait d'un nouveau plat. Peut-être était-ce le dernier. Peut-être n'y aurait-il plus jamais d'autres nouveaux plats. Chiun avait raison. Il fallait savourer cet instant.

— Tu n'as rien à dire ? finit par demander le Maître de Sinanju.

— Je reste sans voix, répondit Remo avec sincérité. C'est fabuleux, Chiun. Du potage citronné à l'œuf !

— C'est une recette coréenne séculaire.

La soupe fumait toujours mais, à travers l'écran de vapeur, Remo pouvait maintenant apercevoir la surface d'un bouillon blanc jaunâtre, dans lequel flottaient de tous petits grains noirs. L'arôme pénétra ses narines et Remo faillit pleurer de joie, tant cette découverte l'émerveillait.

— Du potage citronné à l'œuf, murmura-t-il, bouleversé par cette sensation apparemment extatique.

Soudain, Chiun battit des mains :

— Allez, je te laisse faire le service.

— Volontiers, répliqua Remo, qui n'attendait que cela.

Il se leva d'un bond, servit d'abord Chiun puis remplit son propre bol. Il s'assit 4^e nouveau. Ses mains tremblaient.

— Commence le premier.

Remo hésita. Il lâcha la louche et plongea sa cuiller dans le bouillon. Il la porta à ses lèvres puis hésita encore. Chiun l'observait attentivement, le visage radieux. C'était un instant sacré.

Remo souffla sur la cuiller pour refroidir le bouillon puis se décida enfin. Tel de l'acide, le liquide dessécha sa langue.

— Hou là ! fit-il en avalant.

— C'est bon ?

— C'est fort.

— Cela fait bien longtemps que ta langue n'a pas goûté un tel nectar. Je te recommande de petites cuillerées.

— OK.

La seconde cuillerée se révéla âcre. Elle lui glissa dans la gorge, tel le feu d'une bonne lampée, de bourbon du Kentucky. La troisième fut un peu forte, mais sans plus. À la longue, Remo se risqua à de plus grosses cuillerées. Il vida son bol avec avidité, sans remarquer que Chiun n'avait pas encore touché au sien.

— Tu en veux d'autre ?

Remo hocha la tête.

— Je suis ravi que ça te plaise, observa Chiun en remplissant de nouveau le bol de son disciple.

C'est alors qu'il goûta enfin au sien, à petites gorgées, sans montrer la moindre réaction de surprise, contrairement à Remo. Ce dernier finissait son troisième bol lorsqu'une pensée lui traversa l'esprit :

— C'est vraiment délicieux, Petit Père, mais pourquoi vous en être privé durant toutes ces années ?

— Un père doit savoir se sacrifier pour son fils, tant que celui-ci n'est pas un Maître de Sinanju accompli.

— Votre sacrifice me touche beaucoup. Quand je pense qu'hier encore, je vous ai envoyé paître, lorsque vous m'avez demandé de me

faire pousser une barbe comme la vôtre, je m'en veux terriblement.

— C'est du passé, déclara Chiun, l'air dégagé. Ce soir, nous devons transcender de telles peccadilles. Encore un peu ?

— Oui, fit Remo en tendant son bol.

Après l'avoir fini, il reprit la parole.

— J'ai honte, Petit Père.

— En cet instant sacré ? s'écria Chiun de sa voix haut perchée aigrette. Le moment est mal, choisi, voyons !

— J'aimerais m'expliquer.

— C'est sans importance.

— Si, j'y tiens. Je ne voudrais pas que vous croyiez que je vous manque de respect en ne me laissant pas pousser la barbe ou les ongles. Nous sommes en Amérique, voyez-vous, et nos coutumes sont différentes des vôtres. D'abord, la barbe, ça ne me va pas du tout. Quant aux ongles, je vous ai maintes fois expliqué que, chez nous, il n'y a que les femmes qui se les laissent pousser.

— Il y a aussi les Maîtres de Sinanju.

— Oui, mais vous êtes coréen. Ça peut passer. Les missions de Smith m'obligent parfois à agir dans la clandestinité. Avec des ongles longs, je serais immédiatement repéré, vous comprenez ?

— Parfaitement. Tu en veux encore ?

Et Remo représenta son bol. Il en était à son cinquième. Il en aurait bu la nuit entière.

Tandis qu'il se régala, sous le regard bienveillant de Chiun, une autre idée lui traversa l'esprit :

— Je croyais que nous ne pouvions pas manger d'œufs, Petit Père ?

— En effet, sauf quand il s'agit de potage citronné à l'œuf.

— Ah ? Pourtant je crois me souvenir que même le blanc d'œuf constituait un poison pour notre organisme. Quant au jaune, il transformerait nos os en poudre.

— Tout à fait. Mais pas dans le potage citronné à l'œuf.

— C'est vrai qu'on ne sent pas beaucoup l'œuf.

— Pourtant, il y en a. Mais c'est le citron qui donne cet arôme.

— Et les petits morceaux qui se baladent dans le bouillon, qu'est-ce que c'est ? Des amandes effilées ?

— Pas du tout.

— Quoi, alors ?

— Eh bien, de précieux petits morceaux d'œuf.

Remo battit des paupières et observa sa cuiller.

— C'est tout simple, reprit Chiun. Voilà la recette.

Remo était suspendu à ses lèvres.

— Pendant que ton bouillon de citron mijote dans la marmite, tu prends d'une main le bol contenant les coquilles d'œuf et de l'autre celui où tremblotent les blancs et les jaunes.

— Oui, je vois. Et après ?

— Ensuite, tu verses le contenu du premier dans le bouillon, après avoir au préalable, bien sûr, soigneusement pilé les coquilles en petits morceaux et le second dans l'évier !

— Les coquilles ! rugit Remo. Je mange de la soupe aux coquilles d'œuf !

— Du potage citronné à l'œuf, rectifia Chiun, lèvres pincées. Il y a un instant, tu trouvais ça délicieux.

— Évidemment ! Mais si j'avais su que je mangeais des coquilles d'œuf ! Pourquoi ne pas m'avoir prévenu ?

— Mais c'est excellent pour ton organisme. Est-ce que tu ne t'es pas régalé avec le premier bol ?

Remo se ressaisit :

— Oui, c'est vrai. Mais maintenant que je sais qu'il y a des coquilles d'œuf dedans, c'est autre chose.

— C'est pourtant la recette. Si j'avais utilisé les blancs et les jaunes, tu serais mort dès la première cuillerée.

— Oui, mais...

— Enfin, Remo, si c'était délicieux lorsque tu ne connaissais pas les ingrédients, pourquoi cela ne le serait-il pas après ?

— Mais c'est délicieux, se défendit Remo et le visage de Chiun se radoucît.

— Alors, mange, mon fils. Il en reste encore beaucoup.

— Mais vous en êtes toujours à votre premier bol.

— À mon âge, mieux vaut manger avec modération. Mais toi, tu es encore jeune, remplis ton estomac. C'est un jour de joie.

— Cela vous ennuie si je n'avale pas les coquilles ?

— Mais c'est ce qu'il y a de meilleur ! Tu ne vas pas gâcher la

soirée en chipotant sur un plat que j'ai mis la journée à te préparer, attaché à mes fourneaux comme un pauvre esclave !

— Je ne les mâche pas, alors.

— Si tel est ton désir, soupira tristement Chiun.

— Bon, bon, je les mâche, vous voyez ?

Et Remo se mit à mastiquer avec ostentation.

Le visage de Chiun s'illumina de nouveau. On aurait dit un petit ange tout fripé.

Une fois le repas achevé, ils s'installèrent devant le téléviseur.

— C'est l'heure de l'émission de Copra Inisfree, se réjouit Chiun en s'asseyant en tailleur sur sa natte. Allume l'écran magique, Remo.

— Ouais, maugréa l'autre qui n'éprouvait aucun intérêt pour l'animatrice de ce débat télévisé, que Chiun trouvait absolument fascinante.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'énerva le Maître de Sinanju en voyant défiler un générique inconnu sur le petit écran. Où est passée Copra la bouffonne ?

— Ils ont dû la remplaça, répondit Remo. Ce gars-là est la nouvelle coqueluche des médias.

Sur l'écran s'inscrivit « Horton Droney III » à l'intérieur d'une espèce de cadre représentant une bouche grande ouverte. Puis l'image s'effaça sur le décor d'un studio où s'entassait un public houleux. Un homme vêtu de façon décontractée débarqua sur le plateau en trotinant, sous les acclamations. À l'arrière-plan, Remo aperçut des vigiles qui s'efforçaient de contenir l'enthousiasme des spectateurs. Il vit même l'un des gardes arracher des mains d'un Noir un couteau à cran d'arrêt. Certains participants invectivaient le présentateur qui, une fois sur la scène, gratifia le public d'un large sourire carnassier.

— Mes invités de ce soir – si tant est qu'ils méritent cet honneur –, brailla Horton Droney III dans le micro, sont un charlatan et sa complice, Le charlatan vient faire la pub de son bouquin, *Les Pouvoirs Curatifs du Fromage*.

C'est alors qu'un ouvrage lui vola dans les mains, il fit mine de le feuilleter, puis le balança par-dessus l'épaule en ajoutant :

— Mouais, c'est une belle arnaque !

Le livre heurta un projecteur au passage sous les hurlements de la foule en délire.

Chiun se tourna vers Remo :

— Tu veux me dire à quoi il joue ce pitre ? Et d'ailleurs pourquoi a-t-il un chiffre romain à la suite de son nom ?

— Ça signifie qu'il est le troisième du nom.

— Alors, il en existe deux autres comme lui ?

— Pas exactement. Son père s'appelait Horton Droney II et son grand-père devait être le premier.

— Et ça va durer longtemps ?

— Tant qu'il y aura des femmes qui porteront en elles des petits Horton Droney, j'imagine.

— Chut ! Il parle.

— Non il braille ! corrigea Remo.

— Et maintenant je sais que vous allez réserver à ces marchands de soupe l'accueil qu'ils méritent, proclama Horton Droney. (Un hurlement parcourut la foule) Mesdames, messieurs, voici... Shane Billiken et – excusez du peu – la princesse Sinanchu !

— Hé ! Vous avez entendu, Petit Père ? Ça sonne presque comme...

Mais Chiun lui cloua littéralement le bec à l'aide de ses doigts. Remo décida de ne pas s'énerver, espérant qu'ainsi son maître finirait par lâcher prise.

À l'écran, un homme au visage carré apparut. Il était entièrement vêtu de cuir noir et arborait des lunettes de punk. Il tenait par la main une petite femme à la peau dorée. Elle portait un tailleur blanc à jupe courte et semblait effrayée par les cris du public.

Même une fois assis, tandis que s'inscrivait sur l'écran « Shane Billiken, gourou New Age », le type continuait à tenir la main de la fille, comme s'il avait peur qu'elle prenne la fuite.

— C'est la princesse Sinanchu, je parie ? ricana Horton Droney III.

— Exact, répondit Shane Billiken. Et vous pouvez toujours vous moquer, mais cette femme est ce que j'appelle un médium à courant continu. Contrairement aux autres, elle n'a pas besoin d'entrer en transes pour accéder aux esprits. Elle demeure en contact permanent avec la princesse Sinanchu, une reine guerrière de la préhistoire, à une époque où la technologie était plus avancée que la nôtre.

Horton Droney III fronça les sourcils en regardant la caméra. Le public hurla de rire. Une tomate vint s'écraser aux pieds de la princesse, qui eut un mouvement de recul.

— Non, pas encore, dit Horton Droney III aux spectateurs, je vous

ferai signe quand vous pourrez leur balancer des trucs à la gueule !

— Je peux vous donner la preuve de ce que j'avance, insista Shane Billiken.

— Je sais, je sais, railla Horton Droney III. Des linguistes du monde entier sont venus l'écouter parler et ils affirment tous qu'elle s'exprime dans un langage inconnu.

— Parfaitement.

— Et nous savons bien que ces grands savants, ces génies cloîtrés dans leur tour d'ivoire sont infaillibles. Il suffit que je baragouine la première connerie qui me vient à l'idée, du style Yabada-bou-dou-dou, pour qu'ils se grattent leur petite tête de piaf d'un air inspiré.

— Pourquoi ne pas laisser le public se faire sa propre opinion ?

— Allez-y !

Shane Billiken se tourna vers la princesse Sinanchu et lui pressa fortement la main. Elle se mit à parler par saccades :

— *Mola re Sinanchu. A gosa du Sinanchu. Ponver dreu Sinanchu.*

— Elle affirme qu'elle est la princesse Sinanchu, déclara Shane Billiken avec prudence. Et elle nous conseille de ne pas nous laisser détruire par notre technologie. Nous devons consommer davantage de nourriture organique comme le fromage, purifier notre eau et notre air. Sinon la calamité dont sa civilisation a souffert va s'abattre sur nous.

— Bigre ! Elle a dit tout ça ?

— Exact.

— Alors pourquoi a-t-elle répété son nom trois fois et vous une seule ? s'obstina Horton Droney sur un ton agressif.

— Je n'ai donné qu'une traduction approximative.

— Et comment se fait-il que vous parlez cette langue, puisqu'elle est inconnue du monde entier, hein ?

— Parce que dans une vie antérieure, j'étais son époux.

— Vous croyez que je vais gober ces salades ? fit Horton Droney III en se tournant vers le public. Moi, je dis que c'est des conneries. Et vous, qu'est-ce que vous en dites ?

— C'est des conneries ! vociféra la foule, tandis que des vigiles s'avançaient pour contenir des spectateurs du premier rang qui se ruaient sur la scène.

Horton Droney III se retourna vers la princesse :

— Ils disent que c'est des conneries. Admettez-le, bon sang ! Vous bluffez. À moi, on la fait pas, ma belle ! Vous n'êtes rien d'autre qu'une petite strip-teaseuse minable qu'il a ramassée dans un bar de troisième zone. Je parie qu'en ce moment même quelqu'un vous a reconnu derrière son petit écran et qu'il se dit : « Mais, je la connais, cette garce ! On était au lycée ensemble ! » Allez, crachez le morceau avant qu'on ne découvre le pot aux roses !

— *Dakka qi Drue Sinanchu*, répliqua la princesse.

— Ça va, ma jolie, on le connaît ton nom de scène ! Ce qu'on veut, c'est la vérité. Qui es-tu ? Combien de pognon il te refile pour jouer la comédie ? Hein ? Allez, avoue !

Horton Droney lui crachait les mots en pleine figure. Son visage virait à l'écarlate. Le plateau devint le théâtre d'une formidable cohue.

— Fais-lui cracher le morceau, Hort ! braillaient les spectateurs. Qu'elle parle, cette salope !

Horton Droney empoigna la princesse par les cheveux et la força à se lever.

— Je sais comment prouver son imposture ! hurla-t-il en l'entraînant violemment au-devant de la scène. Une bonne fessée de derrière les fagots !

La princesse Sinanchu poussa un cri féroce et enfouit la main sous sa jupe, elle en sortit brusquement un objet et Horton Droney recula. Il chancela, ses genoux flageolèrent et sa bouche esquissa une grimace. Un manche en os sculpté jaillit de sa poitrine. Il l'empoigna à deux mains et, le visage congestionné, plus grimaçant que jamais, tomba face contre terre.

L'instant d'après, un panneau annonçant un incident technique apparut sur l'écran de millions de foyers américains.

— Nous en avons assez vu, déclara Chiun tout de go, en libérant les lèvres engourdies de Remo.

Il se leva et éteignit le téléviseur, puis ajouta :

— Nous allons à Moo. Fais tes valises, Remo.

— Mais pourquoi, Petit Père ?

— Parce que nous allons à Moo, je te dis, répéta Chiun quittant la pièce, l'air affairé.

Comprenant qu'il s'agissait d'une mission quelconque, Remo haussa les épaules et déclara qu'il ferait mieux d'avertir Smith. Il décrocha le téléphone et composa le numéro prévu pour les cas non urgents, qui le mettait en contact direct avec CURE, l'agence

gouvernementale ultra-secrète pour laquelle il travaillait.

Un message enregistré l'informa qu'il n'avait que trente secondes pour parler. Une fois que le bip sonore eut retentit, Remo débita à toute vitesse :

— Smitty c'est Remo. Chiun et moi nous allons à Moo je n'ai aucune idée de ce que ça peut vouloir dire mais à en croire la tête de Chiun c'est sérieux et ça implique qu'on devra voyager impossible d'en dire davantage de toute façon je n'aurai pas le temps la prochaine fois prévoyez une cassette plus longue. Bye.

Remo raccrocha et interpella Chiun dans l'autre pièce :

— Smitty est au courant.

— Parfait. Tes bagages sont prêts ?

— Chaque chose en son temps, grommela Remo. (Il allait gagner sa chambre puis, se ravisant, pénétra dans celle de Chiun.) Donnez-moi une seule raison valable pour que je fasse mes valises.

— Je te le dirai en chemin.

— Non, je mérite une réponse tout de suite, insista Remo, les bras croisés. Sinon, je ne bouge pas d'ici.

Chiun se redressa après avoir déposé un kimono de voyage dans une malle en laque rouge aux poignées de cuivre. Ses yeux noisette se plissèrent.

— Nous allons là-bas, parce que les femmes s'y promènent les seins nus.

Remo papillonna des paupières. L'explication était un peu bancale, mais des femmes aux seins nus, ça au moins, il voyait à quoi ça pouvait ressembler. D'ailleurs, lorsque Smith lui avait fait passer les tests psychologiques, Remo n'avait eu aucun problème, hormis avec le fameux Rorschach [\[1\]](#). Remo voyait toujours des seins dans les taches d'encre que Smith lui présentait. Comme cela semblait inquiéter ce dernier, Remo, après le neuvième carton, avait déclaré qu'il voyait dans la tache le continent indien... bien qu'à ses yeux la tache évoquait la plus colossale paire de lolos qu'il ait jamais vus.

Soudain, Remo secoua la tête et se redressa :

— Continuez à faire vos bagages, Petit Père. J'appelle un taxi.

CHAPITRE III

Étendu sur le sol du New York Hospital, les yeux ruisselants de larmes, le docteur Dooley releva la tête. Son poignet était comme pris dans un étau entre le pouce et l'index du petit Oriental dont le visage trahissait une colère foudroyante.

— Je vous pose de nouveau la question, répéta cet étrange Asiatique. Où se trouve la chambre de Horton le troisième ?

C'est alors que l'homme blanc, son acolyte, s'interposa :

— Nous n'avons pas de temps à perdre, alors ne jouez pas au plus malin.

Après tout, Horton Droney n'était pas le patient du docteur Dooley, aussi se décida-t-il à parler :

— Chambre trente-sept, gémit-il et sa main retomba à terre, aussi inerte qu'une tarentule morte.

— Merci, répondit une voix.

Il avait l'impression que sa main était séparée de son corps. Il ne sentait même plus son bras.

— Ne restez pas plantée là ! aboya-t-il à l'infirmière. Allez chercher un médecin !

— Le... lequel ?

— Le meilleur, bordel !

— J'espère qu'il est conscient, dit Remo, tandis qu'ils approchaient de la chambre.

— Sinon je me charge de le réveiller, promit Chiun.

— Et s'il est mort ?

— Eh bien, nous chercherons cette pauvre fille sans son aide.

— Ce n'est pas ce que j'appelle une pauvre fille. Elle ne s'est pas laissée faire, face à ce goujat.

— Elle était terrifiée. Et ce lourdaud refusait de l'écouter.

— Sans doute, mais personne ne comprenait rien à ce qu'elle disait.

— Hélas, soupira Chiun, c'est toujours les plus belles langues qui

finissent par disparaître.

— Ne me dites pas que vous la compreniez, Petit Père ?

— Non je ne te le dirai pas.

— Ah bon !

— Mais pourtant, j'ai compris tout ce qu'elle a dit.

— J'en étais sûr !

Le Maître de Sinanju poussa la porte de la chambre trente-sept et Remo le suivit à l'intérieur.

Horton Droney III gisait sur un lit immaculé, des tubes dans le bras et une poche de sang suspendue au-dessus de la tête. Ses yeux étaient mi-clos.

— Excusez-moi, fit l'infirmière de garde en quittant sa chaise, vous ne pouv...

— Vous êtes toute excusée, rétorqua Chiun.

— Mais...

— Il a dit qu'il vous excusait, renchérit Remo en entraînant l'infirmière dans le couloir. (Comme elle protestait, il ajouta :) Prenez mon portefeuille, en guise de garantie. Il contient tous mes papiers. En cas de pépin, vous pourrez appeler la police.

Et il lui referma la porte au nez et maintint fermement la poignée pour l'empêcher d'entrer. Elle tambourina tant et si bien qu'Horton Droney III finit par se réveiller.

— Qui sont ces deux connards ? brailla-t-il en découvrant le Maître de Sinanju.

— Je suis Chiun et, à votre place, je resterais poli.

— C'est pas un Jap qui va faire la loi ici, mon gars. J'ai pas oublié Pearl Harbor, figure-toi. Alors, va te faire foutre, espèce de marchand de Toyota à la noix !

— Remo, déclara Chiun posément, tu veux bien m'excuser ?

— Petit Père, si vous me laissiez m'en charger, non ? répondit Remo qui tenait toujours fermement la poignée de la porte, malgré les efforts désespérés de l'infirmière pour l'ouvrir.

— Si on ne réagit pas, continuait de beugler Horton Droney en postillonnant, les Japs vont nous tondre la laine sur le dos !

— Remo... répéta Chiun.

— O.K., Petit Père, j'entends les vigiles qui arrivent dans le couloir. Mais n'oubliez pas que c'est une personnalité de la TV. Alors, pour

l'amour du Ciel, ne le tuez pas.

— Me tuer, moi ? fit Horton Droney en-riant aux éclats. Me tuer ? répéta-t-il entre deux spasmes.

Mais son rire s'arrêta net dès que Remo eut refermé la porte, tandis que l'infirmière s'affalait sur le carrelage, les quatre fers en l'air.

Deux vigiles débarquèrent en courant.

— Qu'est-ce qui se passe ? Il y a un problème ?

— Oui, c'est elle, déclara Remo en désignant la malheureuse infirmière.

— Dis donc, mon pote, qui t'es, au juste ? s'enquit l'un des gardiens.

— Horton Droney IV, répondit Remo en souriant à belles dents, histoire de faire plus ressemblant.

Les vigiles hésitèrent.

— Le fils du type de la télé ?

— Exact. Et j'ai bien fait de venir. J'ai surpris cette infirmière en train de fouiller dans les affaires de mon père. Et quand je lui ai demandé ce qu'elle faisait, elle a essayé de me blouser et m'a piqué mon portefeuille.

— C'est faux ! hurla l'infirmière.

— Ben voyons ! rétorqua Remo, en essayant de paraître aussi cynique et méprisant que son prétendu père.

L'un des gardiens récupéra le portefeuille. Il s'apprêtait à l'examiner, lorsque le Maître de Sinanju surgit de la chambre.

— Ça y est, Petit Père ? demanda Remo.

— J'ai obtenu ce que je voulais, répondit Chiun.

— Bien, fit Remo en arrachant le portefeuille des mains du vigile.

— Hé là ! s'écria l'autre.

Avant qu'il ne puisse réagir, il se retrouva dans la chambre, tandis que son collègue s'étalait à ses pieds. Il découvrit Horton Droney III sur le lit, la bouche enfoncée. L'infirmière, quant à elle, y entra de son plein gré. Elle s'adossa à la porte, sa maigre poitrine soulevée de spasmes.

— De quoi avez-vous peur ? questionna le gardien.

— De tout... sanglota-t-elle.



Chiun trottinait à petits pas pressés sur le trottoir de la Première Avenue, suivi tant bien que mal par Remo qui courait presque derrière lui.

— Alors, Petit Père, dites-moi ce que vous savez ?

— Le dénommé Shane Billiken habite un endroit appelé Malibu. Nous y allons.

— Je ferai mieux d'appeler un taxi, fit Remo.

Il glissa deux doigts dans sa bouche et siffla. Une voiture s'arrêta et Remo ouvrit la portière à son maître.

Chiun s'installa sur la banquette arrière et le taxi démarra avant même que Remo eût le temps de claquer la porte.

— Aéroport Kennedy, annonça-t-il au chauffeur. (Se tournant vers Chiun, il ajouta :) C'est tout ce que vous avez appris ?

— Non, il y a aussi ceci que j'ai emporté, répondit son maître en brandissant un dentier dans une serviette d'hôpital, afin de ne pas se salir les mains.

— Mais qu'est-ce vous voulez en faire ?

— Je n'en sais rien, répondit Chiun d'un air vague.

Puis emballant les fausses dents dans la serviette, il les lança par la vitre. Elles atterrirent sur la chaussée et un bus les écrasa. Chiun esquissa un sourire satisfait.

— Je suis soulagé, reprit Remo. J'ai cru que vous l'aviez tué.

— Une autre fois, peut-être.

Alors qu'ils approchaient de l'aéroport, Remo se rappela soudain de quelque chose qui lui tenait à cœur :

— Quand allons-nous voir les femmes aux seins nus ?

— Patience. Pour l'heure, nous sommes dans la bonne direction.

CHAPITRE IV

Le Dr Harold W. Smith fronça les sourcils en éteignant l'ordinateur de son bureau du sanatorium de Folcroft. Le soleil se couchait sur Long Island, qu'il apercevait depuis sa baie vitrée.

Smith avait eu une rude journée. Il avait inspecté l'aile psychiatrique de Folcroft. Un des patients manquait à l'appel. Et Smith se faisait du souci, car Folcroft n'était pas un sanatorium comme les autres ; l'établissement abritait une agence gouvernementale ultra-secrète appelée CURE dont Smith était le directeur.

En retournant à son bureau, après avoir cherché en vain le patient disparu – un certain Gilbert Grumley –, Smith avait réécouté les messages sur son répondeur.

Le premier provenait de Remo mais n'avait ni queue ni tête. Ne sachant pas où joindre Chiun et Remo, Smith se dit qu'il n'y avait pas de quoi s'inquiéter puisque aucune mission n'était prévue au programme.

Le second message provenait de son épouse, Maude :

— Harold, mon chéri, tu veux bien, s'il te plaît, me rapporter un paquet de purée en flocons que tu aimes tant ? À propos, j'ai découvert de drôles de choses aujourd'hui. Tu sais les...

La cassette n'avait pas pris le message en entier. Smith se promit d'en acheter une autre, dès qu'il en trouverait en solde, car il était très économe.

En quittant le bureau, Smith souhaite une bonne nuit au vigile de service, lequel lui annonça que Grumley n'était toujours pas retrouvé.

— Ce n'est qu'une question de temps, déclara Smith, avant de grimper dans sa vieille berline cabossée.

Il s'arrêta au supermarché et acheta un paquet, modèle familial en promotion, de *Flocaline*, la purée câline, sans oublier de vérifier la date de fraîcheur sur l'emballage.

La boîte coûtait un dollar trente-sept cents exactement et Smith prit soin de fournir l'appoint. Il s'était fait gruger de douze cents par une caissière insouciant en 1955 et avait dû refaire quatorze kilomètres en voiture et argumenter pendant vingt bonnes minutes avec le patron du supermarché, avant d'obtenir gain de cause. Smith

savait toujours la somme exacte que contenait son portefeuille. Un cent d'erreur et il était déprimé pour la journée.

Maude Smith, cheveux blancs et habillée comme l'as de pique, l'accueillit en l'embrassant machinalement sur la joue.

— Tu en as trouvé ? demanda-t-elle.

— Oui, bien sûr, répondit Smith en posant sa serviette sur la console de l'entrée, avant de s'installer au salon.

— Ne t'endors pas sur le divan, Harold. Le rôti est cuit et cette purée sera prête en un four de main.

Cinq minutes plus tard, le couple passait à table. Smith goûta le rôti en premier. Il était très sec.

— C'est bon ? s'enquit M^{rs} Smith.

— Fameux, répondit Smith en avalant un grand verre d'eau fraîche.

— Et les petits pois ?

Smith en piqua deux d'un coup de fourchette. C'étaient d'honnêtes petits pois qui avaient goût de petits pois.

— Délicieux, répondit-il.

M^{rs} Smith était radieuse. Elle ne se lassait pas de cuisiner pour son mari qui appréciait tant tout ce qu'elle lui mitonnait avec amour.

— Et la purée, mon chéri ?

Smith en avala une bouchée. Elle avait un goût prononcé de flocons de pommes de terre déshydratées. Mais il n'allait pas en faire la remarque. Après trente ans de mariage avec une femme qui lui servait de la purée trois ou quatre fois par semaine, Smith s'était totalement désintéressé de la question. En guise de consolation, il se dit qu'au moins il n'y avait pas de grumeaux.

— La purée est très... légère, prononça-t-il.

Une fois ce petit rituel terminé, M^{rs} Smith toucha à son assiette. Elle trouva que la purée avait un goût chimique, que les petits pois fleuraient bon la boîte de conserve et que le rôti de bœuf était sec et trop cuit. Mais puisque Harold adorait, elle n'allait pas le contrarier. Pourtant cet homme-là avait des goûts bizarres.

— Au fait, demanda-t-elle, à propos de mon coup de fil de tout à l'heure, tu sais le message que j'ai laissé sur le répondeur, qu'est-ce que tu en penses ? C'est bizarre non ?

— Je ne sais pas, la bande s'est arrêtée avant la fin de ta phrase.

— Ah bon ? Je voulais te parler de nos nouveaux voisins.

— Tiens, les Billington ont déménagé ?

— Les Billington ? Ils sont partis quand Nixon était encore président ! Il y a déjà eu deux locataires depuis leur départ ; les Reynolds, qui avaient trop d'enfants, puis les Lippincott, qui n'en avaient aucun. M^r Lippincott a accepté un poste à Tucson, alors ils ont dû déménager. M^{rs} Lippincott en a eu le cœur brisé.

— Je ne pense pas avoir eu le plaisir de les rencontrer.

— Compte tenu de tes horaires, ce n'est guère étonnant.

— Tiens, j'y pense, il y a un malade qui a disparu aujourd'hui.

— Vous l'avez retrouvé ?

— Pas encore. Mais ça ne va pas tarder. Je suis sûr qu'il n'a pas pu franchir les limites du parc.

— Espérons, répondit M^{rs} Smith, l'air évasif. Tu sais, j'y ai pensé toute la journée et je n'arrive toujours pas à me souvenir où je l'ai vu.

— Qui cela ?

— Notre nouveau voisin, voyons.

— Ah oui... Et alors ?

— Eh bien, je l'ai tout juste entraperçu alors qu'il était sur le point de partir. Je lui ai fait signe mais il n'a pas dû me voir. Je suis absolument certaine de l'avoir déjà rencontré.

Smith s'arrêta de mastiquer son rôti et lui demanda, d'une voix qui se voulait calme :

— Rencontré où ?

— Eh bien justement, je n'arrive pas à m'en souvenir.

— Pourrais-tu le décrire ? poursuivit Smith, en essayant de maîtriser sa nervosité du mieux qu'il pouvait.

Il ignorait pourquoi l'inquiétude le gagnait. Sans doute était-ce cette histoire de patient disparu. Les questions sans réponse lui mettaient toujours les nerfs en pelote.

— Eh bien, il était plutôt grand. Les cheveux noirs. Je n'ai pas bien vu ses yeux. Plutôt bel homme.

— Jeune ou vieux ?

— Jeune, mais pas trop. La trentaine, disons.

— Et son visage te serait familier ?

— Sans aucun doute.

— Quand ont-ils emménagé ?

— C'est ça qui est curieux, justement. Personne ne le sait.

— Comment cela ?

— Eh bien, j'étais au téléphone avec M^{rs} Gregorian et je n'ai pas pu m'empêcher de lui faire part de mes impressions. Figure-toi qu'elle ignorait que nous avions de nouveaux voisins ! C'est normal d'ailleurs puisque personne n'a vu le moindre camion de déménagement. Elle m'a dit qu'elle voyait leur salle de séjour depuis sa chambre du premier et qu'il n'y avait quasiment aucun meuble.

— Maude ! reprocha Smith. Tu espionnes les voisins ?

— C'est pas moi, c'est M^{rs} Gregorian ! Moi, tu me connais, je me suis contentée d'écouter ce qu'elle disait.

— Pour cancaner, répliqua Smith, lèvres pincées.

Compte tenu de sa position, Smith devait redoubler de prudence même si, selon toute probabilité, le nouveau voisin était un individu tout à fait ordinaire. Car, s'il existait un endroit où le directeur de CURE, était vulnérable, cela ne pouvait être que son modeste domicile de Rye et non pas son bureau ultra-protégé de Folcroft.

— Excuse-moi, dit-il en s'essuyant le menton. J'ai quelques coups de fil à passer.

— Mais tu n'as pas fini ton rôti !

Smith empila les deux morceaux de viande qui lui restaient sur sa fourchette et les engouffra précipitamment. Il dut avaler un grand verre d'eau fraîche pour réussir à ingurgiter le tout.

— Parfait, commenta M^{rs} Smith, ravie.

Il finissait toujours ses assiettes. Ce soir comme les autres soirs. Elle craignait que le rosbif ne soit pas assez cuit, sachant que Harold détestait la viande rouge. Le pauvre, il détestait tellement le sang...

CHAPITRE V

Le jet affrété par Shane Billiken décolla moins de trente minutes après leur sortie précipitée du studio TV. Shane poussa un soupir de soulagement. Assise à l'arrière, la princesse Sinanchu avait peine à dissimuler sa colère ; ses yeux étincelaient comme des diamants noirs.

Le chantre du New Age ruminait lui aussi sa mauvaise humeur. Il songeait avec amertume à la tournure qu'avaient pris ces récents événements et son existence en général. Car cette vie qu'il menait ce n'était pas, mais pas du tout, celle dont il avait rêvé. Si seulement ce vieux Roy avait pu casser sa pipe... C'était à cause de ce dinosaure du rock que Shane avait loupé son come-back ; c'était lui le vrai responsable de l'échec de sa carrière.

Car, bien avant qu'il ne sache faire la différence entre un poulet aux hormones et un kilo d'oignons macrobiotiques, Shane chantait dans un groupe, les *Rockabilly Rockets*. Ils avaient connu une carrière fulgurante au début de 1963, avant de sombrer définitivement dans l'oubli.

Pourtant, les *Rockabilly Rockets* avaient tout pour réussir. Un tempo incomparable que le journal *Variety* décrivait alors comme du « folk wap-dou-wap » ; des tricornes sur la tête, histoire de ne pas passer inaperçus ; un titre numéro un dans tous les hit-parades et le contrat du siècle signé avec la plus grosse maison de disques des États-Unis.

C'est le moment qu'avaient choisi les *Beatles* pour déferler sur New York et, du coup, le premier album des *Rockabilly Rockets* était tombé dans les oubliettes.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? avait demandé Shane à son producteur. Tu m'avais promis le disque de platine, coco !

— J'y suis pour rien, avait répondu l'autre entre deux bouffées de cigare, tu n'as qu'à t'en prendre à ces quatre pédés hirsutes qui débarquent d'Angleterre.

Après une conférence de presse désastreuse où Shane avait déversé tout son fiel, le groupe se disloqua et le Mozart assassiné des *Rockabilly Rockets* passa le début des années soixante à faire la plonge dans les restaurants. Ce fut sa période poète-au-cœur-brisé.

En 1968, Shane Billiken remarqua que le monde était en train de

changer. Les *Beatles* donnaient dans le psychédélique. Tout le monde se mettait à l'astrologie et au zen, surtout les groupies. On venait d'entrer dans l'ère du Verseau.

Shane Billiken rafla tout un lot de vieux ouvrages de mysticisme chez un bouquiniste et décida de passer à l'action. Il commença par les fêtes foraines et les soirées privées. Il avait la belle vie et son amertume disparut peu à peu. Même à la fin des années soixante-dix, lorsque tout le monde décida soudain que les sixties devenaient ringardes, il accusa assez bien le coup. Il faut dire qu'il avait mis pas mal d'argent de côté.

Vinrent enfin les années quatre-vingts. Subitement les années cinquante et soixante redevenaient à la mode. Les vieux routards du rock réoccupaient l'avant-scène. Après un concert « retrouvailles » des *Righteous Brothers*, Shane recouvra sa pêche d'antan et décida de mettre le cap sur sa Californie natale et de ressortir sa vieille guitare.

Debout devant sa glace, il gratta un ou deux accords et se dit que son visage qui frôlait la cinquantaine s'était empâté. Il chaussa des lunettes de soleil intégrales et c'est alors que le miracle se produisit.

Il ressemblait étonnamment au grand Roy Orbison. Surtout lorsqu'il plaquait ses cheveux sur son front, un peu à la Jules César.

Après tout, une foule d'imitateurs nécrophages faisaient leur beurre sur le défunt Elvis. Alors pourquoi pas lui ? Il parvint à convaincre le patron d'une discothèque de l'engager pour la semaine sous le nom de Roy Orbit Sun. Après, deux soirées à guichet fermé, Shane Billiken comprit qu'il avait enfin trouvé sa voie.

Le premier soir, il attendit dans les coulisses que la vedette en lever de rideau ait fini son numéro. Il transpirait tellement que même ses Ray-Ban le gênaient.

— Cool, fit le patron de la boîte. Tu vas faire un malheur. T'as exactement la même voix que lui.

— Ça fait des années que je ne suis pas monté sur une scène. Question look, ça craint pas trop ?

— Tu vas casser la baraque, j'te dis. D'ailleurs j'ai repéré deux costards trois-pièces au premier rang. Ils m'ont tout l'air de producteurs si tu veux mon avis. Tu commences par quoi, coco ?

— *Running Scared*, bafouilla Shane en claquant des dents.

— Bon choix, observa l'autre. Ça s'impose.

— Ensuite, j'enchaîne sur Blue Angel, puis Ooby Dooby et enfin j'attaque Pretty Woman.

— Si tu fais un tabac, je t'engage chaque week-end pour les trois mois à venir.

— Si je fais un tabac, vous en parlerez d'abord à mon agent.

— Tu m'as dit que t'en avais pas, coco.

— Ouais mais si ça marche, j'en prends un illico.

— Faudrait pas que t'attrapes la grosse tête, coco. N'oublie pas que ton come-back, c'est grâce à moi si tu le réussis.

Shane allait répondre mais l'animateur annonça la grande première du meilleur interprète depuis les fifties, Roy Orbit Sun. Et Shane déboula sur scène.

Il massacra une version rock de *Running Scared*, oublia les paroles au beau milieu de *Blue Angel*, puis enchaîna sur *Crying Over You* qu'il gardait pour les rappels. Dès les premiers accords de cette chanson, il avait mis le public dans sa poche.

Malheureusement, les deux costards trois-pièces du premier rang grimpèrent sur scène et lui tendirent une enveloppe à en-tête officielle.

— Fini la rigolade, annonça l'un des deux.

— Je la garde pour la deuxième partie, souffla Shane Billiken, tout en improvisant un solo de guitare. Et je ne joue pas sur commande, alors quittez la scène.

— Nous sommes chargés de défendre les intérêts de Roy Orbison. Le vrai. Ceci est un commandement vous sommant de cesser sur-le-champ votre activité. Soit vous obtempérez, soit nous nous retrouvons au tribunal.

— Mais, mais...

— Allons, décidez-vous, mon ami, déclara l'autre.

— Allez vous faire foutre ! rétorqua Shane, avant de susurrer un *Crrryiiiiig Oooover Yooooooooou* du plus bel effet.

Un des costards trois-pièces claqua dans ses doigts et deux flics en uniforme vinrent le déloger de scène avec perte et fracas, sous les huées de la foule en délire.

Lors du procès, face à une tripotée de puissants conseillers juridiques, son propre avocat lui conseilla de ne pas faire appel. Malgré lui, Shane signa un papier stipulant qu'il s'engageait à ne plus jamais voler la vedette au grand Roy Orbison.

De nouveau, la carrière musicale de Shane Billiken se trouvait dans une impasse. Ce qui le rendit encore plus aigri. Une nuée d'imitateurs

d'Elvis roulaient sur l'or, alors que n'importe quel couillon à la voix de velours pouvait imiter le King. Mais chanter comme Roy Orbison, avec sa voix lancinante de ténor lyrique, cela n'était pas donné à tout le monde.

Pendant un certain temps, Shane Billiken caressa l'idée de flinguer Roy. Il alla même jusqu'à prendre contact avec un tueur à gages. Mais le type, au dernier moment, se dégonfla. Trop risqué, selon lui. Et puis, Orbison en avait-il encore pour longtemps ? La plupart de ses contemporains tombaient comme des mouches, terrassés par la drogue ou l'alcool.

Shane décida d'attendre que le bonhomme passe l'arme à gauche. Entre temps, il revint à son ancien job. Mais le mysticisme n'était plus l'apanage des filles un peu cinglées en tunique indienne ni des gars à boucles d'oreilles. Il attirait davantage maintenant une clientèle de yuppies et de mères de famille. Finie l'ère du Verseau. On entrait dans le New Age.

Dès qu'il se mit au parfum, Shane découvrit qu'en s'adressant à un public trié sur le volet, il pouvait gagner dix fois plus en travaillant cent fois moins. En attendant, il pouvait toujours chanter sous la douche.



Une limousine l'attendait à l'aéroport. Shane balança la princesse à l'arrière. Elle se mit à brailler. Parfois, elle était d'un susceptible ! Comme le jour où il avait tenté de mettre la main dans ses petits dessous. C'était surtout les pièces en argent qu'elle gardait jalousement sur elle qui l'intéressaient. Elle allait même jusqu'à dormir avec ; ce qu'elle refusait obstinément de faire avec l'homme qui la nourrissait, l'habillait et l'exhibait dans toutes les émissions TV du pays...

Des mois après l'avoir prise sous son aile, après l'avoir présentée à une tripotée de linguistes tous plus éminents les uns que les autres – mais incapables d'identifier son charabia –, eh bien Shane Billiken n'avait toujours pas la moindre idée des origines de la princesse Sinanchu ! Elle résistait à toutes ses tentatives pour lui apprendre l'anglais.

Tant que personne ne pouvait comprendre ce qu'elle baragouinait, personne ne pouvait le contredire sur le fait qu'elle était la réincarnation de la princesse Sinanchu de l'Atlantide.

En arrivant chez lui, Shane demanda à Fernando, son valet de chambre philippin, qu'on ne le dérange sous aucun prétexte.

— Je suis toujours à New York, entendu ? Et boucle la princesse dans sa chambre. Elle a encore fait son cirque !

— Bien, M^r Billiken, répondit Fernando et il s'exécuta.

« Tout de même », songea-t-il en enfermant la princesse à double tour, « si c'est pas malheureux de garder prisonnière une femme aussi séduisante ! » Mais il n'osait rien dire aux autorités car lui-même n'était pas en règle avec les services d'immigration et Shane Billiken le menaçait constamment de le renvoyer dans ses pénates.

Lorsque la sonnerie de la porte retentit, quelques heures plus tard, Fernando prit peur. M^r Billiken lui avait demandé d'appeler son avocat et l'avait chassé de la pièce lorsqu'il avait décroché. Fernando craignait qu'il n'ait prévenu les services d'immigration. Il en avait une peur bleue.

Mais il craignait davantage son maître. Aussi, lorsque M^r Billiken brailla « Va voir qui sonne à cette putain de porte ! », Fernando essuya ses mains moites, ajusta sa veste blanche et alla ouvrir.

Il découvrit un petit Oriental, très âgé, qui portait un kimono, ainsi qu'un grand type, un Blanc lui, en tee-shirt et en pantalon de toile. « Non, c'est pas l'immigration », songea Fernando, soulagé.

— Nous sommes venus voir Shane Billiken, déclara le Blanc le plus simplement du monde.

— M^r Billiken n'est pas chez lui.

— Je n'ai jamais dit qu'il y était. Mais puisque vous nous dites qu'il n'est pas là, eh bien, nous l'attendrons.

Le Blanc s'engouffra dans la maison. L'Oriental s'apprêtait à le suivre mais Fernando tenta de lui fermer la porte au nez.

Bizarrement, la porte s'ouvrit et se dégonda. La poignée échappa des mains brûlantes de Fernando, vola au-dessus de la tête de l'Oriental et alla rouler dans l'allée.

— Qu'est-ce que c'est que ce boucan ? beugla Shane Billiken depuis son bureau.

Fernando sembla tout penaud lorsque le Blanc lui décocha un regard cinglant :

— Alors comme ça, il n'est pas chez lui, hum ?

Fernando haussa les épaules.

Shane Billiken s'avança vers les intrus et les dévisagea :

— Si vous venez pour la Convergence Harmonique en espace ouvert, vous êtes en retard. La réunion avait lieu le mois dernier.

— Nous ne sommes pas venus pour cela, répondit le Blanc.

— Alors qui êtes-vous ? s'enquit Shane. Des flics ?

— Non, non.

— Des avocats. Des scribouillards du tribunal venus m'apporter une citation à comparaître, c'est ça ?

— Pas exactement. Nous, nous sommes les ayants droit.

— Les ayants droit, tiens donc ! Et ça vaut le droit d'entrer chez moi comme ça ?

C'est alors que le vieil Oriental prit la parole. Sa voix était douce et réservée. Sans doute un fakir ou quelque chose dans ce goût-là.

— Nous souhaitons nous entretenir avec son altesse, la princesse Sinanchu.

— À quel sujet ?

— C'est un sujet qui concerne sa maison et la mienne.

— Sans doute, mais ici, c'est ma maison et j'ai tous les ayants droit et même le droit tout court de savoir de quoi il retourne. Allez, Fernando, débarrasse-moi de ces deux lascars.

C'est alors qu'il aperçut les signes désespérés que lui faisait son valet de chambre dans le dos des deux intrus : le pouce pointé derrière lui, il ne cessait de désigner la porte d'entrée. Ou plutôt ce qu'il en restait. C'est-à-dire un trou. Shane battit des paupières. La porte elle-même avait disparu et gisait en morceaux dans l'allée.

— Dites donc, qu'est-ce que vous avez fait à ma porte ?

— Laissez-nous voir la princesse et nous épargnerons les autres portes de cette maison, répondit le Blanc.

Shane hésita, puis se décida enfin :

— OK, suivez-moi dans la chambre de cristal.

Ils gagnèrent la pièce attenante au bureau. Elle était décorée dans le style psychédélique du début des années soixante. Des signes astrologiques tapissaient les murs. Shane Billiken actionna un interrupteur et, sous l'action de la lumière noire, les symboles virèrent à l'orange fluo.

Le vieil Oriental balaya la pièce d'un regard approuvateur :

— Vous consultez les astres ?

— Je suis l'un des techniciens astrologiques les plus en vue du New

Age.

— Vraiment ? Peut-être pouvez-vous dans ce cas établir mon thème, dès que nous aurons terminé notre petite discussion ?

— Bien sûr, quel est votre signe ?

— Lion, d'après les croyances occidentales. Mais d'après celles de mon village, je suis né l'année du Singe Hurlleur.

— Ah oui ? C'était il y a bien longtemps, j'imagine.

— Il existe des choses encore plus anciennes. Je m'appelle Chiun, Maître de Sinanju.

— Sinanju, pas Sinanchu ?

— Dans certaines contrées, on prononce Sinanchu.

— Ah oui, et où ça ?

— À Moo.

— Pardon ? Vous voulez répéter ?

— Moo.

— Oui, ça surprend toujours, intervint l'homme blanc. Au fait, moi c'est Remo et je n'en sais pas plus que vous.

— Ton ignorance, j'y suis habitué, dit Chiun, mais je ne comprends pas comment cet esprit éclairé ne voit pas où je veux en venir.

— Lui ? Éclairé ? Vous voulez rire, on n'y voit rien dans ce bric-à-brac des années soixante !

— Ceci est ma chambre de cristal, déclara Shane Billiken. C'est ici que je pratique la méditation. Si vous observez attentivement, vous verrez de minuscules cristaux encastrés dans les murs. Ils permettent de focaliser l'énergie idyllique qui traverse l'univers.

Remo regarda et effleura les petits fragments encastrés dans les murs en stuc.

— On dirait du verre, remarqua-t-il.

— C'est du cristal.

— Peut-être, mais pour moi, c'est du verre. À propos, c'est marrant, maintenant que j'y pense, vous me faites penser à quelqu'un.

Shane Billiken gonfla ses pectoraux :

— Vraiment ?

— Oui, mais je n'arrive pas à mettre un nom. Je suis pourtant physionomiste d'habitude.

— Et comme ça, vous voyez ? répliqua Shane en faisant mine de plaquer un accord sur une guitare imaginaire.

Remo se frotta le menton, l'air dubitatif. Il claqua soudain des doigts en s'écriant :

— Elvis ! Elvis Presley !

— Non ! Roy Orbison.

Remo fronça les sourcils :

— Il est mort, lui aussi ?

— Hélas non ! Si seulement...

— Bon, ça suffit, intervint Chiun. Expliquez-moi, Shane Billiken, comment se fait-il que vous ignoriez Moo alors que je vous ai vu en compagnie, de la Petite Moo à la télévision ?

— La Petite Moo ? répétèrent Remo et Shane à l'unisson.

— Oui, la jeune fille. Son altesse. À l'évidence, elle vous a dit qu'elle représentait une civilisation disparue.

— Ben oui, si on veut.

— Donc, vous êtes parfaitement au courant de sa situation.

— Heu, oui, si on veut...

— Et bien qu'elle vous ait imploré de la présenter au Maître de Sinanju, vous n'avez pas accédé à sa requête.

— Je n'ai pas accé... quoi ?

— Il veut dire que vous avez refusé, expliqua Remo, avec une lueur d'intérêt dans le regard.

— J'exige de parler à la Petite Moo, reprit Chiun. Il faut nous la présenter.

— Vous n'êtes pas des flics ? C'est bien vrai ?

— Nous représentons la plus ancienne lignée d'assassins de l'histoire, proclama le vieil Oriental avec fierté.

— Waouh ! C'est... c'est cool, balbutia Shane nerveusement. Vous savez, j'ai pas de préjugés. Comme je dis toujours, chacun son trip, après tout, hein ? À propos, la princesse ne parle pas notre langue. Il va falloir que je traduise.

— Inutile, fit Chiun d'un air dégagé. Je la comprends parfaitement.

— Quoi ? Vous parlez sa langue ?

— Absolument.

— Bon... eh bien, OK, suivez-moi.

Shane Billiken les conduisit dans une chambre à coucher. Il alluma et la fille se réveilla en sursaut. Elle portait le même tailleur qu'à la TV. Ses yeux étaient boursoufflés... Remo songea qu'elle avait dû pleurer, à moins que ce ne soit le manque de sommeil.

— Princesse Sinanchu, déclara Shane Billiken d'une voix qui se voulait importante, je vous amène des visiteurs qui affirment vous connaître.

La fille s'assit au bord du lit et ses yeux se posèrent sur le vieil Oriental. Il se mit à parler. Surprise, elle lui répondit :

— *Juilli do Banda Sinanchu ?*

Le vieil Oriental s'approcha du lit et inclina là tête avec respect.

Shane Billiken intervint :

— Elle dit qu'elle est la princesse Sinanchu, du continent disparu de l'Atlantide.

L'Oriental fit aussitôt volte-face :

— Que sont ces mensonges ? Vous êtes sourd ? Elle vient de me demander si j'étais le Maître de Sinanju. À présent, motus. C'est un moment historique.

Et Chiun se tourna de nouveau vers la fille. À la grande surprise de Shane, les paroles de l'Oriental ressemblaient beaucoup à celles de la princesse. Les mêmes inflexions, le même accent.

— *Do juty da Banda Sinanchu*, déclara-t-il avec fermeté.

La fille se leva du lit et, visiblement émue aux larmes, se mit à lui déverser un torrent de paroles. Elle brandit sa fameuse bourse et la répandit aux pieds du vieil Oriental.

Shane Billiken s'avança pour y voir de plus près. Le dénommé Remo s'interposa :

— Comme il l'a dit, c'est un moment historique, Elvis.

Interloqué, Shane obéit et recula, tandis que Chiun et la fille conversaient de plus belle. Au cours de la discussion, la princesse tomba à genoux et se mit à pleurer dans ses mains. Le vieil Oriental posa une main affectueuse sur ses cheveux lustrés, tel un père bienveillant.

Lorsqu'elle eut recouvert ses esprits, le Maître de Sinanju se tourna vers Shane Billiken.

— La Petite Moo affirme que vous l'avez sauvée des eaux.

— Nous sommes aussi amants cosmiques, elle ne vous l’a pas dit ?

— Et que vous l’avez hébergée et nourrie.

— Ouais, j’ai été très sympa avec elle. Voyez-vous, c’était ma femme quand j’étais Roi de l’Atlantide, il y a sept ou huit millions d’années de cela.

— Dans ma profonde miséricorde, poursuivit Chiun, je ne vais pas vous assassiner malgré les mensonges que vous venez de proférer.

— Comment ça, des mensonges ? On était mari et femme au temps de l’Atlantide. Essayez de prouver le contraire.

— L’Atlantide est une vaste fumisterie, imaginée par ce roublard de Platon, un Grec, pour encourager sournoisement les marins à prendre la mer à la recherche du continent perdu.

— Qu’est-ce que c’est que ces conneries ?

— Tous les gens de mon peuple vous le diront. Platon avait un cousin éloigné armateur. L’histoire de l’Atlantide, c’était juste pour faire marcher le commerce.

— Ridicule, c’est une princesse.

— Il n’y a aucun doute là-dessus.

— Et comment ! Mais j’aimerais comprendre pourquoi vous parlez sa langue, alors que les meilleurs linguistes du monde s’y sont cassé les dents.

— Je la connais parce que mes ancêtres se la sont transmise de génération en génération, afin que nous ne puissions pas oublier.

— Oublier quoi ?

— Moo.

— Et c’est réparti... soupira Remo.

Le regard de Shane Billiken alla du petit Oriental au gars qui s’appelait Remo, puis s’attarda de nouveau sur Chiun.

— J’ai du mal à vous suivre.

— Aucune importance puisque vous restez ici. Quant à nous, nous partons sur-le-champ.

— Eh bien, c’est gentil d’être passés, déclara Shane Billiken, dont les traits bouffis s’affaissèrent un peu plus tant il était soulagé d’être débarrassé de ces deux hurluberlus. Fernando va vous accompagner au trou béant qui fait office de porte d’entrée.

— Remo, ramasse les pièces. Elles nous appartiennent désormais.

— Pas du tout. Elles appartiennent à la princesse Sinanchu et la

princesse m'appartient.

— Ah bon ? fit le Maître de Sinanju, tandis que Remo achevait de glisser les pièces d'argent dans sa poche. Et vous le lui avez expliqué.

— Ben oui...

— Vous pourriez lui répéter ça devant moi ?

— Euh, oui... Oh, et puis, vous n'avez qu'à le lui dire vous-même si ça vous chante !

— Merci, répondit Chiun, avant de se tourner vers la fille.

Il prononça quelques paroles et elle l'écouta attentivement. Puis, l'œil mauvais, elle s'avança vers Shane Billiken et lui flanqua une bonne paire de gifles. Il alla valser sur un tabouret japonais et trébucha sur une fontaine à colonnes ioniques.

— Hé ! Attention, hein ! s'écria-t-il en se relevant, rageur. Je pourrais la traîner devant les tribunaux pour moins que ça !

— Et vous estimez-vous heureux, parce que si elle ne m'avait raconté que vous lui aviez sauvé la vie, jamais je n'aurais passé l'éponge.

Prenant la princesse Sinanchu par le bras, le vieil Oriental l'entraîna à l'extérieur de la pièce.

— À plus tard, mon canard ! fredonna le dénommé Remo en sortant.

CHAPITRE VI

À la marina de Malibu, le vendeur s'arrachait les cheveux : ça faisait une demi-heure qu'il essayait de comprendre ce que voulait Remo, un hors-bord, un yacht ou un bateau de plaisance...

— Quelque chose qui aille vite, expliqua Remo. Avec moteurs couplés.

— Ah non, pas de moteur, intervint Chiun.

— Pas de moteur ? s'étonna le marchand.

— Un voilier, énonça Chiun.

— Vous voulez un bateau de plaisance, alors ?

— Non, rétorqua Chiun. Nous devons faire une longue traversée.

— Ah bon ? fit Remo.

Mais Chiun l'ignora.

— Dans ce cas, laissez-moi vous montrer un modèle avec auxiliaires diesel, reprit le vendeur, fou d'espoir à l'idée d'avoir enfin trouvé la solution.

— Ça me paraît convenir, déclara Remo. Avec beaucoup de chrome, si possible.

— Pas question ! crachota Chiun.

— Écoutez, Petit Père. J'ai traversé tout le pays pour vous suivre et je suis prêt à m'embarquer avec vous à la recherche d'un continent englouti, alors, je vous en prie, faites un petit effort, que diable !

— Comment un petit effort ? Il me semble que tu oublies un peu vite que j'ai accepté de renoncer à construire mon propre bateau. Avec des lianes et du roseau comme j'en avais l'intention.

Le vendeur commençait à s'énerver :

— Écoutez, tous les deux, ou vous accordez vos violons ou je déclare forfait...

— Celui-là ! s'écria soudain Chiun.

Le marchand se retourna. Remo et la princesse suivirent du regard l'ongle courbe du Maître de Sinanju.

— C'est celui-là que je veux ! Il est parfait !

— Oh, non ! maugréa Remo. Tout mais pas celui-là !

— Ce rafiote ? s'étonna le vendeur.

— Vous avez trouvé le mot, persifla Remo.

— C'est un modèle authentique, bien sûr ? s'enquit Chiun.

— Ouais. Une jonque. Importée de Hong-Kong. L'ancien proprio a fait faillite lors du dernier krach boursier. Il ne pouvait plus l'entretenir. Je l'ai prise en dépôt mais, franchement, je n'aurais jamais cru trouver un acheteur.

— Et vous aviez raison parce que c'est pas demain la veille que vous en trouverez un, grogna Remo.

— Il faut que je la voie de plus près, soupira Chiun.

Le vendeur lui fit signe de le suivre.

— Pas question ! fit Remo en courant derrière eux.

— Elle nécessite au moins cinq hommes d'équipage, expliquait le marchand. Sinon, elle sera difficile à manier, avec toutes ces voiles de lougre... Ce n'est pas comme manœuvrer un sloop ou un ketch. À propos, vous avez tous une petite expérience de la navigation, j'imagine ?

— Aucune, répliqua Remo.

— Ne vous inquiétez pas, nous en savons bien assez, répondit Chiun.

— Il faut être rudement habile pour manier une jonque chinoise.

— Vous avez entendu ce qu'il a dit, Petit Père ? *Made in China !* Vous détestez tout ce qui vient de là-bas.

— Je préfère encore la camelote[2] chinoise au plastique américain, rétorqua Chiun. Voyons, Remo, ce voilier ne te coupe pas le souffle ?

— Maintenant que vous le faites remarquer, c'est vrai qu'il sent mauvais.

La jonque en question évoquait une sorte de taudis à trois étages monté sur quille. Elle possédait cinq mâts et ses voiles bizarres flottaient au vent comme de vieux patchworks. Elle craquait de toutes parts, telle une maison hantée. Sur la poupe était inscrit *Oiseau de Malheur*.

— Combien ? demanda Chiun.

— Le propriétaire en demande... soixante-dix mille.

— Cinquante, contra Chiun.

— Soixante, proposa le vendeur.

— Eh, attendez s'interposa Remo.

— Marché conclu, triompha Chiun.

— Vous acceptez les cartes de crédit ? soupira Remo.

— On peut s'arranger. Mais, vous savez, ça va vous prendre un certain temps avant de remettre à flot cette grosse barcasse.

— Vingt dollars que Chiun y arrive dans l'heure qui suit.

— Il est fou !

— Non, il est têtue, répliqua Remo en fouillant dans son portefeuille.

— Pari tenu !

Et vingt minutes plus tard, la vieille jonque dodelinait dans les eaux calmes du bassin. La Petite Moo, debout aux côtés d'un Chiun triomphant, faisait signe à Remo de monter à bord.

— Alors, qu'est-ce que tu attends ? invectiva le Maître de Sinanju.

— Merci, dit Remo en empochant les vingt dollars du pari. Et souhaitez-moi bonne chance.

— Vous ne pouvez pas naviguer sur ce truc-là à trois personnes seulement, vous courez droit au suicide !

— C'est pourquoi je vous demande de me souhaiter bonne chance ! cria Remo en sautant sur le pont grinçant de la jonque.

— Larguez les amarres ! s'enthousiasma Chiun. Le soleil se couche, profitons de la marée.

— Espérons que nous ne ferons pas naufrage au lever du soleil, marmonna Remo.

CHAPITRE VII

— ... Le douzième jour, poursuivit Chiun la voix tremblante, Maître Mangko comprit pourquoi la tempête ne s'était jamais déclarée. Il comprit pourquoi il n'avait jamais atteint les côtes de Moo : Il naviguait à l'endroit même où Moo aurait dû se trouver. Et la tempête qui s'était réfléchié dans le ciel avait en fait ravagé les profondeurs de l'océan. Cet océan, Remo.

— Moo y était englouti ?

— Moo avait péri, oui. Sur les eaux boueuses, les épaves de toute une civilisation flottaient au milieu de centaines de cadavres. La mer s'était colorée du vert de la déliquescence...

Chiun demeura un long moment silencieux, le regard fixé sur l'écume des vagues. Remo n'osait prononcer le moindre mot. Il finit par s'éclaircir la gorge.

— La mort dans l'âme, continuait Chiun, Maître Mangko dut se rendre à l'évidence. Il ordonna aux équipages de remettre le cap sur la Chine alors infestée de bandits. Il savait que son village allait connaître des jours terribles. Aussi garda-t-il soigneusement le tribut que le messenger Moo avait apporté en gage des honoraires qui devaient être versés à Sinanju : une bourse contenant des pièces à l'effigie du Grand Moo. Ce seraient les dernières, ça non plus il ne l'ignorait pas. Il faut se souvenir qu'à l'époque la monnaie de Moo était bien plus forte que celle des Égyptiens ou des Chinois. Mais tôt ou tard, l'argent allait manquer et la nourriture aussi, par voie de conséquence. T'ai-je déjà raconté comment les mères de Sinanju noyaient leurs plus jeunes enfants, les petites filles d'abord, puis les petits garçons, afin de leur épargner de mourir d'inanition ?

— Oui, des milliers de fois, répondit Remo.

— Donc, lorsque Maître Mangko revint à Sinanju, il choisit lui-même la première enfant qui prendrait la mer, pour tenter de retrouver la trace de leur plus gros client avant que la famine ne décime son village. Car, en temps-là, la clientèle de Sinanju n'était constituée que d'Égyptiens, qui étaient mauvais payeurs, de Chinois avarés... et du grand royaume de Moo. Cette enfant, Remo, c'était sa propre fille.

Malgré lui, Remo réprima un frisson. Bien qu'il soit né en

Amérique et qu'il y ait passé toute son enfance, Remo ne pouvait rester insensible aux histoires tragiques que lui racontait Chiun.

— Depuis cette époque, on n'entendit plus parler de Moo. Jusqu'à ce jour, reprit Chiun, en sortant une grosse pièce de monnaie d'une poche de son kimono.

Remo prit la pièce façonnée à la main.

— C'est le Grand Moo ?

— Le père de la Petite Moo, en effet. Car les pièces de Moo sont refondues chaque fois qu'un nouveau Grand Moo accède au Trône du Requin.

— Le Trône du Requin, vous dites ? Cela semble effrayant.

— Et aujourd'hui, après cinq mille ans, Sinanju revient à Moo afin de terminer la tâche acceptée par Maître Mangko pour laquelle il a reçu cet acompte... et obtenir le paiement du solde, bien entendu, une fois la mission accomplie.

— Je savais bien que tout ça allait se terminer par une histoire de gros sous, d'une manière ou d'une autre.

— C'est d'une mesquinerie sans nom ce que tu viens de dire et tellement stupide que je préfère ne pas relever... Tu vois, Remo, lorsque j'ai vu la Petite Moo à la télé, j'ai compris qu'elle suppliait le Maître de Sinanju d'aller secourir le Grand Moo, dont le trône est sérieusement menacé. Tout s'éclaircit, à présent ?

— Pas tout à fait. Si Moo a disparu il y a cinq mille ans, d'où vient la Petite Moo et où nous conduit-elle ?

— Pourquoi ne pas le lui demander ? Je t'ai raconté mon histoire. Qu'elle te relate la sienne. En outre, il faut te familiariser à la langue et mettre en pratique le vocabulaire que je t'ai enseigné.

Soudain le Maître de Sinanju agita sa canne à pêche en bambou qui n'avait pas remué depuis des heures. Le fil se tendit et un poisson aux écailles argentées atterrit sur les genoux de Remo.

— Hé là ! fit Remo en jetant le poisson sur le pont.

Il se débattit un peu et Chiun le transperça d'un long ongle acéré. Il eut un dernier spasme et sa queue cessa de remuer. Chiun le saisit aux nageoires pour l'examiner.

— Ah, une excellente prise. Encore deux comme celui-ci et nous ferons un excellent dîner.

— Comment vous avez réussi à attraper ce poisson sans hameçon ?

— C'est simple. Je remue un peu la ligne jusqu'à ce que le poisson

s'y intéresse. Il croit que c'est un asticot et quand je sens qu'il mord, je tire d'un coup sec. Il suffit d'être plus rapide que lui. Inutile d'utiliser un hameçon, Remo. C'est cruel. Sinanju ne maltraite pas les animaux et lorsqu'on en tue pour se nourrir, on épargne leurs souffrances.

— J'ai parfois du mal à comprendre votre philosophie, dit Remo en se relevant.

— C'est facile, Remo. Il est écrit dans le Livre de Sinanju que « La mort nourrit la vie ».

— Oui, et juste en dessous : « La Maison ne fait pas crédit. » Bon, si vous me cherchez, je suis avec la Petite Moo.

— Ne traîne pas, le petit déjeuner sera bientôt prêt.

— Je peux, m'en passer. J'ai regardé dans la cabine et je n'ai pas trouvé d'allumettes.

— Eh bien, nous mangerons cru.

— Le sushi, c'est pas mon truc, fit Remo en grattant sa barbe de trois jours. J'ai une envie folle de potage citronné à l'œuf.

CHAPITRE VIII

Le Dr Harold W. Smith n'avait pas joué au golf depuis des années.

L'ironie du sort voulut pourtant que Smith achetât sa maison actuelle près de l'un des meilleurs terrains de golf de la côte Est, au moment de l'installation de CURE. Smith qui, jusqu'alors travaillait pour la CIA, s'imaginait très bien pratiquer son sport favori chaque week-end. Malheureusement ses responsabilités à CURE l'en empêchèrent.

Donc Smith n'avait pas touché à un club depuis près de dix ans. Mais, ce jour-là, quelques putts sur le green pourraient lui servir de couverture idéale pour la tâche qu'il devait accomplir.

Smith plaça la balle sur le tee et l'envoya rouler le long du fairway. Ne voulant pas s'embarrasser d'un témoin, il refusa les services du caddy et trimballa ses clubs lui-même et frappa de nouveau la balle.

Il l'avait volontairement balancée hors des limites. Lorsqu'il la découvrit, dans le rough, il sortit une paire de jumelles et fit mine de scruter le fairway. Son regard dériva sur sa maison, avant de se fixer sur celle des voisins.

Au travers des fenêtres, il aperçut un parquet en bois brut. Il lui fallait changer de point de vue. Il choisit un driver et envoya la balle grosso modo vers le troisième trou.

La balle s'immobilisa dans une fosse de sable et Smith, prenant soin de vérifier que personne ne le voyait, descendit dans la fosse. À plat ventre, Smith dirigea ses jumelles sur le mur latéral de la maison.

Les pièces étaient vides. Dans l'une d'elles, il aperçut un gros téléviseur mais aucun autre meuble. L'allée devant le pavillon était déserte. C'est d'ailleurs l'absence de véhicule qui lui avait mis la puce à l'oreille.

Dans le quartier résidentiel de Rye où il habitait, assez éloigné des trajets de bus, une voiture était absolument indispensable pour le moindre déplacement. Or ces étranges nouveaux voisins n'en possédaient pas.

Pas de véhicule, pas de meubles, aucun signe extérieur que la maison fût habitée.

Allongé sur le sable, Smith tenta d'imaginer qui pouvait bien

acheter une demeure et ne pas la meubler. Peu à peu, une certitude s'imposait à son esprit : à l'évidence cette maison servait de paravent ou de planque.

L'air lugubre, Smith se releva. Il était temps de se mouiller. Il ne pouvait plus refuser la réalité. La balle en poche, Smith remit son club en place et tira le chariot jusqu'au club-house.

— Eh ben dites donc, vous n'avez pas traîné vous au moins !, commenta le caddy dont Smith avait refusé les bons offices.

— Je suis encore plus rouillé que je ne croyais.

— Vous ne voulez pas en profiter pour vous dérouiller ?

— Une autre fois, répondit Smith, pressé de s'en aller.

Tout en regagnant sa voiture, Smith maugréait contre lui-même. Il s'en voulait d'avoir attiré l'attention en rentrant trop tôt. Dans sa profession, mieux valait éviter de se faire remarquer.

Tandis que Smith démarrait, tous les caddies et membres du club se précipitèrent à la fenêtre. Chacun voulait apercevoir ce mystérieux M^r Smith qui réglait sa cotisation depuis des années mais que personne n'avait jamais vu jouer depuis au moins dix ans. Quelques vieux vétérans s'étonnèrent même de cette visite éclair. Ils auraient juré que Smith avait passé de vie à trépas depuis des lustres.

CHAPITRE IX

Tu-Min-Ka, Grand Moo de Moo, Seigneur de l'Océan, Porteur de la Couronne à la Plume D'Or, et dont l'auguste visage ornait les pièces de son royaume, gravit les marches de pierre usées.

Deux gardes, porteurs de longues lances en dents de requin ornées de plumes écarlates, marchaient devant lui. Deux autres fermaient la marche. Deux pas derrière le Grand Moo, le prêtre de la cour, Teihotu, avançait, entièrement vêtu de noir, l'œil sombre et perçant. Même le clair de lune ne parvenait pas à accrocher quelques lueurs lénifiantes sur ses traits tirés.

Les gardes qui ouvraient le cortège stoppèrent devant la porte en bois brut, pivotèrent et s'immobilisèrent de part et d'autre, puis ils frappèrent d'un coup sec le plat du fer de lance contre leur torse nu, tandis qu'ils exécutaient le salut traditionnel.

Le Grand Moo s'arrêta et s'adressa à son prêtre :

— Je souhaiterais demeurer seul, Teihotu.

— À votre guise, répondit l'autre, en drapant autour de ses frêles épaules les grands pans de son manteau noir.

— Mes gardes veilleront à ta sécurité, car je dois consacrer cette soirée à scruter le ciel de l'Occident. Je sens que ma fille, même si elle s'est longuement absentée, demeure toujours en vie.

— Ainsi me l'ont dit les astres...

— Tu l'as lu dans les astres et moi dans mon cœur.

À ces paroles, le Grand Moo franchit la porte menant au toit de son palais, qui dominait les rizières au nord et les collines minières de l'est. Il évita de poser son regard au sud, où, au milieu des figuiers banians qui poussaient comme du chiendent, les Grandes-Silhouettes-Inhumaines cheminaient au clair de lune. Jamais, en quarante et un ans d'existence, il n'avait osé pénétrer dans cet endroit que l'on appelait le Bosquet aux Fantômes. Pourtant, certains de ses sujets y rôdaient et participaient à des offrandes divines réputées obscènes.

Le Grand Moo orienta donc son auguste visage vers l'est. Dans son regard se lisaient l'audace et la fierté. C'était un homme trapu et musclé. Il dirigeait son royaume d'une main de fer et aurait préféré mourir plutôt que de céder sa place sur le Trône du Requin.

Mais il ne pouvait combattre les silhouettes qui cheminaient sous la lune et effrayaient ses villageois.

— Offrez-moi un crâne à briser et je régnerai, murmura-t-il dans la brise insouciant. Mais, face aux forces du mal, je demeure impuissant.

Les vagues de l'océan miroitaient sous la lune et le Grand Moo réprima un frisson. Car il n'ignorait pas que la majeure partie de son vaste royaume était engloutie sous les eaux. Et qui pouvait savoir quand Le Puissant Créateur achèverait son œuvre de mort ? Même le prêtre de la cour annonçait le retour des mauvais présages. Les astres seraient bientôt dans la même position que lorsque Moo avait sombré dans l'oubli des mers.

Mais le Grand Moo ne croyait pas aux présages du prêtre de la cour. Il ne croyait qu'en ce qu'il pouvait toucher, conquérir et vaincre.

Le vent fit tressaillir la plume dorée fixée au serre-tête métallique qui lui servait de couronne. Il croisa les bras et s'appuya au parapet. Soudain un objet volant jaillit de la cour juste en dessous. Les réflexes guerriers du Grand Moo réagirent aussitôt. Il évita le projectile et se jeta en roulé-boulé sur le toit en terrasse.

— Gardes, à moi ! appela-t-il.

L'objet se brisa à quelques pas de lui. Deux gardes apparurent.

— Là ! leur dit-il.

Et leurs yeux se posèrent sur la jarre d'argile en morceaux, de laquelle s'écoulait un liquide sombre. Au milieu des débris, quelque chose remuait et déploya des sortes d'appendices visqueux.

— Tuez-moi cette chose immonde ! ordonna le Grand Moo en se relevant.

Mais un œil cyclopéen apparut entre les fragments d'argile. Les gardes se mirent à hurler et déguerpirent du toit. Dans l'affolement, l'un d'entre eux laissa tomber une massue et le Grand Moo la récupéra.

L'escalier était plongé dans le noir. Aucun garde aux alentours. Quant à Teihotu, le prêtre de la cour, il avait disparu lui aussi.

Le Grand Moo revint sur le toit. La chose immonde s'était libérée, à présent. Comme il s'en doutait, il s'agissait bel et bien d'une pieuvre. Noire comme de l'ébène, elle miroitait sous la lune en agitant faiblement ses tentacules. L'eau de mer que contenait la jarre s'écoulait dans la bouche d'évacuation pratiquée dans un des angles de la terrasse et l'animal, s'accrochant désespérément à son élément, y glissait à sa suite.

Le Grand Moo bondit au bord du toit et écrasa un tentacule en le transformant en purée. Puis, brandissant de nouveau la massue, il crut lui porter l'estocade mais manqua son coup. La pieuvre avait glissé par-dessus le parapet pour s'écraser dans la cour dans un bruit aquatique qui fit se dresser les cheveux du Grand Moo.

En bas, le prêtre royal arrivait en courant, escorté des deux autres gardes qui n'avaient pas fui.

— Là ! s'écria le Grand Moo. Tuez-la !

— Faites ce qu'ordonne votre roi, renchérit le prêtre de la cour.

Et les deux gardes s'abattirent sur la pieuvre. Sa tête réduite en marmelade éclata dans un ultime *pop*. Ils écrasèrent les tentacules avec méthode. Lorsqu'ils l'achevèrent enfin, la pieuvre n'était plus qu'un amas visqueux et immobile.

— L'Ennemi de la Vie n'est plus, psalmodia le prêtre de la cour.

— Détrompez-vous, fit le Grand Moo avec lassitude. Ceci est un avertissement. Ainsi, où que je sois, je ne suis pas en sécurité et je ne puis faire confiance à quiconque. Même parmi mes plus proches...

— Voyons, votre altesse...

— Silence ! Vous autres gardes, retournez à vos postes. Toi, le prêtre, trouve-moi les gardes qui ont fui et punis-les. Le soleil se lève bientôt et je ne veux pas le manquer. (Il ajouta, à part lui :) Et si tel est le désir du Dieu Soleil, il me ramènera dans ses rayons ma fille qui demeure mon seul espoir.

CHAPITRE X

Le Dr Harold W. Smith s'installa derrière son vieux bureau de chêne. C'était samedi et personne ne le dérangerait.

Les événements s'enchaînaient dans son esprit. D'abord, la mystérieuse disparition du patient, Gilbert Grumley. Ensuite, la maison vide dont le propriétaire tourmentait la curiosité de M^{rs} Smith. Bref, quelque chose se tramait.

Il était temps de démasquer ce propriétaire et s'il se révélait une menace pour la sécurité, et bien, Smith l'éliminerait.

Il alluma son ordinateur et se brancha sur les banques de données du Bureau des Actes Notariés de Westchester. Trouver le mot de passe s'avéra un jeu d'enfant pour un as du clavier tel que Smith. Le code correspondait simplement à la date du jour. Il se mit à parcourir les fichiers récents.

Au bout de vingt minutes, il dut s'avouer vaincu. Aucune trace de la transaction. Soit elle n'était pas encore enregistrée sur disquette – ce qui était tout à faire probable –, soit elle s'était opérée de façon illégale.

Toutefois, avant de se rendre à des conclusions peut-être trop précipitées, Smith décida de se rendre en personne au Bureau des Actes Notariés. Si la demeure avait changé de propriétaire dans la plus stricte légalité, leurs registres contiendraient la réponse à son problème.



— C'est à votre tour de prendre le gouvernail, dit la Petite Moo en riant.

Avant que Remo ne prenne son poste, elle manœuvra de telle sorte que *l'Oiseau de Malheur* vira de bord. Remo se cramponna au gouvernail et redressa le bateau, sous les gloussements de la petite Dolla-Dree.

— Charmant, fit-il. Vous restez un moment avec moi ?

— Peut-être, répondit-elle avec coquetterie.

— S'il vous plaît, insista Remo en s'appliquant sur le « plaît », assez difficile à prononcer en moovien.

— Seulement si vous promettiez de ne pas m'ennuyer.

— Promis.

Tout compte fait, elle lui était fort sympathique. Après trois jours de traversée, elle avait changé. Son humeur sombre et sa colère étouffée avaient cédé la place à une gaieté communicative. Tout en la regardant rire, cheveux au vent, Remo songea à ces filles des îles, sorties tout droit des films de Hollywood. Tout son corps évoquait les mers du Sud. Remo se dit que ça lui plaisait bien.

— Parlez-moi de Moo, suggéra-t-il.

— Que voulez-vous savoir ?

— Chiun affirme que le royaume a disparu, il y a des milliers d'années.

— L'ancienne Moo, oui, répondit Dolla-Dree avec tristesse. Nos légendes disent que le soleil s'est penché sur Moo et n'y a vu que cupidité et convoitise. En guise de punition, il a ordonné à la mer de l'engloutir. Mais Kai, le Dieu de la Mer, a épargné la partie la plus élevée de l'empire et ceux qui y vivaient. C'est l'endroit d'où je viens et c'est là que nous allons.

— Est-ce que c'est grand ?

— Oh, immense. Le royaume s'étend de la mer du Nord à la mer du Sud et il y a la mer de l'Ouest d'un côté et la mer de l'Est, de l'autre. Il existe un grand palais et une cité. Mon père est le Grand Moo, vous savez.

— C'est ce que j'avais cru comprendre. Mais vous ne vous comportez pas comme une princesse.

— Et combien de princesses connaissez-vous, Remo ?

— Une ou deux. Mais vous ne leur ressemblez pas. Vous êtes plus... terre à terre.

La Petite Moo fit la grimace. Remo avait traduit « terre à terre » de travers.

— Pourquoi dites-vous que je me vautre dans la poussière ?

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, s'empressa de rectifier Remo. C'est une expression. Je voulais dire que vous étiez normale, comme tout le monde, quoi.

La Petite Moo fronça les sourcils avec grâce. Sa qualité de membre

de la famille royale était incompatible avec un tel qualificatif ; on pouvait même considérer que le terme était insultant !

— Et gentille, ça vous va ? hasarda Remo.

Le visage de la Petite Moo s'adoucit :

— Oh, oui. Vous aussi, vous êtes... gentil, même si vous n'êtes qu'un esclave.

— Un esclave ?

— Oui, vous êtes l'esclave du Maître de Sinanju. Il vous donne des ordres et vous obéissez. Cela m'est égal que vous soyez un esclave. J'aime beaucoup votre peau blanche. C'est tellement différent de nous. Je me demande comment c'est à l'intérieur.

— Je suis comme je suis. Tel que vous me voyez. Et je ne suis pas un esclave.

— Il ne faut pas en avoir honte, vous savez. Au royaume de Moo, nous n'avons pas d'esclave. Jadis, des hommes blancs sont venus sur notre terre. Certains sont devenus nos esclaves, mais pas pour très longtemps. L'esclavage est cruel et on leur a rendu leur liberté.

— Vraiment ? Et que leur est-il arrivé ?

La Petite Moo détourna subitement les yeux. Les mains en visière, elle se protégea du soleil et regarda vers la proue. Comme elle ne voyait rien, son regard revint vers Remo.

— J'ai faim, déclara-t-elle en se frottant l'estomac, telle une gamine espiègle.

— Chiun est en train de pêcher.

— Je vais le voir.

— Vous ne pourriez pas rester encore un peu à côté de moi ?

— Je reviens, répondit-elle en caressant le bras de Remo. J'aime votre jolie peau blanche, ajouta-t-elle en faisant mine de le pincer.

Remo crut qu'elle allait l'embrasser mais elle lui mordilla le lobe de l'oreille.

— Qu'est-ce qui vous prend ? demanda-t-il, médusé.

— Rien. Je vous aime bien. Je reviens dans un instant, répondit Dolla-Dree en trotinant vers l'arrière-pont.

Ce soir-là, un albatros parcourut la ligne d'horizon en poussant des cris rauques.

La Petite Moo revint de la cale, surexcitée :

— Un oiseau rugu ! Plus vite, Remo ! Nous nous approchons de

Moo.

— Vous en êtes sûre ?

— Absolument ! Mon père nous attend.

À ces mots, le Maître de Sinanju alla chercher une grande pièce de coton qu'il déploya sur le pont. Remo reconnut le parallélogramme vert qui y était cousu. Le symbole de la Maison de Sinanju.

— Où avez-vous trouvé ce truc ? s'enquit Remo.

— C'est moi qui l'ai fait, répondit Chiun. Afin d'annoncer l'arrivée du Maître de Sinanju au peuple de Moo. Ainsi, ils auront le temps de préparer un accueil dans les règles de l'art.

— Mais nous n'y sommes pas encore, remarqua Remo.

— Regarde bien, rabat-joie, rétorqua Chiun en faisant coulisser la canne en bambou dans la toile.

Au loin, Remo entrevit une espèce de bosse, telle une fourmilière aplatie émergeant des eaux.

— Cela me semble drôlement petit pour ce grand peuple insulaire dont tout le monde me rebat les oreilles.

— C'est ton esprit qui est étriqué, rétorqua Chiun, en s'avancant vers la proue, agitant fièrement l'étendard de Sinanju.

CHAPITRE XI

Le Grand Moo et sa suite se précipitèrent vers la plage du lagon.

— Ma fille est de retour ! s'écria-t-il. Teihotu, ordonne qu'on prépare le festin ! Vous autres, gardes, allez chercher des femmes pour nettoyer le chemin jusqu'au palais royal. Que ma fille soit traitée en héroïne et que le Maître de Sinanchu soit le bienvenu pour la sauvegarde de mon royaume.

Le prêtre de la cour se retira à pas feutrés et envoya un messenger au village. À nouveau tourné vers le large, le Grand Moo ne quitta plus la jonque des yeux. L'ancre venait d'être jetée à la mer et un canot clapotait contre la grosse coque ventrue. À son bord deux personnes avaient embarqué. Une troisième les rejoignit en descendant le long d'une corde et s'empara des rames. Dans ce canot qui naviguait maintenant vers lui, le Grand Moo en était sûr, il y avait sa fille.

— Remo, prends les rames, ordonna Chiun.

— Pourquoi c'est toujours moi qui fais le sale boulot ? riposta Remo, en observant la Petite Moo du coin de l'œil.

— Tu es chargé de nous amener, la princesse et moi, à bon port. C'est un privilège. Lorsque je relaterai cette journée dans le Grand Livre de Sinanju, sois assuré que cette tâche qui t'honore sera mentionnée dans le moindre détail.

— Mouais, c'est ça, vous me décrierez en train de ramer comme un galérien ! ronchonna Remo en anglais bien sûr, pour ne pas mêler Dolla-Dree à leur conversation. Vous savez, je ne sais si vous êtes au courant, mais elle pense que je suis votre esclave.

— Si tu veux, j'ajouterai un addenda, pour bien préciser aux futurs Maîtres de Sinanju que tu n'as jamais été mon esclave.

— Je me fiche des futurs Maîtres, c'est elle qui m'intéresse.

— Dans ce cas, répliqua Chiun, rame de plus belle afin que le Grand Moo admire ton effort pour lui rendre sa fille.

— Allez au diable ! fit Remo, décidément, furieux d'être traité comme un larbin.

Mais il continua à ramer, tandis que Chiun, une main sur la hanche, l'autre brandissant l'étendard du Sinanju, reprenait la pose. La

princesse était assise derrière lui. Remo leva les yeux au ciel. Chiun était d'un ridicule achevé, il se prenait pour George Washington franchissant le Delaware.

Le Maître de Sinanju était ravi. Le Grand Moo et sa suite l'attendaient. Des femmes s'affairaient à épousseter le sable avec de la paille. Des guerriers mooviens formaient une garde d'honneur sur deux rangées.

Un homme vêtu d'un pagne se jeta à l'eau et guida leur canot vers le rivage. La quille heurta le sable et l'individu tira le bateau à sec, afin que le Maître de Sinanju ne mouille pas ses augustes sandales.

Chiun en rêvait depuis des lustres. Être accueilli par un véritable empereur dans un véritable empire ! Que Remo apprenne enfin ce que signifiait le respect, celui-là même dont jouissaient les Maîtres de Sinanju lorsque le monde n'était pas livré en pâture aux politiciens véreux et que la Maison de Sinanju était respectée aux quatre coins du globe.

Chiun planta son étendard dans le sable et la toile flotta fièrement au vent.

— Je suis Chiun, Maître de Sinanju, proclama-t-il.

Aussitôt la suite du Grand Moo s'écarta et le roi des Mooviens s'avança. Chiun le considéra, un peu déçu par son accoutrement. Puis il se dit qu'après tout, en été, il n'était pas offensant d'être accueilli par un roi torse nu qui d'ailleurs, pour la circonstance, arborait sur la tête la plume d'or, symbole de la couronne du Grand Moo. Encore que la couronne en question parut à Chiun ressembler davantage à un vieux bout de ferraille tordu qu'à un noble emblème royal. L'original avait dû se perdre lorsque l'ancien royaume de Moo avait été englouti...

Chiun croisa les bras en glissant les mains dans les manches de son kimono et s'inclina devant le Grand Moo, lequel répondit d'une voix tonitruante :

— Je suis Tu-Min-Ka, Grand Moo de Moo. Je suis heureux que ma fille vous ait conduit jusqu'à moi.

— À vrai dire, corrigea Chiun, c'est plutôt moi qui vous ramène votre fille. Elle était tombée entre les pattes d'un magicien diabolique dont je l'ai délivrée.

— Eh bien, je suis doublement heureux, murmura le Grand Moo en prenant sa fille dans ses bras, avant de tourner brusquement le dos à Chiun.

Le visage de Chiun se plissa. Un empereur ne tournait pas le dos à

un Maître de Sinanju lors de la cérémonie officielle de bienvenue !

Remo rejoignit Chiun.

— Qu'est-ce qu'ils peuvent bien se raconter ?

— Je n'en sais rien. Il doit sans doute la remercier avec effusion de m'avoir retrouvé. (Il observa la posture de Remo.) Redresse-toi, voyons ! Que va penser le Grand Moo ? Que je me suis attaché les services d'un gros mollasson, c'est ça que tu veux ?

— Bien, Maître, maugréa Remo.

*

* *

— Tu en es certaine, ma fille ? murmura le Grand Moo.

— De tous les gens que j'ai rencontrés, il est le seul à parler notre langue. Il se souvient de Moo l'Ancienne.

— Mais d'ordinaire, le Maître de Sinanju est grand et puissant. Or, cet homme est âgé et il n'est pas armé. En plus, où sont passés les tigres-de-la-nuit ? Il voyage avec un seul esclave, qui est un peu pâlichon, avec ça.

— Oui mais il est très gentil et très dévoué, dit la princesse. Je l'aime bien.

— Puisque tu le dis, ma fille... déclara le Grand Moo d'un air vague. Mais je crains qu'il ne puisse nous aider. Car il est très vieux et il me paraît bien frêle.

Le Grand Moo se tourna vers le Maître de Sinanju et s'efforça de sourire :

— Je vous souhaite la bienvenue. Nous avons préparé un festin en votre honneur, avec tous les plats dont raffolaient les anciens Maîtres de Sinanju : porc rôti, tortue, œufs frais et même une spécialité coréenne d'une extrême délicatesse : du chien.

— Pas question que j'avale du cabot, glissa Remo à l'oreille de Chiun. Tant pis si je transgresse un tabou.

— Chut !... Nous vous remercions d'une telle prévenance, ô Grand Moo de Moo. Mais les temps ont changé. Les Maîtres de Sinanju ne consomment plus de viande.

— Vraiment ?

— Vous avez du poisson ?

— Oui, bien sûr.

— Nous en mangeons toujours. Ainsi que du riz.

— Nous en avons. Mais le poisson est une nourriture tout à fait ordinaire.

Chiun tressaillit sous la remarque.

— Ici, peut-être, dit-il, mais à Sinanju, c'est considéré comme un mets.

— Le riz et le poisson ne sont pas des aliments délicats, où que vous alliez dans le monde, glissa Remo à l'oreille de Chiun.

— Que dit votre esclave ? questionna le Grand Moo.

— Il demande si vous avez des œufs, répondit le Maître de Sinanju.

— Oui, mais...

— Dans ce cas, il prendra un potage citronné à l'œuf. Dont je superviserai personnellement la préparation.

— Comme vous voudrez, acquiesça le Grand Moo.

— Merci beaucoup, Petit Père, déclara Remo d'un ton acide.

— Je savais que tu apprécierais, répondit le Maître de Sinanju.

— Je m'en fiche de la soupe ! Mais pourquoi vous leur laissez croire que je suis un esclave ?

— Ça t'ennuie vraiment ?

— À peine, grogna Remo en regardant la Petite Moo, qui l'observait de ses yeux noirs profonds.

Chiun leva soudain les bras au ciel et, d'une voix grave, proclama :

— En l'honneur de cette rencontre historique et sachant que l'esclavage fut aboli par vos sages ancêtres, je rends donc la liberté à mon indigne esclave, Remo.

— J'en frémis d'émotion ! ironisa Remo dans un souffle.

— Il n'a pas l'air content, observa le Grand Moo.

— Le choc, sans doute, lui assura Chiun. Cela fait des années qu'il est à mon service. Mais il s'habituerait vite à la liberté.

— Et pour sceller ces retrouvailles entre la Maison de Sinanju et la Maison de Moo, le prêtre de la cour, Teihotu, va vous bénir, afin de vous protéger de tout mal durant votre séjour parmi nous.

Le prêtre fendit la foule à pas feutrés, sa longue toge noire frôlant les feuilles mortes, tel un serpent.

— Veuillez-vous agenouiller, je vous prie, ordonna-t-il.

Chiun s'exécuta et força Remo à l'imiter.

Le prêtre royal imposa ses mains noueuses au-dessus de leurs têtes. Remo nota qu'elles empestaient le poisson. Il retint son souffle jusqu'à ce que l'autre eût achevé ses incantations.

— Le soleil va se coucher, déclara le Grand Moo, et nous devons nous dépêcher d'allumer les feux. Car à la nuit tombée, *ils* marchent.

— Le royaume de Moo n'a pas l'air bien grand, Petit Père, remarqua Remo, tandis qu'ils emboîtaient le pas au Grand Moo.

— Tu n'as pas encore tout vu, renifla Chiun.

— Mais vous parliez d'un véritable empire...

— Je t'ai déjà expliqué que la majeure partie avait été engloutie.

— Où sont les vêtements de brocart, les boucliers d'or ? Et qu'est-ce que c'est que cette couronne que porte le Grand Moo ? On dirait une grosse alliance avec des plumes.

— Ça doit être sa couronne d'été. Je suis certain que le modèle d'hiver fait davantage d'effet.

— Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'hiver dans le Pacifique Sud.

— Et comment le sais-tu, monsieur le grand voyageur ?

— Je le sais parce que je l'ai appris aux cours de géo.

— Et tes professeurs, ils t'ont parlé de Moo ?

— Non, admit Remo.

— Avec des maîtres aussi ignares, pas étonnant que tu aies autant de lacunes, prononça Chiun, l'air hautain.

— Au fait, où sont les femmes ?

— Tu ne les as pas vues, parce que tu avais le dos tourné en ramant. Elles ont tassé le sable avant notre passage, puis elles sont parties.

— Ah bon ? Elles avaient les seins nus ?

— Je n'ai pas fait attention.

— Comment ce genre de détail a-t-il pu vous échapper ?

— Contrairement à toi, je n'aime pas les vaches à lait.

— Pffft ! Si en plus il n'y a aucune femme aux seins nus sur cette île ridicule, je me serais tapé tout ce chemin pour rien !

— Je te trouve bien arrogant pour un esclave qui vient à peine d’être affranchi, rétorqua Chiun, en hâtant le pas afin d’échapper aux propos aigres-doux de son disciple.

CHAPITRE XII

Shane faisait les cent pas, fulminant de rage. Il se retrouva dans sa bibliothèque, qu'il avait commencée avec trois malheureux livres de poche, mais qui était devenue la plus importante collection privée d'ouvrages d'occultisme. Peut-être que le *Yi-King* contiendrait la réponse à ses problèmes.

Il se souvint alors de la conversation qu'il avait surprise entre le vieil Oriental mystique et le grand type maigrichon qui l'accompagnait. Shane avait écouté par la vitre brisée de la porte de son patio.

Les deux acolytes discutaient de l'achat d'un bateau. L'Oriental n'arrêtait pas de faire allusion à un certain endroit appelé Moo. Pourquoi ce nom semblait-il familier aux oreilles de Shane ?

Il se planta devant le rayon Atlantide de sa bibliothèque. Ses doigts grassouilleux coururent le long des couvertures alignées, jusqu'à ce qu'il parvienne au livre qu'il cherchait : *Le Continent Perdu de Mu*.

Shane ouvrit le livre avec frénésie et dévora trois chapitres d'un trait, avant de s'apercevoir qu'il avait mal aux jambes. Il était tellement subjugué par sa lecture qu'il en avait oublié de s'asseoir.

Selon l'ouvrage, Mu était une grande nation insulaire qui dominait l'océan pacifique avant que ne soit consignée l'histoire du monde. Un cataclysme naturel d'une ampleur gigantesque l'avait engloutie ; selon l'auteur, la catastrophe en question n'était autre que le Déluge relaté dans la Bible. Mu aurait sombré dans l'oubli si les Muviens n'avaient pas transmis leurs idées à quelques survivants d'autres contrées, lesquels perpétuèrent l'existence de Mu dans leurs écrits, en dépit du scepticisme ambiant.

— Ouais, ça tient debout, marmonna Shane en poursuivant sa lecture.

Plusieurs heures plus tard, il reposa l'ouvrage en se disant qu'il avait tout compris. La princesse Sinanchu venait bel et bien de Mu. L'île avait dû refaire surface, d'une manière ou d'une autre. C'était parfaitement plausible. Après tout, on s'approchait du troisième millénaire et ce genre de phénomène bizarre était du domaine du possible.

En revanche, pourquoi la princesse Sinanchu s'était-elle rendue en

Amérique, cela restait un mystère. Mais si elle avait pu faire le voyage jusqu'en Californie, Shane pourrait l'effectuer dans l'autre sens.

Il n'existait qu'un seul vendeur de bateaux dans le coin. Shane sauta dans sa Ferrari et démarra sur les chapeaux de roues. Le marchand reconnu aussitôt le signallement des deux comparses :

— Ouais, ils ont acheté une vieille jonque, *l'Oiseau de Malheur*. Et ils sont partis aussitôt.

— Il y avait une fille avec eux ?

— Oui, le genre tahitien, voyez ? Elle n'a pas dit un mot.

— Il y a longtemps ?

— Dix, douze heures.

— Ce rafiote, il avance vite ou pas ?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ! Superman, il vole à quelle vitesse, d'après vous ?

— Peu importe. Filez-moi ce que vous avez de plus rapide en stock, répliqua soudain Shane.

— OK, mais dites-moi, j'ai l'impression qu'il y a quelque chose qui m'échappe. Vous, je vous reconnais, vous êtes passé dans l'émission de Horton Droney et ce petit Oriental m'a paru plutôt bizarre. Qu'est-ce qui se passe ? C'est la fin du monde ou quoi ?

— Mon frère, nous sommes en train de vivre une véritable migration spirituelle.

— Bon sang, mais c'est bien sûr ! J'aurais dû m'en douter : toute la semaine, j'ai senti de sacrées vibrations.

— Mangez davantage de fromage, ça fortifie le mental.

Après qu'il eut acheté sa goélette à deux mâts avec moteurs diesel couplés – qu'il obtint avec dix pour cent de rabais en établissant le profil de polarité biorythmique du vendeur –, Shane Billiken rentra chez lui préparer ses bagages.

Ne sachant trop ce qui l'attendait, il emporta sa garde-robe entière : sept valises, trois grosses malles et toute une ribambelle de sacs... sans, oublier sa guitare électrique.

— Merde, la bouffe ! Je vais en avoir besoin !

Et il se précipita à la cave où ses stocks de fromage biologique achevaient de s'affiner.

— Heureusement que le fromage ça se garde longtemps, marmonna-t-il en remerciant sa bonne étoile de lui avoir fait

découvrir les vertus biorégénérantes du fromage.

Il se demanda s'il devait emporter de l'eau minérale puis haussa les épaules. « À quoi bon ? » songea-t-il. « J'emmène un seau et je n'aurais qu'à me servir dans l'océan. C'est sans doute plein d'oligo-éléments et de sels minéraux ! »

Lorsqu'il eut tout préparé, Shane se rendit compte qu'il aurait besoin d'aide pour charger ses vivres et ses affaires dans le bateau. Puis il songea qu'il lui faudrait un équipage. Un peu plus tard, il réalisa qu'il ne savait pas ce qui l'attendait une fois arrivé à destination.

« Faudrait peut-être que je cogite un peu plus », décida-t-il en s'affalant dans son fauteuil sako, un modèle conçu il y a une vingtaine d'années par un designer qui avait eu l'idée géniale de remplir un gros sac de haricots secs.

Après des heures d'intense concentration, une idée l'effleura. Il la verbalisa :

— Je pense expédition alors que je dois penser conquête !

À ces mots, il se rua dans sa chambre et farfouilla dans le tiroir de sa table de nuit. Cette coupure de magazine, qu'est-ce qu'il en avait fait, bon sang ?

Il réussit enfin à mettre la main dessus, elle, était entortillée autour d'un bracelet de cuivre anti-arthrite. Il bondit sur le téléphone. Au bout de trois sonneries, une voix caverneuse répondit.

— Oui, j'écoute...

— Je suis bien chez mister Eradicator ?

— Ça se pourrait, répondit la voix avec prudence.

— Vous ne vous souvenez sans doute pas de moi, mais nous nous sommes rencontrés il y a trois ou quatre ans...

— En effet, mon pote, je ne me souviens pas.

— Laissez-moi finir. À l'époque, je voulais vous confier une affaire délicate, un contrat concernant une star du show-biz. Un chanteur. Ça vous revient ?

— Ouais. Des lunettes de soleil. Une gueule carrée. Une drôle de coupe de cheveux...

— Tout à fait mon portrait.

— Je parlais de la victime.

— Ça colle aussi.

— Si vous avez changé d’avis, mes prix ont augmenté.

— Oui et non. On verra ça plus tard, peut-être, si les choses se goupillent bien. Mais d’après votre pub parue dans *Mercenaire 2 000*, vous faites aussi dans les opérations militaires, non ?

— C’est quoi votre plan ?

— Il y a une île du Pacifique Sud dont j’aimerais bien m’accaparer. Un peu à la Marion Brando, vous voyez ?

— Elle a un nom, cette île ?

— Euh, pas encore... répondit Shane, évasif.

Mieux valait ne pas mentionner Mu. Les militaires n’étaient pas des intellos, en général.

— J’ pige pas.

— C’est une île minuscule, expliqua Shane en parlant à toute vitesse. Un petit paradis. Rien que des indigènes. Pas d’armée, pas de gouvernement.

— Ouais mais faut faire drôlement gaffe avec les indigènes. J’ai vu des pros super-armés se faire mettre les tripes à l’air à coups de couteaux fabriqués avec des arêtes de poisson. Je préfère encore prendre des dragées en pleine poire.

— J’ai un bateau, mais il me faut des gars qui sachent naviguer.

— Il est grand comment votre bateau ?

— Je ne sais pas exactement. Mais le vendeur m’a dit qu’il fallait au moins cinq hommes d’équipage.

— Je peux vous trouver ça, mais vous connaissez mes tarifs ?

— Aucun problème, je suis plein aux as !

L’instant d’après, il regretta son enthousiasme quand l’homme qui se faisait appeler Ed the Eradicator lui annonça un prix qui dépassait de cinq cents dollars son solde créditeur en banque.

Shane ravala sa salive par deux fois, avant de bafouiller :

— P... Pas de problème.

Après tout, il se referait rapidement, surtout si les flux cosmiques roulaient pour lui.

— Je suis votre homme. Dès que le fric sera sur mon compte en Suisse.

— Donnez-moi le numéro. Je m’occupe du virement tout de suite.

— L’équipe d’envahisseurs sera prête. Vous comptez partir

bientôt ?

— Le bateau est paré. Il mouille à la marina de Malibu.

— Laissez-moi deux ou trois heures pour régler quelques détails.

— Bien sûr. J'aurais encore un truc à vous demander.

— Oui ?

— Vous pouvez passer chez moi ? J'aurais besoin d'un coup de main pour charger mes bagages.

CHAPITRE XIII

— Voici ma cité ! déclara le Grand Moo avec fierté, lorsqu'ils eurent atteint le haut plateau qui constituait le cœur du royaume de Moo.

Remo aperçut des huttes en chaume à la lisière de la ville. Des yeux noirs le regardaient furtivement derrière les roseaux. Mais à sa grande déception, il n'y avait pas une seule femme en vue.

Au centre de la cité, se serraient de petits bâtiments de pierre dominés par le palais qui dressait fièrement ses deux étages. Construit en briques artisanales, il était coiffé d'un toit plat en terrasse surmonté d'un belvédère. Sans doute le point culminant de l'île.

— C'est à vous couper le souffle, commenta Remo en moovien.

Mais son ton sarcastique n'échappa pas à Chiun qui lui décocha un regard assassin :

— Ne sois pas si arrogant. Quand on sait d'où tu viens, il n'y a pas de quoi plastronner.

— Je préfère encore Newark à cette jungle paradisiaque.

— Attends de voir les femmes.

— Attendre, attendre ! Je ne fais que ça depuis qu'on est arrivés !

— Suivez-moi, déclara le Grand Moo en les entraînant dans la cour du palais.

À l'intérieur, des feux brûlaient dans des fosses de terre cuite alignées. Une femme était penchée au-dessus d'une marmite fumante.

— Voilà ta femme, Remo, chuchota Chiun.

Remo se tordit le cou et aperçut, entre les soldats qui les escortaient, une silhouette à la peau brune, cassée en deux au-dessus de son chaudron. À leur approche, elle releva la tête et sourit. Elle avait trois dents. Son visage était aussi fripé qu'un pruneau et ses seins pendaient lamentablement, tels deux gants de toilette.

— Vas-y, Remo. Dis-lui que tu as traversé l'immense océan pour apprécier sa beauté. Je suis certain qu'elle sera flattée par autant d'attention.

— C'est à hurler de rire ! fulmina Remo. En plus, ce n'est pas mon type.

— Une poitrine, c'est toujours une poitrine, décréta Chiun, péremptoire.

Le Grand Moo demanda à l'assistance de s'asseoir en cercle autour des foyers. Il fit signe à Chiun de s'installer auprès de lui et à sa fille de prendre place de l'autre côté. Remo se joignit à elle et les villageois complétèrent le cercle.

Le prêtre de la cour apparut au beau milieu.

— Que l'on apporte le trône ! ordonna-t-il.

— Tu vas voir, c'est un trône magnifique, glissa Chiun à Remo. En or, incrusté de pierres précieuses. Avec un marchepied en jade sculpté.

Deux hommes en pagne apportèrent une sorte de caisse en bois trapue, montée sur quatre pieds sommaires.

— Mais c'est un tabouret, votre trône ! commenta Remo. D'ailleurs, si vous voulez mon avis, ce n'est pas du jade.

— Non, c'est au bois. Nul doute qu'il s'agit de ton siège, riposta Chiun, hautain.

Le tabouret fut placé derrière le Grand Moo.

— Le Trône du Requin, déclara ce dernier d'une voix impériale.

Remo examina la chose de plus près. Le siège était recouvert d'un cuir grisâtre. Chaque côté était flanqué d'une sorte de protubérance qui ressemblait vaguement à un accoudoir cylindrique, recouvert du même cuir grisâtre. Remo remarqua des yeux morts à l'extrémité de chaque coussin et comprit soudain que le tabouret était orné de têtes de requins. Il adressa un large sourire au Grand Moo qui prenait place sur le trône.

Le prêtre de la cour fit alors signe aux villageois de s'approcher, puis il clama :

— Avant que ne débute le festin, nous allons montrer à nos visiteurs toute la grandeur de Moo !

— Une danse rituelle, murmura Chiun, dont les mouvements fluides racontent toute l'histoire de Moo. Nous allons savoir ce qui s'est passé depuis l'époque de Maître Mangko.

— Formidable, grogna Remo. Je meurs de faim et il va falloir se taper six heures de danse folklorique !

Pourtant lorsque le cercle s'ouvrit, Remo se redressa, l'œil aux aguets : de ravissantes Mooviennes se glissèrent au centre, vêtues uniquement de jupes de toile noire, moulant leurs hanches qui ondulaient. Elles étaient pieds nus mais le regard de Remo était surtout braqué sur leurs poitrines arrogantes.

Elles commencèrent par se balancer en rythme, tout en battant des mains au-dessus de leurs têtes.

Remo arborait un sourire angélique.

— Ne les regarde pas aussi fixement, réprimanda Chiun.

— Je ne vais pas détourner les yeux, ce serait faire insulte à l'hospitalité de ce charmant pays.

— Observe bien le mouvement des mains et des hanches.

— Oui, oui, je regarde, je regarde...

— Mais pas comme ça, voyons !

— Je ne sais pas regarder autrement, répondit Remo, subjugué par le balancement des hanches parfaitement synchrone.

Les femmes dansaient toujours lorsque arrivèrent les plats. Chiun conversait avec le Grand Moo :

— J'avoue avoir quelques lacunes dans ma connaissance des danses de Moo, avoua le Maître de Sinanju. Ce tressautement des hanches signifie-t-il que l'année du perroquet correspondait à celle de l'extinction des volcans ?

— Non, répondit le Grand Moo. Examinez bien leurs mains. Le claquement des doigts indique le temps qui passe. Un claquement correspond à une lune. Dix claquements, et une année s'est écoulée.

— Je comprends mieux, à présent.

— Vous comprenez aussi ? demanda le Grand Moo à Remo.

— Vous plaisantez ! Je connais cela depuis toujours, lui assura Remo, tandis que la vieille femme aux seins en gants de toilette lui présentait un bol en bois.

Le fumet pénétra ses narines avant qu'il comprenne ce qu'il avait dans les mains.

— Mais c'est du potage citronné à l'œuf !

— C'est moi qui l'ai préparé, déclara Chiun.

— Quand ? Vous n'avez pas bougé d'un centimètre.

— Pendant la pause.

— Quelle pause ?

— Le moment où les jeunes filles se sont arrêtées de danser pour symboliser par de lentes oscillations de leurs corps le calme de l'océan après la tempête qui avait englouti Moo l'Ancienne.

— J'ai trouvé que c'était le meilleur moment. J'étais hypnotisé.

— C'est bien, mais mange ta soupe maintenant, mon fils.

Comme on ne lui avait pas donné de cuiller, Remo but le potage à même le bol, se disant qu'il devait s'agir d'une coutume locale.

La Petite Moo observa Remo qui achevait son troisième bol, en se demandant quel pouvait bien être cet individu tellement fasciné par des paysannes aux seins nus. Étrange. Mais c'est vrai qu'il venait d'un bien étrange pays, songea-t-elle, où toutes les femmes dissimulaient leur poitrine. Au début, la princesse avait cru que toutes ces femmes étaient de sang royal, mais le Maître de Sinanchu lui avait assuré que ce n'était pas le cas.

— La soupe vous convient, Remo ? lui souffla-t-elle à l'oreille.

— Oui, oui. Extra. J'en prendrais bien un autre bol, répondit-il sans quitter les danseuses des yeux.

La Petite Moo décida de tenter une expérience.

— Remo, murmura-t-elle.

— Hum ?

— J'ai quelque chose à vous montrer.

— Je suis en train de regarder quelque chose...

— Ce que je vais vous montrer, vous ne l'avez jamais vu.

— Ah oui ? fit Remo en se tournant vers elle. Qu'est-ce que... ?

La Petite Moo lui souriait, mais Remo la regardait, les yeux dans le vague. Elle y remédia en baissant le haut de sa robe. Remo papillonna des paupières. Tel un zoom, ses yeux s'écarrillèrent.

— Vous allez danser, vous aussi ?

— Non. Mais je peux danser pour vous. En privé.

Et elle se hâta de couvrir sa poitrine, ravie de constater que Remo ne préférait pas spécialement les paysannes. Il ne tenait qu'à elle de lui faire apprécier les charmes de la noblesse.

— J'aimerais faire *poon-poon* avec vous, lui susurra-t-elle à l'oreille.

Remo sourit à belles dents et se tourna vers Chiun.

— Que signifie *poon-poon*, Petit Père ?

— Mange ta soupe ! rétorqua le Maître de Sinanju. Et cesse de poser des questions idiotes lorsque je discute avec le Grand Moo.

Une fabuleuse lune tropicale se leva sur le Pacifique. Les brasiers s'éteignaient doucement, et les danseuses mooviennes avaient pris place, dans le cercle, dévorant des morceaux de porc rôti avec les doigts, tout en se trémoussant. Remo contemplait leurs corps dont la peau couleur miel semblait si douce sous la lumière vacillante des foyers. Il se dit que, tout compte fait, il finirait volontiers ses jours sur l'île de Moo.

Chiun regardait les feux mourir. Il se sentait observé par le Grand Moo. Et ce regard le gonflait d'orgueil. Nul doute que l'empereur était impressionné par la sagesse du Maître de Sinanju, digne descendant de ceux qui, jadis, avaient servi les ancêtres du Grand Moo.

Perplexe, le Grand Moo, quant à lui, considérait la frêle silhouette de Chiun. D'après la tradition orale, le Maître de Sinanchu était un grand homme robuste, les cheveux drus et noirs et la peau dorée, à l'instar des Mooviens. Il portait d'étranges pantalons et une large tunique. Or ce vieillard se présentait dans un accoutrement de femme. Et où dissimulait-il ses armes ? Le Grand Moo ne pouvait plus attendre davantage.

— J'ai une question à vous poser, Maître de Sinanchu.

— Je possède des réponses à toutes vos questions, répondit Chiun avec fermeté.

— Vous ne portez pas d'armes. Sont-elles sur votre bateau ?

— Point du tout. Je les porte sur moi, partout où me mènent mes pas.

— Pourtant je ne les vois pas.

— Les voilà ! fit le Maître de Sinanju en montrant ses doigts aux longs ongles courbés à la lueur du feu. Ce sont mes armes. Dans mon pays, on les nomme Couteaux de l'Éternité, car je suis venu au monde avec et m'en irai avec lorsque j'entrerai dans le Vide, au-delà des étoiles.

— À l'époque de Moo l'Ancienne, les Maîtres de Sinanchu portaient un sabre.

— Mais en ce temps-là, ils ignoraient la source solaire qui nous permet de développer tout le potentiel du corps et de l'esprit. Ceci fut découvert sous le règne du Grand Wang... à ne pas confondre avec Wang le Jeune, bien sûr.

— Justement, les Maîtres de Sinanchu étaient plus jeunes.

— La jeunesse n'est pas la panacée. N'oublions pas les vertus de l'âge. Car c'est avec l'âge que vient la sagesse. Et la sagesse dispense parfois de la force.

— Moi, Grand Moo de Moo, j'impose ma loi à la force de mes bras et grâce à la puissance de ma massue ! déclama l'autre en tapotant une matraque posée contre sa jambe.

Chiun renifla :

— On peut briser une massue ou s'emparer d'une lame. L'esprit, en revanche, demeure intact.

— On peut toutefois matraquer le cerveau que renferme un crâne ennemi, rétorqua le Grand Moo.

— Si tel est votre souhait, laissez-moi m'en charger, déclara Chiun avec une once de dédain à peine voilé.

— J'ai des ennemis, chuchota le Grand Moo d'un air de conspirateur.

— Tous les grands de ce monde en ont.

— Des assassins.

— Bah ! Ne flattez pas leur vanité. De simples tueurs, tout au plus. Moi, je puis affirmer non sans fierté ma qualité d'assassin.

— Ils ont tenté de m'éliminer à trois reprises. Mes gardes m'ont évité deux fois la mort. Moi-même, j'ai dû tuer pour ma propre défense.

— Désignez-moi les comploteurs et leurs têtes, giseront à vos pieds, se vanta Chiun.

— Tous mes sujets ne sont pas présents ce soir. Certains vivent hors de la communauté. Chaque année, ils en attirent davantage. Ils volent des femmes pour sacrifier à leurs rites.

— Des kidnappeurs ?

— Les adeptes d'un culte, en vérité. Un ancien culte qui a refait surface. Vieilles mœurs, vieux démons. Ils convoitent mon trône. Ils convoitent ma fille. Ils demeurent au Bosquet des Fantômes, à l'ouest de l'île.

— Écoute bien, Remo, ordonna Chiun.

— Hein ? Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? fit Remo en s'arrachant péniblement à la vue des paysannes qui festoyaient.

— Le Grand Moo nous parle de notre mission.

— J'écoute. Demande-lui de bien articuler. Mon vocabulaire

moovien n'est pas encore habitué à un débit trop rapide.

— Que dit-il ? s'enquit le Grand Moo.

— Qu'il est suspendu à vos lèvres.

Le Grand Moo hocha la tête :

— Comme je le disais, quelqu'un dans cette île a réveillé un vieux démon. Ils ont failli m'assassiner à trois reprises.

Et le Grand Moo se mit à relater sa mésaventure de la veille.

Chiun pencha la tête. Remo s'approcha.

— ... Et de la jarre émergea une pieuvre !

— Non ! s'étrangla Chiun.

— Absolument. Les Adorateurs de la Pieuvre !

— Tu entends cela, Remo ? Des Adorateurs de la Pieuvre !

— C'est si grave ?

— Grave ? Mais c'est terrible ! La pieuvre est l'ancienne Ennemie de la Vie. Ses idolâtres sont les êtres les plus ignobles qu'il puisse exister.

— Pire que les télévangélistes ?

— Pire que les télévangélistes, déclara Chiun avec solennité. Ces derniers n'en veulent qu'à ton argent. Les Adorateurs de la Pieuvre convoitent l'univers tout entier. Nous devons les déchiqeter et les réduire en poussière.

Tous les visages se tournèrent vers le Maître de Sinanju.

— Je ne puis faire confiance à personne, hormis vous, déclara le Grand Moo, lorsque les conversations reprirent.

— La Maison de Sinanju a une dette envers celle de Moo. Bien entendu, reste le problème du solde.

— Je triple le solde, car vous avez traversé un océan pour venir jusqu'à moi. Si toutefois vous vous sentez capable d'accomplir cette tâche.

— Capable ? s'écria Chiun. Mais je suis Maître de Sinanju...

— Vous avez largement dépassé la fleur de l'âge.

— Dépassé ! Je suis encore jeune, selon les critères du Sinanju.

— Et puis vous n'avez pas d'arme.

Chiun resta un instant silencieux. Il ramassa une noix de coco que l'on avait placée à ses pieds un peu plus tôt et dont il avait refusé de

boire le doux breuvage.

— Quadruplez le solde, énonça-t-il d'une voix posée.

— C'est beaucoup trop ! s'écria le Grand Moo. Mes coffres ne sont plus remplis comme au temps de Moo l'Ancienne.

— Si vous ne pouvez vous offrir les services d'assassins dignes de ce nom, vous n'avez qu'à faire appel à une maison de second ordre, répliqua Chiun avec froideur. Car, tandis que la gloire de Moo semblait, le pouvoir de Sinanju s'étendait de par le monde.

Le Grand Moo tressaillit sous l'insulte. Chiun esquissa un sourire pincé.

— Je triple, s'obstina le Grand Moo.

— Quadruplez et je vous livre les conspirateurs ce soir même.

— Ce soir ?

— À l'aube, vous régnerez sur une contrée paisible, promit Chiun.

— Le triple du solde seulement, si vous prenez du retard ?

— Entendu.

— Marché conclu, déclara le Grand Moo en se levant, bientôt imité par Chiun.

Le Grand Moo plaça une main sur la frêle épaule du Maître de Sinanju et Chiun posa la sienne sur l'épaule du Grand Moo, en signe d'accord.

— Buvons pour sceller notre union, proclama le Grand Moo. Qu'on apporte une noix de coco.

— Inutile, fit Chiun en brandissant celle qui se trouvait à ses pieds.

Le fruit tenait en équilibre sur les doigts tendus d'une de ses mains. De l'autre, il fit des passes magiques sur la coque hirsute. Dès que le Grand Moo fixa son attention sur sa main, Chiun flanqua un violent coup de poing dans la coque qui se décalotta instantanément.

Le Maître de Sinanju tendit la noix de coco au Grand Moo, lequel, d'un air de dégoût, cracha à l'intérieur. Il l'offrit à Chiun, qui but une petite gorgée, recracha le jus dans la coque et la lui rendit.

Le Grand Moo l'avalait avidement, laissant dégouliner deux filets blanchâtres aux commissures de ses lèvres.

— Et moi ? demanda Remo.

— Silence, esclave ! Je vais à présent révéler le nom du principal coupable, annonça Chiun en entrant dans le cercle.

Remo croisa les bras, curieux de connaître la suite.

— Il n’a pas intérêt à se tromper, marmonna-t-il.

Chiun, dont les yeux noisette, étincelaient comme l’acier, se mit à marcher en rond.

— Le mal est au cœur même de cette communauté, je le sais, car je suis Chiun, Maître de Sinanju. Et j’ai traversé un immense océan pour apporter la paix à votre empire troublé. Je vois tout. Je sais tout.

— Mieux vaut entendre ça que d’être sourd, grommela Remo dans sa barbe.

Mais Chiun fit mine de ne pas entendre et poursuivit :

— Je sais que des conspirateurs sont assis là, parmi nous. Je ne les connais pas tous, mais je connais leur chef.

Les gardes à la Plume Écarlate le dévisagèrent, interloqués. Les villageoises restèrent bouche bée. Le Grand Moo l’observait, lèvres pincées. Quant au prêtre de la cour, il balaya la foule de son regard d’aigle, comme pour signifier que, lui aussi, voyait tout, savait tout et pouvait rendre justice.

— Je l’ai reconnu dès mon arrivée sur la plage, enchaîna Chiun.

Le Grand Moo le regarda fixement.

— Je connais son identité, entonna Chiun. Et vous la connaîtrez tous bientôt car c’est... un Adorateur de la Pieuvre.

Un murmure parcourut les convives. Seul le crépitement des feux troublait le silence. Les cendres voletaient dans l’air de la nuit.

Les mains derrière le dos, Chiun faisait les cent pas au centre du cercle, s’arrêtant ici ou là pour fixer quelqu’un du regard. Certains tressaillirent. Les enfants cessèrent de s’agiter.

Remo devina ce que Chiun espérait : démasquer le conspirateur en usant de psychologie. C’était du bluff.

Chiun continua son petit tour, le visage dur, inflexible. Personne ne perdit son sang-froid ni ne prit la fuite, comme Remo l’escomptait.

Au troisième tour de piste, le Maître de Sinanju alla tout droit vers un individu en pointant l’index sur lui.

— Vous, Teihotu, grand prêtre du Trône du Requin, je vous accuse d’être un Adorateur de la Pieuvre !

— Je... je... bredouilla l’autre.

— Ne niez pas. Votre corps empest la culpabilité.

Teihotu glissa la main sous sa toge et en extirpa un couteau en os. D’un mouvement vif du poignet, Chiun le désarma. Il le força à

s'agenouiller, le saisit par le cou et un effroyable cri s'échappa des lèvres minces du prêtre.

— Pitié ! J'avoue ! J'avoue !

Les villageois rassemblés n'en croyaient ni leurs yeux ni leurs oreilles.

— Quels sont tes complices, maudit prêtre ? demanda Chiun.

— Goom. Googam. Bruttu. Et Shagg.

Entendant leurs noms, quatre gardes à la Plume Écarlate s'enfuirent. Remo allait les pourchasser, mais Chiun le retint :

— Ceux-ci peuvent attendre. Nous tenons le chef.

Soudain, un projectile surgit d'un rideau d'arbres et vint s'écraser dans le plus grand foyer en l'éteignant du même coup. Les Mooviens poussèrent des hurlements. Sous les braises, des tentacules remuèrent dans un immonde grésillement et la pieuvre succomba dans un dernier spasme.

— Ne craignez rien, déclara Chiun, car le mal est circoncis à la racine.

Il entraîna le prêtre *manu militari* jusqu'au Trône du Requin et le força de nouveau à s'agenouiller.

— Vous avez entendu la confession de cet homme. Veuillez statuer sur son sort, à présent.

— La mort, psalmodia le Grand Moo.

— La mort ! répétèrent les Mooviens en chœur.

— Ainsi a parlé le Grand Moo de Moo, ajouta Chiun. Je te laisse une faveur, prêtre. Révèle-nous les noms de chaque Adorateur de la Pieuvre et ta mort sera brève et sans agonie.

Teihotu, prêtre royal du Trône du Requin, se mit à sangloter amèrement. Il crachota les noms, l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'il en ait énuméré une douzaine.

Dès que ce fut fait, Chiun hocha la tête. Le prêtre avait dit la vérité. Une peur abjecte troublait sa voix. Chiun passa ses longs ongles autour de la tête tremblante de l'individu. Au troisième passage, on entendit un son semblable au craquement d'une noix de coco et la boîte crânienne du prêtre s'ouvrit.

Chiun pencha le crâne en avant, afin que le Grand Moo puisse voir le cerveau visqueux et jaunâtre du traître. L'autre hocha la tête en silence. Chiun laissa le corps s'affaïsser et Remo le rejoignit.

— Vous avez eu de la veine de tomber sur le bon, chuchota-t-il au

Maître de Sinanju.

— Pas du tout, se défendit Chiun. Ses mains empestaient la pieuvre lorsqu'il nous a bénis.

— Maintenant que vous m'y faites penser, c'est vrai qu'elles sentaient le poisson.

— Pas le poisson. La pieuvre.

— C'est pareil. Je ne comprends pas pourquoi ils sont tous pétrifiés. Un jour, j'ai vu un reportage à la TV et le gars affirmait que les pieuvres étaient inoffensives.

— D'ici l'aube, tu auras compris ton erreur.

— Félicitations, Maître de Sinanchu, prononça le Grand Moo avec respect.

— Mon serviteur et moi allons de ce pas au Bosquet des Fantômes. Nous serons de retour à la première heure.

— Bye, les filles ! lança Remo aux villageoises qui se mirent à pouffer, pensant qu'il partait pour la pêche.

CHAPITRE XIV

— Là, vous avez l'index des cédants, ici l'index des cessionnaires. À chaque nom correspond un numéro de référence. Il suffit alors...

— Excusez-moi, coupa Smith, je ne connais ni cédant, ni cessionnaire, j'ai juste le nom du vendeur.

— Donc vous avez le nom du cédant, répondit d'un ton las l'employée du Bureau des Actes Notariés.

Elle coula un regard hautement réprobateur sur cet homme qui semblait ignorer le sens des mots les plus élémentaires de la vie quotidienne.

— Le cédant, reprit-elle sévèrement, désigne le vendeur, quant au cessionnaire, il s'agit de l'acheteur. Je vous disais donc qu'en consultant l'index idoine, celui des cédants si vous avez le nom du cédant, celui des cessionnaires si vous avez le nom du cessionnaire, vous trouverez un numéro de référence en face de chaque nom. Ce numéro correspondra à l'un de ces registres.

Ce disant, elle indiqua une étagère où s'aligeaient des reliures sombres sur lesquelles étaient inscrits des numéros à l'encre noire.

— Je vois, déclara le D^r Harold W. Smith.

— Bien. D'autres questions ?

— Dispose-t-on d'un photocopieur dans ce bureau ?

— Au coin de la pièce, près du robinet d'eau. C'est quinze cents la copie. Et je ne fais pas la monnaie.

— Bien entendu. Merci madame, répondit Smith.

La femme s'éloigna sans un mot. Efficace. Précise. Bref, l'employée idéale. Si d'aventure sa secrétaire le quittait, il engagerait aussitôt celle qui l'avait si bien renseigné.

Smith se dirigea donc vers l'index des cédants qui, comme le lui avait clairement expliqué l'employée, n'étaient autres que les vendeurs. Il trouva le nom de son ancien voisin et nota mentalement la série et le numéro de page. Le registre se trouvait sur l'étagère du bas. Il était récent, la reliure datait de deux semaines tout au plus.

Smith feuilleta les photocopies d'actes jusqu'à ce qu'il trouve celle qu'il souhaitait. Il la parcourut brièvement. Le cessionnaire –

autrement dit, l'acheteur – s'appelait James Churchward. Le nom lui disait bien quelque chose mais impossible de le rattacher à un événement ou un lieu précis.

Il se précipita sur le photocopieur, glissa une pièce de vingt-cinq cents dans la fente et fit sa copie. Comme on ne lui rendait pas la monnaie, Smith frappa l'appareil à plusieurs reprises mais, en vain. Ce nom familier le préoccupait tellement que, pour la première fois dans sa vie de bureaucrate économe, Harold Smith ne réclama pas son dû en repassant devant le comptoir.

Une fois dans sa voiture, il ouvrit sa mallette sur ses genoux et composa le numéro de Folcroft avant de placer le combiné dans le modem. Il pianota ensuite sur le clavier le nom de James Churchward et lança une recherche globale.

Dix minutes et six secondes plus tard à sa montre-bracelet, Smith lut le message sur l'écran : Fichier non trouvé.

Smith fronça les sourcils. Peut-être qu'il se trompait. Peut-être que le nom n'avait aucun lien avec CURE. Il décrocha le combiné et appela chez lui.

— Allô, ma chérie ?... Dis-moi... l'homme que tu as aperçu l'autre jour... celui dont tu ne te rappelais pas le nom...

— Oui ?

— Ce ne serait pas un certain James Churchward ?

— Jamais entendu parler. Qui est ce James Churchward ?

— Je ne sais pas. Juste une idée, comme ça. Excuse-moi, ma chérie, je dois me remettre au travail.

— En rentrant, peux-tu prendre un paquet de cette délicieuse purée en flocons que tu aimes tant ? Il y a une promo en ce moment au supermarché, ils en vendent deux pour le prix...

— Entendu, dit Smith en raccrochant.

Le regard rivé au pare-brise, Smith tenta d'assembler le puzzle. Son épouse reconnaissait un individu. Et Smith reconnaissait le nom. Mais le nom ne collait pas avec le visage. À moins que sa femme n'ait jamais connu le nom de cet individu. Ou encore qu'il en existât deux : l'homme aperçu par M^{rs} Smith et ce fameux James Churchward.

Lèvres pincées, il referma sa mallette et démarra en direction de Folcroft. Le jour déclinait mais Smith avait encore du pain sur la planche. Quelque part, un ordinateur contenait des informations sur un certain James Churchward. Et le D^r Harold W. Smith savait que son propre terminal parviendrait à extraire ces précieux

renseignements.

Cette affaire passait en priorité, à présent.

CHAPITRE XV

Tel un fantôme, Remo glissait dans la jungle plongée dans les ténèbres. Ses mocassins évitaient les branches mortes et les plantes rampantes.

— Ne marche pas si vite voyons, Remo !

— Que se passe-t-il, Petit Père ?

— Tu as un train à prendre ou quoi ?

— Je ne veux pas qu'ils nous échappent, répondit Remo sur la défensive.

En fait, il avait surtout hâte d'en découdre avec les Adorateurs de la Pieuvre. Plus vite il en aurait fini, plus vite il retrouverait ces appétissantes petites Mooviennes.

— Et où veux-tu qu'ils aillent ? fit Chiun. Nous sommes sur une île.

Remo haussa les épaules.

— Et ne les sous-estime pas, Remo. Ils disposent d'armes fort dangereuses.

— Allons, Chiun ! Des massues et des couteaux en os. Moi qui sais zigzaguer entre les balles d'une mitrailleuse, ce n'est pas un Tarzan de banlieue qui va m'impressionner.

— Ah bon ? Alors qu'est-ce qui se trouve à côté de ta joue gauche.

— Un arbre. Et alors ?

— Et qu'est-ce qui dépasse du tronc ?

Remo regarda de plus près. Il aperçut une pointe de la taille d'une aiguille.

— Vous faites allusion à cette épine ?

— Ce n'est pas une épine.

— Bien sûr que si.

— Je te dis que non. Regarde bien, jeune écervelé !

— Qu'est-ce que vous... ?

Remo s'aperçut que la pointe de l'épine était plantée dans l'écorce.

— C'est un piège, c'est ça ? Si on s'égratigne, on meurt ?

— Mon pauvre Remo, tu es vraiment désespérant ! Mais non, voyons, il s'agit d'une fléchette envoyée par une sarbacane.

— Une sarbacane ! Je n'ai rien entendu.

— C'est pourquoi ils sont si dangereux. Celle-ci t'a manqué de peu.

— Oh... fit Remo en regardant autour de lui.

— Maintenant tu es prévenu ! Alors, s'il te plaît, essaye de te concentrer pour repérer le souffle de celui qui envoie la fléchette et le bruit sec qu'elle produit en se logeant dans un objet dur.

— Pas de problème, déclara Remo avant de reprendre son chemin.

Mais Chiun le retint d'une main ferme.

— Je n'ai pas fini !

— Quoi encore ?

— Que se passe-t-il si tu entends le souffle du lanceur de fléchettes mais pas le bruit sec du projectile ?

— Je baisse la tête ?

— Non, car il sera déjà trop tard.

— Je regarde si j'ai des fléchettes sur la peau.

— Encore faudrait-il que tu sois toujours en vie ! riposta Chiun avec dédain et il reprit sa route.

— Bon, je me débrouille tout seul, c'est ça ? maugréa Remo en fermant la marche.

Son assurance l'avait un peu quitté. Il lançait des regards inquiets tout autour de lui.

— Nous allons nous rendre dans ce bosquet hanté, où ces démons prennent forme humaine, chuchota Chiun.

— Le boulot mis à part, pourquoi avez-vous une dent contre cette secte ?

— Je présume que personne ne t'a jamais parlé des Adorateurs de la Pieuvre dans ces écoles d'ignares que tu as fréquentées ?

— Non, pas vraiment.

— Ah, ces Occidentaux ! Il existe plusieurs légendes au sujet de la création du monde. Chaque pays possède la sienne.

Ils arrivèrent dans une clairière baignée par la pleine lune. Chiun se mit à ramper et fit signe à Remo de le suivre.

Tout en scrutant les alentours, Chiun poursuivit, d'une voix sonore :

— Chaque pays possède aussi tout un arsenal de légendes concernant le diable, l'opposé du Créateur Suprême, en somme. Certains le décrivent sous la forme d'un homme avec une queue et les sabots d'un bouc. Ridicule, bien entendu.

— Ce n'est pas ce que pensaient les sœurs qui m'ont élevé.

— J'imagine que ces stupides religieuses t'ont aussi abreuvé d'histoires à mourir de rire sur les anges.

— En fait...

D'un geste, Chiun lui ordonna de se taire. Puis il lui fit signe d'avancer. Remo suivit le Maître de Sinanju dans la clairière. Il remarqua que les yeux de Chiun fixaient le sol. Remo l'imita. Il découvrit des traces de pas irrégulières dans la terre sombre et poreuse. À l'évidence, Chiun les suivaient. Tout en marchant, Remo nota que les empreintes obliquaient dans un sens mais Chiun continua en ligne droite.

— Petit Père, je crois que vous...

Mais Remo n'eut pas le temps de finir sa phrase, car les arbres au-dessus de leurs têtes produisirent un son strident. Glacé d'effroi, Remo s'immobilisa.

Le Maître de Sinanju n'en fit rien. Poussant un cri haut perché, il pivota de côté. Ses longs ongles acérés entrèrent en action, telles les griffes d'un prédateur. On entendit le bruit d'un tissu spongieux qui se déchirait et Remo entrevit le Maître de Sinanju qui tenait le corps flasque d'une créature innommable.

La chose était noire et d'aspect huileux, pourvue d'une tête charnue et de deux jambes. Mais de toutes parts, des tentacules poussaient. Ils frémirent en s'accrochant au sol. La chose était bien plus grande que Chiun.

— Bon sang, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Il est mort, déclara Chiun.

Il tenait la chose au-dessus de sa tête et Remo comprit qu'elle était empalée sur les ongles meurtriers du Maître de Sinanju.

Chiun remua lentement ses poignets pour se débarrasser de la créature qui glissa le long de ses ongles, comme un morceau de viande qui se serait mal planté sur les dents d'une fourchette.

La chose s'étala par terre. Remo s'en approcha prudemment. Elle avait une taille humaine et sa peau luisante miroitait sous la lune ; on aimait dit un animal marin dont le corps aurait été curieusement piqué par endroits de plumes verdâtres, trempées et molles. Le sang

qui ruisselait de ses blessures était rouge au grand étonnement de Remo.

Il tendit la main vers la chose et sursauta presque lorsque Chiun arracha la tête de la créature qui alla rouler à ses pieds.

— Un masque ? fit-il en ramassant l'objet visqueux.

Le masque arraché découvrit la tête d'un Moovien aux yeux vitreux.

— C'est un déguisement vieux comme le monde.

— Pas tant que ça. En tout cas, quand j'étais flic à Newark, je n'ai jamais rencontré de suspects déguisés en pieuvres.

— Et pourtant ça existe depuis des siècles. Bien avant Newark et même avant Sinanju, c'est te dire ! Un vieux démon que l'on croyait banni du monde depuis longtemps. Cet homme portait le manteau de Ragotango, la Pieuvre à Plumes, et ce Ragotango est l'un des messagers de Ru-Taki-Nuhu.

— Aucun rapport avec Rin-tin-tin ?

— Cesse donc tes pitreries ! Ru-Taki-Nuhu est l'Ennemie de la Vie. Bien des gens la connaissent sous des noms divers. Comme je te l'ai expliqué, Remo, à chaque Créateur Suprême correspond une entité négative, symbole de la mort et du néant. Chez les Mooviens, il s'agit de Ru-Taki-Nuhu. Chez les Coréens, c'est Sa Mansang, la Chose Fantastique. Il existe une foule de légendes, mais toutes ont la même origine : la pieuvre.

Le sourire sceptique de Remo s'estompa. Il fouilla la jungle environnante du regard, à la recherche d'autres assaillants.

— Au temps de Moo l'Ancienne, Ru-Taki-Nuhu s'appelait aussi le Grand Échalas du Firmament. Car on racontait que Ru-Taki-Nuhu était venu d'un endroit dépourvu de soleil, d'étoiles et de lune. À cette époque, le monde ressemblait à un gros rocher nu. Jusqu'à la venue de Ru-Taki-Nuhu. D'après la légende, en tombant du haut des cieux, sa poche d'encre s'était ouverte et répandue sur la terre et ce que nous appelons aujourd'hui la mer n'est autre que cette encre.

« Lorsque le Créateur Suprême découvrit ce qui avait souillé son ravissant univers, il invoqua les cieux pour qu'ils écrasent de tout leur poids l'immonde Ru-Taki-Nuhu. Mais l'Ennemie de la Vie était très agile. Elle déploya ses tentacules pour arrêter la chute du ciel. Alors le Créateur Suprême riposta en versant une potion magique dans la mer, afin que le Grand Échalas du Firmament s'endorme et cesse de répandre le mal autour de lui. C'est ainsi que, depuis cette époque, Ru-Taki-Nuhu dort tapi au fond des mers, attendant la fin du monde pour

se réveiller et boire tout l'océan. Les Mooviens croient que la vie humaine continuera tant que le Grand Échalas du Firmament empêchera le ciel de tomber en le retenant avec ses tentacules.

— Quand je pense que mes histoires d'anges vous font ricaner... soupira Remo.

— En ces temps anciens, poursuivait Chiun imperturbable, il existait des hommes et des femmes si diaboliques qu'ils se livraient à toutes sortes de rituels pour que Ru-Taki-Nuhu relâche ses tentacules.

— Franchement, qui serait assez fou pour souhaiter la fin du monde ?

— Il s'agissait pour la plupart de jeunes adolescents, ces bandes d'écervelés que tu appelles des teenagers.

— Ah, je vois...

— On pensait que ces crétins avaient disparu. Ils n'étaient pas tous mooviens. Certains étaient grecs. D'autres arabes. Il y avait même des Coréens, aussi incroyable que cela puisse paraître.

— Je vous crois sur parole.

Chiun fit la grimace :

— Encore heureux ! Viens maintenant, suivons les traces de ces Adorateurs de la Pieuvre jusqu'à leur repaire et détruisons-les une bonne fois pour toutes.

Tandis qu'ils gagnaient le littoral sud de l'île, une nouvelle question germa dans l'esprit de Remo :

— Petit Père, vous y croyez vraiment à toutes ces histoires de pieuvres démoniaques, hein ?

Le Maître de Sinanju mit un certain temps avant de répondre :

— Si nous parvenons à tous les liquider, alors la vérité surgira d'elle-même et nous n'aurons plus à nous préoccuper de ce genre de question.

— OK.

— Jusqu'au réveil de Ru-Taki-Nuhu, en tout cas...

Remo ne sut quoi répondre à cela.

La piste formait des méandres entre les plantes grimpantes et les banians. À leur approche, un singe grimpa sur un cocotier. Il les apostropha. Chiun lui répondit en braillant de plus belle et l'animal disparut.

— Je me demande ce qui l'a fait filer ? s'enquit Remo, songeur.

— J’ai insulté sa mère, répondit Chiun.

Remo se dit que le Maître de Sinanju ne plaisantait pas.

Ils parvinrent enfin au bord d’un plateau surplombant les côtes sud de l’île. Non loin du littoral, les vagues heurtaient un récif de corail. Plus près d’eux, en contrebas, à l’intérieur des terres, Chiun discerna dans la pénombre la masse sombre d’un boqueteau feuillu.

— Là !, fit-il en pointant l’index.

Remo posa son regard dans la zone obscure et entrevit les dernières étincelles de braises qui s’éteignaient. Puis plus rien. Une odeur flotta un instant qui mit leurs narines en alerte.

— Quelqu’un vient d’étouffer un feu, murmura Remo.

En bas, dans le bosquet, il perçut une série de bruits sourds. *Pffuit ! Pffuit ! Pffuit !*

— Des fléchettes, chuchota Chiun.

Remo les vit arriver du fond du bosquet. On aurait dit des éclats de bois qui, une fois à l’apogée de leur trajectoire, paraissaient s’immobiliser un instant. Étonné par cette lenteur apparente qui lui fit songer à la course des balles traçantes dans la jungle du Vietnam, lorsqu’il survolait en hélicoptère les positions ennemies, Remo ne semblait pas conscient du danger qui le menaçait.

Chiun le ramena brutalement à la réalité.

— Tiens, fit-il, protège-toi avec ça.

Ça, c’était une énorme feuille de caoutchouc que Remo plaqua contre son visage. À la même seconde une volée de fléchettes s’abattit sur lui. Du coin de l’œil, il surprit Chiun qui dansait, repoussant les aiguilles de ce bouclier improvisé. Après une deuxième salve d’un tir nourri, la pluie de fléchettes cessa brusquement. Remo ôta la feuille de caoutchouc et la retourna. Elle était criblée de projectiles. Aucun n’avait pénétré.

— Vas-tu respecter ton ennemi, à présent ? demanda Chiun.

— Ouais, répondit Remo, lugubre. Je suppose qu’elles sont imbibées de poison.

— Non, ce sont les épines dorsales d’un poisson très répandu dans la région. Elles sont naturellement vénéneuses.

Remo frissonna. Il avait déjà risqué sa vie dans des situations et des lieux plus ou moins périlleux, mais sur cette île isolée du monde, il y avait quelque chose de surnaturel dans la banalité de la mort. Aucune mitrailleuse, aucun cri. Seul le silence dans les ténèbres.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— Suis-moi, déclara Chiun en se laissant glisser le long de la paroi de la courte falaise qui surplombait le bosquet.

Une fois en bas, ils s'enfoncèrent dans une épaisse futaie où régnait une humidité presque palpable tant elle était brumeuse. L'air y était irrespirable et la végétation si dense que Chiun dut se frayer un chemin à grands coups de ses ongles acérés qui coupaient et tranchaient la broussaille avec la même aisance que s'il s'était agi de vulgaires toiles d'araignées. Les branches et les plantes volaient sur son passage, comme sous l'action d'une moissonneuse-batteuse.

— Tu pourrais m'aider !

— Je n'ai pas les ongles assez longs, répondit Remo.

Mais lorsque, machinalement, il écarta les doigts, il constata avec horreur que ses ongles avaient énormément poussé. Il haussa les épaules et se mit à tailler dans l'épaisse végétation.

— Il va falloir que je les coupe, murmura-t-il. Ils ont drôlement poussé pendant la traversée.

Chiun, qui l'entendit grommeler, se garda bien d'intervenir.

Ils arrivèrent finalement devant ce que Remo prit d'abord pour un gigantesque arbre mort. Puis, lorsqu'il en distingua mieux les contours, il s'arrêta net.

— Un totem de pieuvre. Mauvais signe, intervint Chiun.

Remo fit le tour de l'objet. Il se composait d'une énorme gueule béante, de six bras et d'un ventre en dents de scie. Les pieds étaient courts et épais.

— À l'évidence, c'est un mâle, observa-t-il.

— Les Adorateurs de la Pieuvre sont obnubilés par la sexualité. Ils croient qu'en adoptant certaines positions, ils peuvent réveiller Ru-Taki-Nuhu avec leurs cris abjects.

— À propos de sexe, fit Remo, c'est vrai ce qu'on raconte sur les Mooviennes ?

Chiun se tourna vers lui :

— Et que raconte-t-on ?

— Ben... euh... qu'elles sont... vous voyez ; quoi ?

Chiun inclina la tête :

— Oui ?

— Ben... faciles, quoi.

— Et qu'est-ce qui te fait croire à de telles calomnies ?

— La façon dont certaines d'entre elles m'ont regardé. Et puis vous savez bien que les filles des mers du Sud ont une sacrée réputation dans ce domaine...

— Oui, eh bien, si c'est ça qui t'intéresse, je m'en tiendrais aux Américaines à ta place. Elles en font moins certes, mais elles le font mieux.

— Ce n'est pas une réponse.

— C'est pourtant la vérité, même si tu ne veux pas l'entendre. Maintenant, suis-moi.

Chiun prit la tête, relevant son kimono afin de ne pas le déchirer dans les broussailles. Ils parvinrent au feu de camp. Hormis les restes d'un repas, l'endroit, cerné par des statuettes grossières de la déesse Tiki[3], était désert. Ici et là, des fléchettes jonchaient le sol. Chiun entreprit de les ramasser et les enterra soigneusement.

— C'est impossible, s'énerva Remo. Ils n'ont pas pu s'échapper. Nous étions juste au-dessus.

— Les Adorateurs de la Pieuvre sont très rusés. On va essayer de les débusquer.

— Vous savez où chercher ?

— Facile à deviner. Ils font tout ce que font les pieuvres.

Remo le suivit, en cherchant à se remémorer ce qu'il avait bien pu lire sur le comportement de ces charmantes bestioles dans *National Géographie*.

Il ne fut pas surpris lorsque Chiun l'entraîna dans une grotte de corail battue par les flots, au pied du plateau.

— Ils sont passés par là, fit Chiun, en désignant une espèce de bassin naturel cerné au large par une barrière de corail.

Il releva ses manches et plongea. Remo ôta ses mocassins et le suivit. L'eau était noire mais il aperçut le kimono de Chiun qui flottait devant lui.

Remo nageait en évitant les récifs coralliens qui affleuraient par endroits. Il faisait de plus en plus sombre. Mais Remo savait qu'il retrouverait la lumière de la lune dès qu'ils auraient atteint le large.

Tout à coup, il s'aperçut qu'il avait perdu Chiun de vue. Un instant, Remo crut qu'il avait emprunté un autre chenal. C'est alors que quelque chose de lourd et visqueux frôla son poignet.

« Ce doit être Chiun », songea-t-il en tendant la main. Mais une

sorte de corps cylindrique et froid s'enroula autour de son bras.

De sa main libre, Remo tenta de l'attraper ; il sentit une forme longue et nerveuse. Il tira dessus et ses doigts rencontrèrent des petits bourrelets flexibles. L'image des ventouses de pieuvre lui apparut. Son sang se figea dans ses veines.



Après avoir avalé trois aspirines dans un grand verre d'eau, le Dr Harold W. Smith observa son écran. L'avertissement *Accès impossible* clignotait en vert fluo.

Smith avait farfouillé dans les fichiers de la Sécurité Sociale. Le dossier James Churchward y existait bien, mais il était impossible de le consulter.

Il s'était ensuite branché sur la banque de données des impôts directs. Mais il ne sut jamais s'il existait un dossier au nom de Churchward car son appel fut transféré sur un autre ordinateur, situé à un endroit inconnu. Sur son clavier, un voyant rouge lui avait indiqué qu'on essayait de localiser la provenance de la demande et Smith s'était empressé de couper la communication avec le réseau.

Il tenta alors sa chance en consultant d'autres fichiers courants mais essuya le même échec. C'était à n'y rien comprendre. Comme si Churchward n'existait pas ou n'était pas censé exister.

Nul doute que cet individu n'était pas un citoyen ordinaire. Bref, puisque les programmes les plus sophistiqués de son terminal ne parvenaient pas à percer le secret, Smith n'avait plus qu'à faire travailler sa matière grise.

D'une manière ou d'une autre, il lui fallait pénétrer dans cette maison.

CHAPITRE XVI

Brusquement Chiun se retrouva enveloppé dans une obscurité qui dépassait l'acuité visuelle des Maîtres de Sinanju. Il chercha Remo mais en vain.

Très calmement (car ses poumons, à l'instar de ceux de Remo, contenaient assez d'oxygène pour survivre une heure sous l'eau), Chiun revint en amère et se dirigea vers l'endroit où il avait vu son disciple pour la dernière fois. Il pria pour arriver à temps, car Remo était entraîné pour combattre toutes sortes d'agresseurs... à l'exception des adorateurs de Ru-Taki-Nuhu.

Remi sentit les tentacules s'enrouler autour de ses jambes et les écarter de force. Il tenta de résister de toute son énergie mais, sous l'eau, il ne pouvait malheureusement pas appliquer la plupart des techniques de défense de Sinanju. Il flottait entre deux eaux, aux prises avec le monstre aux multiples membres. Son bras resté libre jusque-là fut pris à son tour dans l'enchevêtrement. Dans la noirceur de l'encre de la pieuvre, Remo perdit tout point de repère. Son seul espoir était d'atteindre les récifs de corail.

C'est alors que l'animal se colla contre lui de toute sa masse et un millier d'images terrifiantes lui vint à l'esprit. Bien qu'il soit entraîné à surmonter toute peur, Remo livrait un combat si primitif que des phobies longtemps réprimées refaisaient surface. Il se débattait féroce ment mais la pieuvre, de ses longs tentacules armés de ventouses qui adhéraient à ses bras nus comme autant de sangsues, suivait le moindre de ses mouvements. Impossible de se libérer. Tout à coup, dans l'obscurité, Remo discerna une faible lueur un peu glauque, ronde comme une coquille d'œuf, qu'il se mit à fixer. Jusqu'à ce qu'il réalise que cette lueur ne le quittait pas des yeux... Bien sûr, c'était l'œil de la pieuvre !

Remo ferma les paupières, pour échapper à l'horrible vision. Sans qu'il pût expliquer pourquoi, le souvenir de ses ongles trop longs surgit dans son esprit torturé et il se mit à griffer dans la chair visqueuse. En vain. Les tentacules ne desserrèrent pas leur étau. Alors, dans un sursaut d'énergie, il remua brusquement un bras ; cette fois, l'horrible bête lâcha prise un tant soit peu.

Puis quelque chose de dur et grumeleux lui écorcha le dos.

La barrière de corail !

Remo parvint à en arracher un morceau et se mit à cogner la pieuvre de toute ses forces. À la longue, les tentacules se détachèrent. Il continua de frapper la tête flasque jusqu'à ce que la peau noire et gluante finisse par se séparer de lui. Puis Remo se mit à nager comme un fou, sans savoir où il allait. Tout ce qu'il voulait, c'était échapper le plus vite possible à cette, horreur aux bras multiples.

Chiun sentit une onde qui effleurait son corps à contresens. Il hésita, ses joues se gonflèrent et il expulsa quelques bulles d'air à intervalles réguliers. Après un instant de réflexion, il fit demi-tour.

Lorsqu'il parvint à percer vaguement l'obscurité, il s'aperçut qu'il nageait derrière Remo ; son tee-shirt était en lambeaux et il portait des traces violacées sur les bras et la poitrine. Comprenant immédiatement ce qui s'était passé et la panique que devait éprouver son élève, Chiun décida de plonger et de réapparaître face à lui pour le rassurer de sa présence.

C'est alors que, brusquement, Remo rebroussa chemin et se mit à nager vers lui, avec une expression de terreur sur le visage. Chiun l'attrapa par l'épaule et lui demanda par gestes ce qui se passait.

Remo lui fit signe de regarder derrière lui et Chiun les vit : une bonne douzaine de poissons vénéneux bloquaient le chenal et fondaient dans leur direction. Derrière eux, deux Mooviens souriaient, toutes dents dehors, visiblement enchantés de ce piège empoisonné qu'ils venaient de lancer.

Chiun écarta Remo et partit à l'assaut, tel un dauphin véloce. Il s'attaqua au premier poisson. De l'index, il l'empala par la gueule et rasa littéralement ses épines de l'autre main. Celles-ci tombèrent en tournoyant une à une, tels des cure-dents.

L'effet fut immédiat sur le reste de la bande : les poissons virevoltèrent et partirent dans la direction opposée. Affolés, les Mooviens se bousculèrent en battant des pieds. L'un des deux parvint à s'échapper, l'autre fut attaqué par un poisson. Il se débattit un court instant, des bulles d'air s'échappèrent de sa bouche béante et il coula.

Après cet épisode quelque peu mouvementé, Chiun et Remo, ce dernier visiblement rassuré, poursuivirent leur progression. Ils parvinrent à un endroit où le chenal formait un coude et là, brusquement, les ténèbres s'éclaircirent. La lune ! Ils remontèrent à la verticale le long d'un puits corallien naturel et émergèrent sur la barrière de corail après avoir expédié *ad patres* un dernier Moovien qui traînait dans les parages. La nuque brisée, l'homme sombra au fond de l'océan comme une étoile de mer.

— Ouf ! fit Remo, j'ai bien cru que mon cœur allait lâcher... Vous

savez avec qui je me suis coltiné là-dessous ?

— Tu as rencontré un enfant de Ru-Taki-Nuhu, répondit Chiun en tordant le bas de son kimono pour l'essorer.

— Eh attendant je n'ai pas fini de faire des cauchemars, reprit Remo d'un ton acide. Quelle horreur !

— Tu comprends maintenant pourquoi on appelle la pieuvre l'Ennemie de la Vie.

— Oui et, à propos, faudra que je pense à écrire une lettre d'injures au *National Geographic*.

— Chut ! fit brusquement Chiun.

Remo s'immobilisa, dressant l'oreille. En dépit du ressac sur les coraux, il perçut un bruit de respirations. Puis des battements de cœur. Réguliers mais forts. Puis un gargouillis qu'il identifia comme le bruit d'un transit intestinal humain.

— Ils sont neuf, murmura-t-il.

— Non, trois.

— Écoutez bien, il y en a neuf. Neuf cœurs qui battent. Neuf paires de poumons.

— Mais trois adversaires seulement. Tu peux me croire.

Qu'ils fussent neuf ou trois, la gravité du ton de Chiun ne laissait aucun doute sur le danger qu'ils encouraient. Remo frissonna à nouveau. Des images de son combat contre la pieuvre lui revinrent en mémoire. Il s'efforça de les chasser.

Puis ils perçurent le frottement des sandales sur le corail. La menace était partout autour d'eux. Elle les encerclait peu à peu.

— Je ne t'ai jamais préparé à ce genre de combat, mon fils. Car je croyais que les Adorateurs de la Pieuvre n'existaient plus.

— Nous n'en ferons qu'une bouchée, répliqua Remo, bravache.

Mais son regard trahissait la nervosité.

— Souviens-toi qu'ils utilisent la peur pour conquérir ton esprit, avant de s'attaquer à ton corps.

— Nous appartenons à Sinanju. Nous en viendrons à bout, s'obstina Remo, tandis que le bruit des sandales se rapprochait.

Une tête surgit au-dessus d'un banc de corail. Elle était grise et bulbeuse, avec de grands yeux effrayants. Une tête de pieuvre. Remo se demanda ce qu'elle faisait hors de l'eau lorsqu'une massue apparut non loin de la tête. Une main la tenait. Remo se dit qu'un autre

Adorateur avait dû grimper sur la corniche. Mais la créature avançait avec une souplesse qui n'avait rien d'humain. Elle jaillit de derrière la corniche. Elle dépassait les trois mètres soixante de haut !

Dès que Remo comprit pourquoi elle était si grande, il éclata de rire :

— Regardez-moi ces imbéciles ! s'écria-t-il en pointant l'index.

Car le monstre à tête de pieuvre n'était autre qu'un Moovien. Il se tenait sur les épaules d'un deuxième Moovien qui, lui-même, était assis sur un troisième larron, lequel d'ailleurs manifestait une agilité surprenante en dépit du fardeau qu'il devait supporter.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? Le Cirque Moo ? fit Remo en pouffant. On dirait des acrobates.

— Méfie-toi, prévint Chiun. Car te voilà face à un adversaire deux fois plus grand que toi, avec trois têtes pensantes et six bras pour se battre. Jadis, cette figure que les anciens appelaient la Pyramide de Pieuvres, inspirait une crainte quasi religieuse.

— S'ils essayent de singer la pieuvre, observa Remo, il leur manque deux bras.

— Ils se servent aussi bien de leurs pieds.

— Bien. Écartez-vous. Je m'en occupe.

— J'en ai deux autres qui m'attendent.

Remo lança un regard par-dessus son épaule.

Derrière eux, une autre Pyramide de Pieuvres s'avancait à grandes enjambées. Une troisième émergeait de l'océan, ruisselante d'eau de mer. Elles agitaient les multiples bras et poussaient des cris semblables à ceux des hiboux. Chacune de leurs mains serrait une arme... un couteau en os, une massue ou une sarbacane.

Remo s'approcha de sa créature. Il évita de justesse une fléchette envoyée par le Moovien du milieu.

Il contourna le monstre. Une fois derrière lui, il lança un grand coup de pied. La pyramide chancela. Une massue faillit atteindre Remo à la tête, mais il esquiva le coup. Un couteau lui passa à quelques millimètres, mais il s'écarta d'un bond et roula sur lui-même.

Le temps de se relever, le porteur s'était retrouvé en haut. Remo n'en revenait pas. Pourtant, il n'avait pas la berlue. Il avait reconnu le Moovien du bas comme étant l'un des gardes ayant trahi le Grand Moo.

Remo s'en voulut, il aurait dû frapper aux rotules, au lieu de cogner à la pliure du genou, si bien que le réflexe naturel avait

absorbé le coup. Il faudrait y penser la prochaine fois car Chiun comptait sur lui. Il lança un rapide coup d'œil dans sa direction. Le Maître de Sinanju était posté entre ses deux totems vivants. Sa silhouette se découpait sur le clair de lune dans une vision fantastique.

Remo contourna de nouveau son adversaire, mais ce dernier suivait chacun de ses mouvements. Une fléchette s'échappa de la sarbacane et Remo dut garder ses distances, afin de pouvoir manœuvrer. Chaque fois qu'il tentait une approche, ils essayaient de le coincer. Remo commençait à avoir un certain respect pour ces Adorateurs de la Pieuvre.

Le Maître de Sinanju les laissa venir à lui. Il ne craignait rien. C'est pour Remo qu'il s'inquiétait. Le dernier Maître de Sinanju qui avait triomphé d'une attaque de pieuvres s'appelait Lu. Il avait utilisé la stratégie des Pois Sauteurs. Mais elle était impossible à appliquer désormais car les Adorateurs de la Pieuvre en avaient forcément entendu parler depuis longtemps. Ils avaient donc eu des siècles pour réfléchir à une tactique de contre-attaque.

Chiun intercepta une massue qui allait s'abattre sur lui. L'arme se brisa en mille morceaux. Le choc parcourut le bras du porteur qui hurla de douleur.

— *Kaiïïe !* répliqua Chiun, histoire d'ajouter sa note personnelle.

Derrière lui, la Pyramide de Pieuvres se figea. Il s'occuperait d'elle plus tard et s'avança vers le groupe au porteur blessé.

D'un bond, Chiun sauta sur l'homme du milieu. L'une de ses sandales heurta la tête et y trouva un appui. L'autre poursuivit son ascension, contrairement à ses bras qui se lancèrent dans la direction opposée. Au même instant les armes du milieu volèrent en éclats, un second hurlement retentit et Chiun s'envola sur l'homme du haut qui continuait à hululer sinistrement.

Du bout de ses ongles acérés, Chiun désarma son adversaire : la main et la sarbacane tombèrent en tourbillonnant comme une feuille morte arrosée par une pluie de sang. D'une autre pichenette, il trancha le bras opposé au niveau de l'épaule.

Chiun bondit au sol et virevolta.

En bas, l'homme-pieuvre s'égosillait toujours tant sa douleur était atroce. Histoire de parfaire la symphonie de cris d'agonie, Chiun lui assena un grand coup de pied au pli de l'aîne.

Le porteur s'effondra alors dans un beuglement infâme et la pieuvre humaine se désagrégea en trois morceaux sur les coraux. Enfin, le Maître de Sinanju se pencha sur les corps enchevêtrés dont il

broya les crânes d'une pression de la main.

Tout fier, Chiun se tourna vers la dernière Pyramide de Pieuvres.

— Allons, approche-toi ! lança-t-il d'un ton railleur. Tu te prends pour un monstre mais moi, je ne vois que trois cadavres en sursis !

De son côté Remo continuait le combat. Il venait de décider de s'attaquer aux points faibles de la créature, c'est-à-dire à ses têtes, en commençant par le bas. Ainsi la pyramide allait s'effondrer... comme un château de cartes.

Mais au moment où il allait lancer son attaque, brusquement le monstre se divisa en trois parties distinctes et Remo se retrouva aussitôt cerné par trois Mooviens brandissant leurs matraques. Il chercha celui à la sarbacane, le seul qui l'inquiétait vraiment.

Il parvint à esquiver une volée de fléchettes mais au prix de mille acrobaties car la sarbacane changeait de main en un clin d'œil. Puis, alors qu'il venait d'échapper de justesse à un coup de massue, Remo réalisa qu'il devait changer de tactique car, en un éclair, la pyramide venait de se reconstituer...

Pour gagner du temps et réfléchir à une approche différente, Remo se glissa derrière le récif de corail. Mais, aussitôt, la plus haute tête de la pyramide surgit au-dessus de la corniche et reprit son lancinant *Koooo-hooo*.

Remo eut une idée. Il grimpa en haut de la corniche jusqu'à ce qu'il atteigne le visage du Moovien.

— Bouh ! fit-il et il lui écrasa la figure du plat de la main.

Il fit basculer l'homme du haut et prit sa place.

Cela se passa si vite que le Moovien du milieu fut pris de court. Il n'eut pas le temps de réagir que Remo lui fracassait le crâne et l'envoyait à terre. Seul, debout au milieu des débris de ses camarades, l'homme du bas se demandait à qui pouvait bien appartenir ces jambes qui s'enroulaient autour de son cou. Il leva la tête.

— Hooo ? fit-il à tout hasard.

— Coucou ! C'est moi ! répondit l'adversaire au visage blanc comme du lait.

Les deux poings de Remo s'écrasèrent sur son visage et le monde devint tout rouge. Puis tout noir. Noir comme l'encre de la pieuvre. Comme la mort.

Remo sauta à terre et se frotta les mains dans un geste de profonde satisfaction. Il chercha Chiun et le découvrit, le corps ramassé, en position de défense. Une pyramide de pieuvres s'avancait lentement

vers lui. Non loin de là, trois autres cadavres de Mooviens gisaient, inertes.

Le Maître de Sinanju se préparait à affronter le dernier round lorsqu'il aperçut Remo qui venait à sa rencontre. Donc il était victorieux ! Son cœur se gonfla de fierté. À eux deux, ils ne feraient qu'une bouchée de la dernière pyramide et lui, Chiun, allait pouvoir bientôt relater dans le Grand Livre le dernier exploit de Sinanju contre les adeptes du culte de Ru-Taki-Nuhu...

— Remo ! dépêche-toi !

— Du calme, Petit Père. Il n'y a pas le feu.

— Tu plaisantes ? Il reste encore un monstre à abattre. Je vais te montrer le meilleur moyen de le vaincre.

— Faut pas s'emballer. Petit Père.

Brusquement la Pyramide de Pieuvres cessa d'agiter ses multiples membres. Son cri lancinant s'estompa peu à peu, tel le vent qui s'engouffre dans un arbre creux.

Remo s'avança vers la créature, sans se soucier le moindre danger qui le menaçait.

— Remo !

— Oui ?

Incroyable ! Remo venait de tourner le dos au monstre ! N'avait-il donc tiré aucune leçon de ce premier corps à corps ?

Chiun entra aussitôt en action, ses sandales martelant le sol, les mains tendues pour éloigner son fils spirituel.

C'est alors que Remo fit à nouveau volte-face et lança un vigoureux au revoir à la pyramide. La créature silencieuse lui répondit en agitant faiblement les bras. Puis Remo poussa l'homme du bas d'un violent coup de pied à la poitrine.

La pieuvre humaine s'écroula, comme un arbre qu'on abat, et les trois corps, toujours sondés les uns aux autres, plongèrent dans l'océan.

Le Maître de Sinanju scruta la mer depuis le promontoire.

— Ils ne se sont pas défendus ? dit-il, incrédule.

— Comment voulez-vous qu'ils réagissent ? Ils étaient déjà morts.

— Déjà morts ?

Triomphant, Remo sortit une sarbacane de sa poche arrière.

— Tu... Tu... bégaya Chiun.

— Impeccable, hein ? Ben quoi, qu'est-ce qu'il y a ? Vous n'avez pas l'air content de moi ?

— Content ? s'écria Chiun dans les aigus. Sais-tu que cela sera consigné dans le Grand Livre de Sinanju ? C'était le dernier combat contre ces créatures.

— Mais je les ai tués, merde ! C'est le principal, non ?

— C'était grotesque. Et tu as utilisé une arme. Que va dire le Grand Moo ?

— Il sera ravi, lui qui pensait que vous aviez oublié votre poignard sur le bateau.

— Je suis mortifié !

— Vous êtes en boule parce qu'il va falloir mettre ça par écrit dans vos parchemins à la noix et que, pour une fois, j'aurai le beau rôle !

— Vaurien ! crachota Chiun.

— J'en étais sûr ! fit Remo en éclatant de rire.

Et cela lui fit le plus grand bien, après les épreuves qu'il venait de traverser.

CHAPITRE XVII

Le bureau de Michael P. Brunt était au premier étage d'un petit immeuble de West Street, à Boston. Au-dessus d'un bouquiniste. Le Dr Harold W. Smith grimpa un escalier lépreux et se retrouva dans une salle d'attente déserte.

Il resta un instant debout, cramponné à sa serviette. Puis il essuya les verres de ses lunettes sans monture qui avaient pris la pluie.

Enfin, une porte s'ouvrit et un visage masculin taillé à coups de serpe s'encadra dans l'embrasure. Il arborait un complet de serge bleue et une barbe de trois jours.

— Vous êtes M^r Brown ? demanda-t-il.

— Oui, mentit Smith.

— Vous avez une tête à vous appeler Gray, mais entrez quand même. Désolé pour ma secrétaire. Je l'ai envoyée m'acheter quelques cartouches et autres munitions. Je suis comme qui dirait à court, depuis ma dernière affaire.

La pièce était un vrai capharnaüm. La corbeille à papiers débordait. Une pellicule de saleté recouvrait les carreaux des fenêtres qui donnaient sur une rangée de bâtiments tous plus grisâtres les uns que les autres.

Mike Brunt s'affala dans son fauteuil qui grinça sous le poids et croisa les jambes sur le bureau. Ses semelles trouées laissaient entrevoir ses chaussettes. Sur le mur, derrière lui, il y avait un bout de tissu encadré sur lequel était brodé à la main : « Dans le doute, cogne, tabasse ou flingue. »

— J'irai droit au but, déclara Smith, en s'installant sur une chaise en plastique, sa serviette sur les genoux.

— Je ne facture pas la première consultation, répondit Brunt en se nettoyant les ongles à l'aide d'un cure-dents. À moins que vous décidiez de faire appel à mes services. Dans ce cas, je glisserai ça dans la note de frais.

Il sourit à belles dents, tandis que Smith poursuivait :

— Oui. Il s'agit d'une affaire que seule une personne de votre profession peut traiter. On m'a dérobé quelque chose de très important. Je connais le voleur et son domicile.

— Et vous voulez récupérer cet objet ?

— Oui. J'y tiens beaucoup. La police affirme qu'elle ne peut rien faire. Mes soupçons ne suffisent pas pour qu'ils interrogent l'homme en question.

— OK, ça marche. Qu'est-ce qui a disparu ? Les bijoux de famille ? La tache de vin de Gorbatchev ? Le triangle des Bermudes ?

Smith se sentait de plus en plus mal à l'aise avec cet individu qui ne prenait rien au sérieux. Son ordinateur l'avait dégotté comme étant le détective privé le moins prospère de la côte Est. Nul doute que ce type était prêt à tout pour avoir un client.

— Il s'agit d'un service à thé, finit par répondre Smith.

Brunt le lorgna d'un œil sceptique :

— Un service à thé ?

— Un Sterling. Il se trouve dans ma famille depuis plus d'un siècle. Il possède une grande valeur sentimentale.

— Étant donné mes prix, vous feriez mieux de vous mettre au café.

— C'est un héritage, s'obstina Smith.

— Chacun son truc... commenta Brunt, laconique.

— L'homme s'appelle James Churchward. Il habite au 334, Larchwood Place, à Rye dans l'État de New York. J'ai su par hasard qu'il était en vacances cette semaine, mais je ne sais pas où. Ce serait le moment idéal pour aller fouiller chez lui. J'ai pris la liberté de vous faire un chèque pour votre forfait à la journée.

Smith allait se lever, le chèque à la main.

— Hé là ! Est-ce que j'ai dit que j'acceptais ?

— Non. Mais cela n'a rien de compliqué. Une petite effraction, voilà tout.

— Mais c'est illégal.

— Je sais mais je n'avais personne d'autre vers qui me tourner. Et je me suis laissé dire que les gens de votre... euh... profession accomplissent souvent ce type de travail.

— Mouais, mais ça ne veut pas dire que Mike Brunt est prêt à toutes les bassesses pour gagner sa croûte.

— Dans ce cas, je n'abuserai pas davantage de votre temps, déclara Smith en se relevant.

Mike le retint d'une main empoignée :

— Du calme, mon vieux. Voyons la couleur de cet argent.

Smith lui tendit le papier qu'il tenait entre les mains. Brunt l'examina.

— Un mandat ?

— Naturellement je ne souhaite pas vous laisser un indice qui permette de remonter jusqu'à moi.

— Visiblement ce n'est pas la première fois qu'on vous fauche votre théière. Vous devriez la planquer dès que des gens se pointent chez vous.

Brunt ôta ses pieds du bureau et se redressa.

— OK. Et qu'est-ce qui se passe si on m'arrête ?

— J'en fais mon affaire.

— Vous avez le bras long, hum ? Dès que je vous ai vu, j'ai su que vous étiez de la Mafia.

— Disons que j'ai quelques accointances dans la politique.

— Ça fait quand même beaucoup de tintouin pour un malheureux service à thé...

— Il a une valeur sentimentale, répéta Smith, en regrettant de n'avoir pas su trouver un meilleur prétexte.

— Vraiment ? Allons, allons, Brown. Personne ne m'a jamais versé de caution pour récupérer un malheureux service à thé. Qu'est-ce qu'il a de particulier ? Il est en or massif ? Incrusté de diamants ? Vous pouvez bien me le dire, allez. Les cafards de ce bureau ont fait vœu de silence.

— C'est un service à thé, persista Smith avec raideur. Et si l'affaire ne vous intéresse pas, nous perdons chacun notre temps.

— Vous savez quoi, Brown ? Je vais m'occuper de cette broutille, histoire de rigoler. Avec un peu de chance, votre copain rentrera quand je serai encore chez lui.

— De la chance ? Que voulez-vous dire ? s'enquit Smith d'une voix horrifiée.

Au même moment, la porte du palier s'ouvrit à toute volée et un bruit de talons hauts annonça l'entrée de la secrétaire de Brunt. Une blonde à la coiffure relevée, accusant la trentaine, passa la tête dans l'embrasure de la porte.

— Tiens, Dick Tracy ! dit-elle en balançant une boîte sur le bureau. Mike l'attrapa et déversa les cartouches sur le plan de travail, avant de remplir son P 38.

— Il se pourrait qu'il y ait du grabuge, répondit-il enfin, le sourire

de guingois.

— Vous n’oseriez pas ! s’étrangla Smith.

— Ooooooh que si, fit la secrétaire, ironique, avant de fermer la porte.

— Peut-être que je devrais consulter un de vos confrères, commença Smith. Je ne veux pas de complications. Il n’est pas question que le propriétaire de la maison s’aperçoive de quoi que ce soit.

— Trop tard, mon pote, répliqua l’autre en sortant sa bouteille de bourbon du tiroir.

Il disposa deux verres sur le bureau et ajouta :

— J’ai déjà dépensé votre fric. On trinque ?

— Non, merci, fit Smith. Je dois m’en aller. Le numéro auquel vous pouvez me joindre est noté, sur le mandat.

— Bien, déclara Brunt en arrachant le bouchon avec les dents. Je déteste boire avec la clientèle. Et tout seul, je peux en siffler davantage.

Il attrapa la bouteille et but au goulot une bonne rasade. Quand il eut fini, il gratifia Smith d’un rot sonore.

Une fois dans la rue, Smith se sentit mal. Il pleuvait et, la tête dans les épaules, il gagna la bouche de métro, trois pâtés de maisons plus bas. Les taxis sillonnaient la rue dans les deux sens mais il les ignora. Bien sûr il y avait deux changements jusqu’à l’aéroport, mais le trajet en métro ne coûtait que soixante cents.

CHAPITRE XVIII

— Lève-toi paresseux ! s'écria Chiun de sa voix haut perchée en pénétrant dans la chambre de Remo.

— Qu'est-ce que c'est que cet accoutrement ? On vous a volé vos vêtements ou vous avez décidé de vous déguiser en Moovien ? demanda Remo en s'appuyant sur le coude.

Chiun bomba le torse :

— Tu n'aimes pas le cadeau que le Grand Moo m'a offert ? fit le Maître de Sinanju en déployant sa jupe en raphia, sur laquelle flottait une tunique de coton couleur blé, aux manches évasées, façon kimono.

— C'est un peu inattendu, se contenta de répondre prudemment Remo en enfilant son pantalon.

Laissant de côté son tee-shirt en lambeaux, il ajouta :

— Quelle heure est-il, au fait ?

— Le temps s'écoule différemment sur l'île de Moo, mais tu as dormi près de six heures. Tu es malade ?

— Non, répondit Remo, évasif. J'ai encore sommeil, c'est tout.

— On nous attend au Trône du Requin. Dépêche-toi.

Remo allait prendre ses chaussures lorsqu'il se souvint qu'il les avait laissées dans le Bosquet aux Fantômes. Il enfila donc ses chaussettes. Une fois debout, il remarqua que ses ongles avaient encore poussé ; ils semblaient deux fois plus longs que la veille. Il se frotta le menton. Un bon rasage ne lui aurait pas fait de mal non plus. Dès qu'il aurait un moment, il demanderait à Chiun comment on disait barbier en moovien.

Torse nu, Remo suivit son maître au travers d'un dédale de corridors en pierre, avant d'arriver dans une pièce centrale.

Des gardes étaient postés à l'entrée et dans chaque coin de la salle. Chiun s'inclina devant le Grand Moo, assis sur son fameux trône d'opérette. Sa fille se tenait à ses côtés sur un tabouret plus petit.

— Mes Gardes à la Plume Écarlate ont parcouru l'île. Encouragés par vos exploits, ils se sont même aventurés dans le Bosquet aux Fantômes. Ils n'y ont rencontré âme qui vive. Je proclame donc le

début d'une ère nouvelle pour Moo. Une ère de paix, où nous serons enfin débarrassés des Adorateurs de la Pieuvre.

— Sinanju est heureux de vous servir, déclara simplement Chiun.

— Le solde de votre contrat vous sera versé le jour de votre départ de Moo, départ que, ma fille, et moi l'espérons vivement, vous déciderez le plus tard possible.

— Remo et moi, nous n'en avons pas encore discuté.

— Mais, malheureusement, nous ne pouvons pas rester trop longtemps, intervint Remo.

Le Grand Moo fronça les sourcils. Sa fille manqua de s'étrangler.

— Ce que Remo veut dire, s'empressa d'expliquer Chiun, c'est que d'autres responsabilités nous attendent de par le monde. D'autres clients. Pas aussi généreux que vous, bien sûr. Mais nous pouvons demeurer parmi vous... disons... jusqu'à la prochaine lune.

— Si tel est votre désir, dit le Grand Moo, apaisé. La pleine lune aura vu la mort du culte de la pieuvre. La prochaine assistera à votre départ... à moins que vous ne changiez d'avis d'ici là.

— Tout est possible sur Moo, déclara Chiun en s'inclinant.

— Auriez-vous des requêtes à formuler ?

— Mon fils n'a pas encore déjeuné. J'aimerais lui préparer son plat favori. J'ai besoin d'œufs et de citrons.

— Et moi j'aimerais bien me raser et me couper les ongles, ajouta Remo en montrant ses mains.

Chiun les examina avec curiosité.

— Tu aurais dû les couper avant de quitter l'Amérique, souffla-t-il dans sa barbichette.

— Ben oui... Et je croyais l'avoir fait.

Chiun lui jeta coup d'œil en biais et ne put réprimer un petit sourire satisfait.



Ils se trouvaient dans la salle à manger royale, sorte d'alcôve à ciel ouvert dans un coin du palais, lorsqu'une cuisinière aux seins nus apporta une soupière fumante de potage citronné à l'œuf. Remo était soulagé de voir que la vieille femme édentée du festin avait cédé la

place à une jeune fille tout à fait charmante.

— *Ola !* fit-il.

La fille lui décocha un sourire un peu contraint et lui servit le potage. Une autre s'approcha de lui, les bras chargés de couteaux en os et d'une pierre à aiguiser.

— À quoi servent tous ces trucs ? s'enquit-il en goûtant son potage.

— C'est ce que vous avez demandé, répondit la fille en s'agenouillant.

Elle prit l'une des mains de Remo et examina ses ongles d'un œil critique. Munie d'un couteau, la cuisinière se posta de l'autre côté.

— Cela m'a tout l'air de la version moovienne du barbier et de la manucure, commenta Remo en repoussant son bol.

Chiun fronça les sourcils et lui remit le bol sous le nez :

— Mange ta soupe !

— Elle peut attendre, fit Remo, subjugué par les corps sinueux penchés au-dessus de lui.

« Elles sentent bon la noix de coco », songea-t-il dans un sourire béat.

— Allez, ouste ! s'écria Chiun en chassant les jeunes filles. Revenez plus tard. Mon fils a mené un rude combat et il a besoin de reprendre des forces.

Les petites Mooviennes s'éclipsèrent de la salle à manger.

— Mais qu'est-ce qui vous prend ? demanda Remo.

— Tu dois d'abord manger.

— Je suis assez grand pour savoir ce que j'ai à faire, grommela Remo.

— Mange ta soupe !

Remo finit par s'exécuter malgré lui. Après quelques cuillerées, il eut tôt fait d'oublier les petites Mooviennes.

— Je ne me lasse pas de ce potage, avoua-t-il.

— C'est promis, Remo, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour convaincre les poules d'augmenter leur cadence, fit Chiun, l'air narquois. Comme ça, tu ne manqueras pas d'œufs pendant toute la durée de notre séjour.

— Nous ne pouvons pas rester ici un mois entier, protesta Remo.

— Nous avons besoin de vacances. Eh bien prenons-en !

— Et si Smith avait besoin de nous ?

— Eh bien qu'il nous appelle, comme d'habitude.

— Comment ? Il n'y a pas de téléphone ici.

— Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? s'énerva Chiun de sa voix flûtée. Contractuellement, j'ai le droit de prendre des vacances où je veux. Il n'est stipulé nulle part que le Maître de Sinanju doit se renseigner sur la présence de téléphones sur son lieu de villégiature. De toute façon, je ne connaissais pas le numéro du Grand Moo.

— Smith ne va pas s'en remettre !

— Eh bien tant pis ! Je lui dirai qu'il n'est pas le seul empereur au monde. Il a un rival désormais, le Grand Moo.

— Je ne pense pas qu'il appréciera. Et que se passera-t-il, une fois le mois écoulé ?

— Qui sait ? répliqua Chiun, espiègle. En trente jours, il peut se passer beaucoup de choses... Nous vivons dans un monde incertain. Moo a été engloutie autrefois. Peut-être que ce sera le tour de l'Amérique. Alors tu me remercieras de t'avoir emmené dans cette île paradisiaque.

— On peut toujours rêver... ironisa Remo en attaquant son second bol.

Dès qu'il eut fini, il reprit :

— OK, maintenant, vous pouvez rappeler les filles.

— Pourquoi faire ? demanda Chiun.

— Pour ça ! répliqua Remo en exhibant ses ongles qui dépassaient d'un bon centimètre.

Chiun lui prit les mains :

— Si tu les laisses pousser, ils se recourberont bientôt vers l'intérieur, comme les miens.

— Je ne vois pas l'intérêt ! riposta Remo, en retirant les mains.

— Mais, enfin, nous sommes sur Moo ! Tu n'as pas à te préoccuper de préserver ton incognito ici. Donc ton excuse pitoyable ne tient plus du tout.

— Chiun, je suis censé être un agent de mon gouvernement. Je dois me fondre dans la population, pour ainsi dire.

— Maintenant que tu es sur l'île de Moo, tu peux te mêler à eux sans problème.

— Je n'ai pas rencontré un seul Moovien aux ongles longs.

— Moi non plus. Mais ici les manies absurdes de l'empereur Smith n'ont pas droit de cité. Les Mooviens admirent notre bravoure et notre talent. Il ne faut pas avoir honte de tes ongles, Remo. Au contraire à la longue, il se peut même que tu en tires une certaine fierté.

— Ça m'étonnerait ! répliqua Remo en saisissant un couteau bien aiguisé.

Il commença par l'ongle de son pouce gauche. Ce fut peine perdue, car la lame s'éroussa aussitôt et son ongle resta intact.

— Hé ! Vous avez vu ?

— Oui, une vraie merveille de robustesse !

— Vous plaisantez, Petit Père ? Ce couteau est complètement nul.

— Je parlais de l'ongle.

— Je pourrais peut-être me procurer un couteau en métal ?

— Pas sur Moo. Ils gardent le métal pour la monnaie et la joaillerie. Tu viens de détruire un couteau taillé dans un os d'excellente qualité.

Remo observa l'instrument. Il était blanc et poli et mesurait plus de trente centimètres.

— Je me demande de quel animal il peut bien provenir ?

— Le plus féroce et le plus dangereux qui soit.

— Ah oui ?

— L'homme.

Remo laissa tomber le couteau :

— C'est un os *humain* ?

Chiun le ramassa :

— Oui, et des plus récents. Je ne serais pas étonné qu'il provienne du fémur d'un des Adorateurs de la Pieuvre que nous avons estourbis la nuit dernière.

— Ils utilisent des os humains pour fabriquer des couteaux ? fit Remo, abasourdi.

— Chut ! Combien de fois t'ai-je dit de ne pas critiquer les coutumes des empires étrangers.

— Mais c'est une pratique barbare !

— Facile à dire pour quelqu'un comme toi qui viens d'un pays où les gens gaspillent. Sais-tu que j'ai une malle pleine de cure-dents que des serviteurs négligents ont failli me jeter, alors qu'ils n'avaient été

utilisés qu'une seule fois ?

— Question d'hygiène, pardi !

— On peut les nettoyer. Sur l'île de Moo, par exemple, je suis sûr que les cure-dents se transmettraient de génération en génération, car les Mooviens connaissent la valeur de la propriété.

— J'abandonne, fit Remo en se levant.

— Où vas-tu ?

— J'ai laissé mes chaussures dans le bosquet.

— Tu les récupéreras quand nous partirons... si nous partons.

— Il n'y a pas de « si » qui tienne. Nous partons dans un mois.

— Plutôt que de perdre ton temps, tu ferais mieux de regarder tes pieds...

— Pour quoi faire ? J'ai des mycoses ?

Comme Chiun ne répondait pas, Remo se baissa et retira une chaussette. Ses ongles étaient très longs. Trop longs pour supporter des chaussures.

— Ça alors ! lâcha-t-il. Comment le saviez-vous ?

— Je suis peut-être un peu devin, répondit Chiun avec sourire énigmatique.

— Quoi qu'il en soit, je vais récupérer mes mocassins, décida Remo.

Il renfila sa chaussette et quitta la pièce d'un pas décidé.

— Je t'accompagne.

— Si vous voulez, grommela Remo.

CHAPITRE XIX

— Où sont passés les Mooviens ? s'enquit Remo en traversant l'esplanade du château déserte, où flottaient encore les relents de la viande grillée du festin.

— Ils travaillent, voyons.

Remo fronça les sourcils :

— Je croyais que les insulaires vivaient comme des coqs en pâte.

— Des quoi ?

— C'est une expression, ne cherchez pas à comprendre. Pourquoi ont-ils besoin de travailler ? Ils ont le soleil, les fruits, le poisson. Cet endroit est un vrai paradis.

— Suis-moi, fit Chiun.

— Je veux d'abord retrouver mes chaussures.

— Tu les récupéreras en chemin.

Remo haussa les épaules et suivit Chiun en silence. Autour d'eux, la jungle dégageait une douce chaleur.

— Je t'ai entendu parler de Moo avec un soupçon d'ironie. Tu penses que l'île est petite ?

— C'est vrai, non ?

— Autrefois, elle était immense.

— Je suis sûr que Moo l'Ancienne ne valait pas un pet de lapin, sinon ça se serait su quand même, non ?

Chiun s'arrêta net et virevolta, furieux :

— Justement, Sinanju l'a su ! Et cette nation chérie de Sinanju n'a pas de leçons à recevoir d'une nation qui n'a que deux cents ans d'existence !

— Un point pour vous, soupira Remo.

Chiun tourna les talons et repartit à grandes enjambées. Il lui fallut un certain temps pour dissiper sa colère et reprendre la parole :

— Jadis, Moo constituait le plus grand empire marin du monde. Avant l'Égypte. Avant la Grèce. Et même avant les plus anciennes colonies d'Afrique.

— OK, c'est un vieil empire. La lune aussi ne date pas d'hier et alors ?

— Avant Sinanju, poursuivit Chiun, sous l'œil étonné de Remo.

Il était rare que son maître prononçât la moindre parole qui puisse ternir l'image flamboyante du Sinanju.

De part et d'autre de la piste, Remo aperçut des rizières et des champs de patates douces, dans lesquels travaillaient des adolescents des deux sexes. Ils ne prêtèrent aucune attention aux promeneurs.

— Au temps de Moo l'Ancienne, remarqua Chiun d'un ton sec, le riz ne poussait pas tout seul non plus.

— Ils pouvaient se nourrir de noix de coco.

— Toi aussi tu pourrais vivre de potage citronné à l'œuf, mais il vaut mieux varier sa nourriture.

— Pourtant, si on m'en sert à chaque repas, ce n'est pas moi qui m'en plaindrais.

— Moo était puissante car elle produisait en abondance, enchaîna Chiun. C'est une tradition à laquelle le Grand Moo tient tout particulièrement. Chaque année, ils récoltent davantage de riz qu'il ne leur est nécessaire. Ainsi, ils n'en sont jamais dépourvus.

— Comment se fait-il que je ne vois que des adolescents ? Où sont les adultes ? À la pêche ?

— Pas tous. Ce sont plutôt les femmes qui s'en chargent, en général.

— Et les hommes ?

— As-tu oublié les pièces de monnaie ?

— Ah oui, c'est vrai ! Ils sont à la mine, bien sûr !

La piste commençait à descendre vers le lagon.

— Moo possédait la monnaie la plus forte car Moo détenait la plus importante trésorerie. Les pièces s'entassaient. Car les Mooviens étaient de grands mineurs en ce temps-là.

— Mouais, comme aujourd'hui, observa Remo en tendant le pouce vers une mine abandonnée, la troisième qu'ils apercevaient depuis le début de leur promenade.

— Ils possèdent moins de mines qu'autrefois, mais ils les exploitent avec acharnement d'après ce que m'a confié le Grand Moo.

Ils parvinrent enfin au lagon où leur jonque mouillait.

— Ouf ! Elle est toujours là, fit Remo.

— Et où serait-elle passée ?

— Nulle part, bien sûr. Mais comme c'est notre seul moyen de transport pour rentrer à la maison...

— À condition qu'elle ne fasse pas naufrage.

— Ne le dites pas trop fort, Petit Père.

Chiun sourit avec bienveillance :

— Alors on ne comprend plus la plaisanterie, mon fils ?

— Bien joué ! reconnut Remo. Bon, le bosquet, c'est de ce côté, on y va ?

— Bientôt, bientôt, Regarde plutôt vers l'est pour l'instant.

Remo mit ses mains en visière. Le soleil était au zénith.

— Je vois de l'eau.

— Là-bas, au loin, où la mer embrasse le ciel ?

— L'horizon, vous voulez dire ?

Chiun hocha la tête :

— À présent, regarde vers le sud. Tu vois cet horizon ?

— Bien sûr.

— Et vers le nord ? Et l'ouest ?

— Cela fait beaucoup d'eau.

— Si tu pouvais voir deux fois plus loin dans chaque direction, eh bien, ton seul regard ne pourrait contenir l'ensemble de l'Empire de Moo.

— Pourtant, comme ça à vue de nez, l'île doit faire dans les huit cents hectares à tout casser, murmura Remo distraitement.

— J'ai envie de prendre un bain, tu me suis ?

— C'est une invitation ou un ordre ?

— Est-ce que cela ressemble à une invitation ?

— Oui, mais en même temps je me demande ce qui va me tomber dessus si je refuse.

— Alors, accepte et tu pourras réfléchir à jamais sur le mystère des mystères...

— Allez, je vous suis, finit par déclarer Remo, après quelques hésitations. J'ignore où ça va nous mener mais une chose est sûre, ça nous mènera quelque part.

Ils nagèrent vers la pleine mer et, une fois au large, alors que la

jonque se trouvait à trois miles derrière eux, Chiun fit une pause :

— Viens, Remo, je veux te montrer quelque chose.

Le Maître de Sinanju disparut alors, comme si quelqu'un l'avait tiré par la jambe. Remo fit un saut de carpe et plongea à son tour. L'eau se referma au-dessus de lui. Elle était fraîche et bien plus claire qu'il ne l'aurait cru.

Il suivit les bulles d'air expulsées par Chiun. Un requin les croisa mais décida de les laisser tranquilles. D'autres poissons multicolores s'écartèrent au passage du Maître de Sinanju. Remo guettait la moindre pieuvre mais il n'en vit aucune. Le fond de l'océan était un enchantement de coraux de toutes les couleurs.

Des centaines de mètres plus bas, Chiun s'arrêta sur un banc de corail rose. Remo l'imita et lui fit face en dessinant un point d'interrogation du bout du doigt.

Chiun se pencha et arracha un morceau de corail sous lequel apparut une surface grise et plane. Il continua à gratter ainsi et débaya peu à peu une surface tout juste suffisante pour un homme debout. Il tapa du pied une seule fois et disparut. Remo hésita, songeant aux pieuvres. Puis il plongea dans le trou.

Il se retrouva dans une pièce carrée. Des algues mortes recouvraient ce qu'il identifia comme des bancs de pierre. Des fresques en mosaïques tapissaient les murs. Il y avait juste assez de lumière pour qu'il parvienne à en distinguer les motifs : elles représentaient des scènes de rue d'une cité avec de grandes tours et des dômes dorés. Les personnages étaient vêtus à la grecque, en toges et en jupes courtes. Compte tenu de l'architecture occidentale contemporaine, les bâtiments n'avaient rien d'impressionnant, mais cela n'était rien à leur splendeur.

Remo comprit alors qu'il se trouvait à l'intérieur d'une maison engloutie de Moo l'Ancienne. Chiun disparut dans une pièce attenante, suivi peu après par son élève.

Ils pénétrèrent alors dans une immense salle voûtée où le Maître de Sinanju se laissa flotter comme une méduse. Ses jambes s'agitaient en ciseaux, afin de rester à la verticale. Les bras écartés, il fit signe à Remo de se diriger vers les parois de pierre.

Elles étaient tapissées d'immenses bocalux en verre alignés sur des étagères. Remo s'en approcha. C'étaient des espèces de pichets hermétiquement fermés par des couvercles, en verre eux aussi, étanchéifiés avec de l'argile ou du goudron. À l'intérieur, un homme flottait, recroquevillé dans une position fœtale, la tête toute ratatinée, les paupières closes, comme s'il dormait.

Dans le bocal suivant, il y avait une jeune femme, le visage paisible, qui se tenait debout contre la paroi en verre ; la base étroite empêchait les chairs inertes de s'affaïsser. Elle était si proche, si réelle derrière sa prison de verre que Remo eut l'impression qu'il pouvait la toucher.

Chaque bocal contenait un corps en suspension dans un liquide rougeâtre. Remo s'en écarta, subitement horrifié par tous ces morts et rejoignit Chiun qui était en train de parcourir les rangées, de tombeaux. Brusquement, les murs se mirent à trembler. Remo sentit un courant les envelopper. Une étagère en haut du mur vacilla. Chiun lui fit signe de la soutenir. Puis, après que le Maître de Sinanju eut déposé un à un les bocaux à terre, Remo arracha l'étagère et la laissa dériver.

Au moment où ils s'apprêtaient à quitter cette sorte de salle mortuaire, un mur se fissura et l'un des tombeaux de verre chancela. Remo voulut se précipiter. Trop tard.

Le bocal se brisa en silence. Un liquide rouge s'en échappa, tel un nuage de sang. Remo s'écarta vivement lorsqu'il sentit se diffuser autour de lui des vapeurs d'alcool. Du vin ! Les corps étaient conservés dans du yin. Il cracha violemment, sachant combien l'alcool pouvait nuire à son organisme.

— Tout leur passé est donc enfoui là-dessous, Petit Père ? demanda Remo en refaisant surface.

— Oui, mon fils, répondit Chiun avec tristesse. Tu viens d'avoir le privilège de visiter ce qu'aucun homme – pas même un Moovien – n'a jamais vu et ne verra jamais : Moo l'Ancienne.

— Nous n'aurions pas dû les déranger. Regardez ce qui s'est passé.

— N'aie aucun regret, Remo. Ce n'est pas de notre faute. Le fond de l'océan remue souvent.

— Ainsi Moo a donc été réellement engloutie. Tout cet empire éparpillé dans toutes les directions...

— Aucun empire n'est éternel. Même ton Amérique. Si elle existe, c'est grâce au bon vouloir de l'univers.

Remo demeura un long moment silencieux.

— Cette salle avec les cadavres, c'était quoi, au juste ? demanda-t-il enfin.

— Le Tombeau Royal de la Dynastie Moo.

— Pourquoi me l'avoir montré ?

— Tout simplement parce que tu te trouvais à mes côtés. Je

souhaitais voir le visage du Grand Moo que Maître Mangko avait servi.

— Mais pourquoi ?

— Disons que je suis... sentimental.

Ce qui fit éclater de rire Remo.

Sur le chemin du retour ils firent une halte près de la jonque. Chiun monta à bord et balança un sac tintinnabulant à son disciple qui l'attrapa dans l'eau. Ce n'était pas sorcier de deviner qu'il contenait les espèces sonnantes et trébuchantes que leur avait confiées la Petite Moo.

— Vous avez l'intention de faire des courses ? s'enquit Remo, tandis que Chiun plongeait pour le rejoindre, vêtu de son kimono émeraude et or.

— Le Grand Moo m'a gentiment proposé de conserver l'argent de la mission dans ses coffres royaux pendant la durée de notre séjour.

— J'aimerais bien pouvoir mouiller la jonque en lieu sûr.

— La saison des typhons est passée depuis des mois, assura Chiun.

En traversant le Bosquet aux Fantômes, Remo retrouva ses mocassins. Impossible de les chausser ! Ses ongles étaient trop longs. De rage, il renversa l'un des totems au passage.

— Et, je vous en prie, ne me dites que vous m'aviez prévenu !

— Je ne te le dirai pas, répondit Chiun.

— J'aime mieux ça !

— Mais je t'avais prévenu quand même.

Remo ravala sa hargne. Au même moment, une jeune fille aux seins nus et rebondis se précipita vers eux.

— *Wiki-wiki !* Venez, je vous en prie, hommes de Sinanchu ! Un assassin a frappé le Grand Moo. Dépêchez-vous ! *Wiki-wiki !*

CHAPITRE XX

— Le fromage, ça me donne des gaz, maugréa Dirk Edwards, alias Ed the Eradicator.

Alors qu'ils naviguaient à plus de cent miles des côtes de Californie, il avait décidé de casser la croûte. Quelle ne fut pas sa surprise de découvrir que le garde-manger ne contenait que du fromage ; trois qualités à pâte dure et deux à pâte molle.

La nouvelle eut tôt fait de se répandre parmi l'équipage. En prenant son tour de gouvernail, Shane Billiken se retrouva assailli par les mercenaires.

— Calmez-vous, les gars, j'ai écrit un bouquin sur les fromages, s'empessa-t-il de dire. Je vous jure que c'est l'aliment idéal. Dedans, il y a du fer et du calcium, ça réduit le stress et c'est un anticancérigène naturel. Le meilleur de tout – et ça, j'en suis sûr, vous allez vachement apprécier, les gars – c'est que, si vous êtes blessés, eh bien, vous appliquez une bonne tranche de fromage sur la plaie et ça active la cicatrisation. Super, hein ?

— Qu'est-ce c'est que ces conneries ? grogna Dirk Edwards. Remarquez que ça vous sera peut-être utile au cas où on déciderait de vous flinguer.

— Vous ne feriez pas une chose pareille !

— On va se gêner ! Ou alors, démerdez-vous pour nous trouver autre chose que du fromage.

— Mais, attendez, on va arriver sur l'île. Là-bas je suis sûr que vous trouverez tout ce que vous voulez à manger.

— Pas question d'attendre jusque-là ! répliqua Dirk. Bon, les gars, j'ai une idée, gardez l'œil sur le moindre bateau de plaisance. Peut-être qu'on pourra faire du troc ? ajouta-t-il en riant. En attendant, on va se contenter de fromage.

Les mercenaires firent grise mine. Une mine qui s'assombrit davantage, lorsque Dirk demanda à Shane Billiken où se trouvaient les réserves d'eau et que l'autre répondit :

— Le seau est dans la cabine, à côté du fromage.

— Le seau ?

— Ouais, j'ai pensé à apporter une corde aussi. Servez-vous ! fit Shane en écartant les bras, comme pour embrasser l'océan.

Dirk Edwards battit des paupières.

— Holà, mon pote, y a comme un malaise, là... dit-il d'une voix sourde avant d'entraîner l'équipage dans une conférence au sommet à la proue du yacht, lequel avait été pompeusement rebaptisé pour la circonstance *Nouvel Âge et Grandes Espérances* (quoique, présentement, Shane se demandait si c'était une bonne idée, vu que son espérance de vie à lui était en train de rétrécir à vue d'œil).

Enfin, après d'âpres discussions, Dirk revint près du gouvernail et laissa tomber la sentence :

— Mes hommes et moi, on a pris une décision. Soit on trouve à bouffer avant l'aube, n'importe où, sur un bateau de plaisance, ou sur une île, soit on vous crève la panse, avant de vous balancer par-dessus bord et de mettre le cap sur l'Amérique centrale.

— Pourquoi l'Amérique centrale ? questionna Shane, histoire de changer de sujet.

— On trouvera bien une guérilla à se mettre sous la dent là-bas.

— J'ai pris des jumelles. Je pourrais peut-être grimper en haut du mât pour faire la vigie.

— Allez-y, je prends le gouvernail.

Une fois sur la sellette, Shane Billiken scruta l'horizon dans toutes les directions. Il se dit qu'il avait commis une erreur en payant ces types d'avance. Cela leur ôtait toute motivation et, du coup, sous n'importe quel prétexte, l'eau de mer un peu trop salée par exemple, voilà qu'ils étaient prêts à se mutiner. Incroyable ! D'ailleurs, à voir certaines tronches, Shane aurait juré qu'ils se shootaient à l'acide.

Le soleil se coucha, la lune se leva et la mer était d'huile.

Quelques heures avant l'aube, Shane repéra des lumières sur l'océan.

— Bateau à bâbord ! s'écria-t-il.

Tout le monde se précipita au bastingage, sur la gauche.

— Non, de l'autre côté !

Ils se ruèrent à tribord et Shane frissonna sous les regards meurtriers qu'ils lui décochèrent.

C'était un yacht. On entendait de la musique. Les plaisanciers faisaient la fête.

— Combien d'hommes à bord ? brailla Dirk.

— J'en compte cinq.

— OK. Tex, J-D, vous descendez et tâchez de les joindre par radio.

Il fit tourner le moteur au ralenti. Le *Nouvel Âge et Grandes Espérances* se stabilisa et décrivit un cercle paresseux. Shane, toujours juché sur son mât, vit le yacht donner de la bande et venir vers eux.

— Quelqu'un pourrait-il m'aider à descendre ? demanda-t-il, tandis que Tex et J. -D. remontaient de la cabine et faisaient signe à Dirk que tout était OK.

— Vaut mieux pas, répondit Dirk, laconique. Vous risquez de prendre une balle perdue.

— Co... comment... ?

Mais Shane n'eut pas le temps d'achever sa phrase que les armes automatiques se déchargeaient sur le yacht. Dans la timonerie, le matelot vrilla, avant de s'écrouler dans une mare de sang. Les convives plongèrent sous le plat-bord, bientôt déchiqueté sous la fusillade. Un homme sauta par-dessus bord et refit surface, tel un bouchon de liège, avant de couler sous les tirs croisés.

Lorsque Shane Billiken retira ses mains qui masquaient ses Ray-Ban, Dirk lançait le canot pneumatique à la mer. Il rama jusqu'au yacht et en revint quelques minutes plus tard, avec plusieurs glacières remplies de bières et de steaks bien rouges.

Quelques minutes plus tard, le *Nouvel Âge et Grandes Espérances* reprenait sa route et le yacht explosait dans une pluie d'éclats de bois.

— Fusée à retardement, commenta Dirk, alors que ses hommes faisaient descendre Shane sur le pont.

— Une bière ? proposa Dirk, nonchalamment.

— Non, non, répondit Shane d'une voix étranglée, les jambes flageolantes. Vous étiez vraiment obligé de les tuer ?

— C'est pour ça que vous nous avez engagés, non ?

— Mais pas du tout ! Le contrat, c'était pour des indigènes sous-développés ! Eux, c'étaient des gens normaux, des vrais Américains !

— Vrais ou pas, gloussa Dirk, nous on tue pour de vrai. Et sans supplément !

CHAPITRE XXI

Le Grand Moo était assis sur le Trône du Requin dans la cour du palais, la main sur son puissant biceps. Quelques gouttes de sang coulaient vaguement d'une blessure invisible. Des petites Mooviennes s'affairaient à piler des cendres chaudes, qu'elles appliquaient ensuite avec précaution sur la plaie.

La Petite Moo faisait les cent pas :

— Tous les Adorateurs de la Pieuvre n'ont pas été éliminés, se plaignit-elle, en gratifiant Remo d'une moue sensuelle.

— Impossible, riposta Chiun. Le Grand Prêtre n'a pas pu mentir.

— C'était un traître, grommela le Grand Moo en tressaillant sous l'application des cendres chaudes. Bien sûr qu'il mentait. On m'a attaqué ici même. Je n'ai pas vu le visage de l'agresseur. Mais je l'ai frappé avec ma massue. Je l'aurais tué si je n'étais pas tombé.

Remo lorgna la matraque, aux pieds du Grand Moo. Le bois sombre était écrasé à un certain endroit et portait des lambeaux de peau et des taches de sang.

— Un homme de sang royal ne doit pas lever la main pour combattre, déclara Chiun. Laissez-nous cette corvée, à nous autres assassins.

— Aucun homme digne de ce nom ne fuit devant l'adversité, crachota le Grand Moo.

— Pour vingt pièces de monnaie, je vous ramène la carcasse de ce régicide.

— Apportez-moi sa tête et je vous fais cadeau des pièces que vous avez gagnées de façon déloyale, en clamant haut et fort que l'île était débarrassée des Adorateurs de la Pieuvre.

Chiun se caressa la barbichette. À quelle sorte d'empereur avait-il donc affaire ? Il souillait ses augustes mains au combat et semblait remettre en cause la parole inviolable du Maître de Sinanju ?...

— Je vous le ramènerai vivant, déclara Chiun, tout sucre tout miel. Ainsi il vous confirmera lui-même la vérité concernant l'élimination totale des Adorateurs de la Pieuvre, élimination totale dont, je le répète, vous nous êtes redevable. Et si les aveux du coupable arrivent à vous convaincre, je vous réclamerai les vingt pièces.

— Je ne peux pas croire à une telle ingratitude de la part de mes sujets ! Quand je pense que je leur ai donné le meilleur de moi-même depuis le début de mon règne...

— Je sais trop ce que c'est que de ne pas être apprécié à sa juste valeur, confia Chiun. Aussi, une fois cette affaire résolue, je veillerai à ce qu'aucun Moovien ne vous manque plus jamais de respect à l'avenir.

À ces mots, Chiun considéra la foule alentour, tandis que Remo se tenait en retrait, les bras croisés.

Le Grand Moo fit signe au Maître de Sinanju qu'il pouvait disposer. Et Chiun s'en alla à grandes enjambées, dans un tourbillon d'étoffe chamarrée.

Remo le rattrapa quelques minutes plus tard :

— Le Grand Moo est en rogne, hein ?

— Il y a de quoi, il baigne dans un tel climat d'ingratitude ! Il y a des gens qui s'imaginent qu'il ne suffit pas d'être l'héritier d'un roi pour gouverner et, crois-moi si tu veux, mais j'ai remarqué que très souvent ce sont les orphelins et les gens de basse extraction qui commettent ce genre d'erreur de jugement.

— Je ne me sens pas visé, ironisa Remo. En bon Américain moyen, je suis très probablement né au vingtième ou au trentième étage d'un hôpital !

Chiun ne releva pas, il gardait l'œil fixé sur le sol. Remo le suivit, tandis qu'il s'éloignait de la piste pour s'enfoncer dans la jungle. Une goutte de sang étincelait sur une feuille. Une autre noircissait la terre juste au-dessous. Chiun suivait la trace sanguinolente du tueur malchanceux.

Tels des rubis maléfiques, les gouttes conduisaient à l'une des nombreuses mines désaffectées de l'île. La végétation luxuriante en obstruait l'entrée.

— Comment dit-on « Sortez d'ici, qui que vous soyez ! » en Moovien ? s'enquit Remo.

Le Maître de Sinanju le bouscula et s'engouffra dans le tunnel obscur. Remo dut baisser la tête pour y pénétrer. Devant lui, Chiun marchait d'un pas décidé. L'accusation du Grand Moo l'avait piqué au vif et le pseudo-criminel allait passer un mauvais quart d'heure.

Remo dut ramper dans le boyau sinueux. Plus ils avançaient, plus les parois devenaient, humides. Il comprit qu'ils se trouvaient sous le niveau de la mer.

Ils parvinrent dans une sorte de cul-de-sac boueux. Un jeune Moovien pataugeait dans l'eau, le regard affolé. Il grimaça un sourire à la vue de Chiun.

— Par ton acte crapuleux, tu as offensé la Maison de Moo, psalmodia le Maître de Sinanju.

— Je ne veux plus descendre dans la mine, riposta le Moovien. J'ai passé ma vie à travailler au fond d'un trou pour enrichir le trésor, du Grand Moo. Les pièces de ce trésor, nous les travailleurs, on n'en voient jamais la couleur.

— Tu n'es donc pas un Adorateur de la Pieuvre ?

— Non, je m'appelle Ca-Don-Ho et je suis un assassin de rois.

— Le Grand Moo est vivant et lorsque tu lui auras répété ces propos, tu mourras.

Remo intervint :

— Une minute, Chiun. Écoutons-le. Je pense qu'il a de sérieuses revendications à formuler.

— Inutile. C'est un antimonarchiste primaire. Je connais les individus de cet acabit.

Ceci dit, le Maître de Sinanju s'avança dans la boue, afin de ramener le traître à son empereur.

Ca-Don-Ho bondit tel un ressort et tenta de saisir Chiun à la gorge. Mais le Maître de Sinanju se montra encore plus rapide et le frappa au visage. Ca-Don-Ho s'affala dans la boue. Il secoua la tête avec rage puis, s'emparant d'un couteau glissé dans son pagne, il attaqua le mur de boue. Chiun recula aussitôt, afin de ne pas salir son kimono.

— Il est fou, murmura-t-il.

— Pas tant que ça, répondit Remo en fonçant sur l'individu.

Trop tard, le mur s'affaissa et le Moovien disparut en riant sous un torrent d'eau de mer. Remo battit en retraite. Chiun le devançait déjà. Le courant les propulsa hors de la mine. Le sol eut tôt fait d'absorber l'eau, laquelle déposa le corps du pseudo-assassin sur l'herbe encore humide.

— Si on comptait sur lui pour faire des révélations fracassantes au Grand Moo, c'est raté, on dirait bien, fit Remo en s'approchant du cadavre.

— Sans doute, mais tu étais témoin de ses propos, rétorqua Chiun, en flanquant un coup de pied dans les côtes du défunt.

— Le Grand Moo ne voudra rien savoir.

— Et pourquoi donc ?

— Parce qu'il me prend pour un esclave.

Chiun resta un moment silencieux. Il flanqua un autre coup de pied dans les côtes du corps inerte.

— Ramasse ce tas de viande, finit-il par déclarer.

Tout en se baissant, Remo découvrit un objet qui brillait dans une flaque d'eau. Il s'en empara.

— Hé, j'ai trouvé une pièce.

— Parfait. Nous la rendrons au Grand Moo.

— Pourquoi ? C'est moi qui l'ai trouvée après tout !

— Toutes les pièces lui reviennent de droit. C'est pour cela qu'elles sont à son effigie.

— C'est bien ce que disait le gars. Mais à quoi sert l'argent s'il n'est pas distribué.

— Cela s'appelle le pouvoir.

— Eh bien, moi je dis que cette pièce m'appartient. Oh, regardez, Petit Père, c'est un Grand Moo différent qui est gravé dessus.

Chiun lui arracha la pièce des mains :

— Raison de plus pour la lui rapporter. Toutes les pièces sont refondues et refrappées chaque fois qu'un nouveau Grand Moo accède au Trône du Requin. Celle-ci porte l'effigie d'un Grand Moo antérieur...

Chiun s'interrompit, il examina la pièce à la lumière.

— Ne me dites pas qu'elle est fausse.

Chiun fronça les sourcils. La pièce disparut dans sa manche.

— Ramasse le cadavre, décréta-t-il en se remettant en route. Et ne parle jamais de cette pièce à quiconque.

— Ah ouais ? s'étonna Remo en soulevant le corps sur ses épaules. Est-ce un parfum de mystère que je sens dans l'atmosphère ?

— Ce sont sans doute tes chaussettes, lâcha Chiun, l'air hautain. Elles empestent.

CHAPITRE XXII

— Ainsi je dois me contenter d'un cadavre et de la parole d'un malheureux esclave ? prononça le Grand Moo, méprisant.

— Vous voyez, je vous l'avais dit ! glissa Remo à l'oreille de Chiun...

— D'ailleurs, il n'est pas assez mort, à mon goût.

Et le Grand Moo prit sa matraque et s'acharna sur le corps inerte du Moovien. Il frappa et frappa encore, en épargnant la tête, toutefois.

— Je laisse tomber, déclara Remo le voyant à l'œuvre. L'étripage de cadavre, c'est pas mon truc.

Même le Maître de Sinanju semblait écoeuré. Autour d'eux, les Mooviens paraissaient résignés. Désinvolte, la Petite Moo cueillait des hibiscus. Lorsqu'elle trouva une fleur à son goût, elle l'accrocha derrière son oreille gauche.

Lorsqu'il eut terminé de massacrer le corps du coupable, le Grand Moo s'affala sur son trône. Il ruisselait de transpiration.

— Enlevez-moi cette chose immonde, ordonna-t-il à ses gardes. Faites bouillir sa chair et nous utiliserons ses os en guise d'armes blanches, afin de rappeler aux conspirateurs le sort qui les attend.

— Je dis la vérité, déclara Chiun, en plissant le nez tant il était incommodé par la sueur des aisselles du Grand Moo.

— Nous le saurons bientôt. Si personne ne vient s'attaquer à toi d'ici la nouvelle lune, vous pourrez prendre possession de la totalité des sommes qui vous sont dues.

— Quiconque se place sous la protection du Sinanju n'a rien à craindre, répondit Chiun avec fermeté.

Il claqua dans ses mains. Au loin, des oiseaux s'échappèrent des arbres, affolés.

— Que faites-vous plantés là ? s'écria-t-il. Votre empereur est sain et sauf. Retournez au travail ! Les rizières et les mines vous attendent ! Allez, bande de paresseux !

Les Mooviens s'éparpillèrent, telle une nuée d'étourneaux. Chiun se retourna vers le Grand Moo et s'inclina.

— Veillez à ce que plus personne ne vienne troubler la paix de

mon royaume, prononça l'autre d'une voix lasse.

Un sourire fourbe déforma son visage, mais le Maître de Sinanju avait déjà pris congé.

— Charmant, l'empereur que vous servez ! déclara Remo, acide, tandis que Chiun le rejoignait sur le rivage oriental de l'île.

— Que *nous* servons, rectifia Chiun, d'une voix peu convaincue.

— Pas moi, en tout cas. Je ne suis qu'un esclave. Et un orphelin, par-dessus le marché.

Chiun ne répondit rien. Les mains dans les manches de son kimono, il se contenta de marcher aux côtés de Remo. Comme il faisait toujours lorsque quelque chose le préoccupait.

Son disciple finit par rompre le silence :

— Un mois, c'est trop long.

— Tu sais, Remo, j'ai dressé la liste des derniers princes qui gouvernent le monde moderne. Le Grand Moo restera sans doute le seul véritable empereur qu'il me sera donné de servir. Non pas que je sois trop âgé...

— Non, bien sûr !

— Mais qui sait ce que l'avenir nous réserve... Alors, vas-tu me refuser ce mois, Remo ?

— Non, mais n'oublions pas que Smith nous paie en or. Pas en argent, en platine ou je ne sais trop quoi.

Chiun décroisa les bras et exhiba la pièce de monnaie que Remo avait trouvée.

— Ceci est plus précieux que l'argent ou le platine. On croyait ces pièces disparues lorsque Moo fut engloutie.

— Nous aurons le temps de calculer le taux de change à notre retour, plaisanta Remo.

Chiun observa son reflet dans la pièce de monnaie.

— Viens ! déclara-t-il brusquement.

— Où cela ?

— Il faut que je compare cette pièce à celles qui se trouvent dans la salle du Trésor du Grand Moo.

— Pourquoi pas ? Il faut bien tuer l'après-midi.

Ils passèrent devant les champs où les enfants travaillaient. Des hommes empilaient des noix de coco. Personne ne semblait heureux.

— Ils n'ont pas l'air de s'amuser, observa Remo.

— Forcément, le premier contact que tu as eu avec eux, c'était lors du festin. Et là, tu vois les Mooviens dans leur vie de tous les jours. Il ne te viendrait pas à l'idée de juger les Américains sur leur comportement pendant la fête du Nazaréen.

— Encore faudrait-il que je sache de quoi vous parlez...

— Je ne trouve plus le nom exact, mais tu sais bien, c'est la Fête du Jésus ou quelque chose dans ce goût-là.

— Vous voulez parler de Noël ?

— Ça doit être ça, oui. De toute façon, il est totalement inutile de s'encombrer la mémoire avec le nom de telles festivités aussi païennes que futiles.

— Ça vous va bien de dire ça ! Vous croyez que c'est mieux d'avoir une fête nationale qui s'appelle Fête du Cochon comme à Sinanju ? Où allons-nous, à propos ?

— Essayer de trouver le trésor de l'île. Pour cela, il suffit de remonter à la source.

Chiun conduisit Remo dans le village proprement dit. Se guidant à l'oreille, il gagna une hutte de pierre derrière le palais, dans laquelle on martelait le métal.

Le Maître de Sinanju y entra sans frapper :

— Messieurs les feronniers du Grand Moo, je vous salue !

C'est à peine si les ouvriers levèrent la tête de leur forge. Dans son coin, un vieil homme à la peau desséchée gravait le portrait du Grand Moo sur les pièces terminées. À ses côtés s'entassaient celles qui venaient d'être façonnées.

— Par ordre du Grand Moo, je suis chargé d'escorter le transport de toutes les dernières pièces à l'endroit qui leur est réservé.

Le vieillard rassembla ses pièces dans un morceau d'étoffe, avant de se présenter à Chiun, tout en marmonnant dans sa barbe.

— Qu'est-ce qu'il baragouine ? demanda Remo à Chiun.

— Quelque chose sur les étrangers qui viennent manger le pain des Mooviens sur leur territoire.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je pense qu'il n'est pas d'accord pour que nous emmenions en quittant l'île une partie des fruits de son labeur.

— Qu'est-ce que ça peut lui faire ? s'étonna Remo, tandis qu'ils

suivaient l'homme dans la forêt. De toute façon, toutes les pièces appartiennent au Grand Moo.

— Tu sais, mon fils, beaucoup de gens deviennent intolérants en prenant de l'âge.

— Non, c'est vrai ? railla Remo.

Chiun hochait vaguement la tête :

— Tout à fait. La sagesse n'est pas toujours liée à une longue vie bien remplie.

— Et voilà ! Ma dernière illusion s'en va en fumée... Le premier empereur que je rencontre ressemble à un catcheur hawaïen mal dégrossi et il règne sur une bande de fanatiques.

— Mais non, Remo, cet individu est grincheux certes, mais évitons de généraliser.

Une fois au centre d'une clairière, le vieil homme dégagea une souche de banian que la foudre avait fait basculer sur un tronc d'arbre creux. À l'aide d'un couteau, il souleva le couvercle raboté à la main. Des sacs de pièces s'entassaient sous un bon mètre cinquante d'eau.

— Vous parlez d'un trésor, commenta Remo. Une souche d'arbre !

— Quelles pièces sont à moi ? demanda Chiun.

Le vieil homme haussa les épaules :

— Celles que le Grand Moo désignera.

— Mais celles que la Petite Moo m'a offertes appartiennent à l'histoire. Elles témoignent des premiers contacts entre Moo et le Sinanju.

— Qu'est-ce que ça peut faire, Petit Père ? Intervint Remo. Ce sont toujours des pièces.

— Non, celles-ci sont tout à fait particulières ! s'affola Chiun. Regarde ! Ils les mélangent ! C'est affreux !

Lorsque le vieil homme eut fini, il remplaça le couvercle et Remo posa la souche de l'arbre foudroyé par-dessus. Entre-temps, le vieillard avait disparu sans dire au revoir.

— J'ai bien regardé les pièces. Elles portaient la marque de la Cinquième Année du Troisième Cycle.

— Oui, et alors ?

— C'est l'année où le Grand Moo actuel est monté sur le trône. Note-le quelque part, Remo, car c'est important.

— Volontiers, mais je n'ai pas de crayon sous la main.

— Cette pièce, poursuivait Chiun, en montrant celle que Remo avait trouvée, correspond à la même année.

— Et alors ? Le Grand Moo est mort. Vive le Grand Moo. C'est la formule consacrée, non ?

Les lèvres de Chiun se plissèrent et la pièce disparut dans sa manche.

— Que cela reste entre nous, entendu ?

— Motus et bouche cousue, répondit Remo. Même si, ce qui n'est pas le cas, je savais de quoi vous parlez, à qui irais-je le raconter ? Chaque fois que j'essaye de placer deux mots en moovien, les gens se tordent de rire.



Le Dr Harold W. Smith décacheta l'enveloppe de l'American Express à l'aide de son coupe-papier. Il examina le relevé qui se trouvait à l'intérieur. Les achats étaient effectués au nom de Robeson, l'une des innombrables identités de Remo.

Smith passa en revue la liste des dépenses : une tondeuse à gazon autoportée, un téléviseur grand écran... Même si Smith ne voyait pas réellement à quoi pouvait bien servir la tondeuse, il ne chercha pas à comprendre. Un peu plus bas, il découvrit le prix de billets d'avion ainsi qu'un certain achat effectué dans un complexe appelé *Malibu Marine*. Smith battit des paupières.

— Soixante mille dollars, murmura-t-il. Il doit y avoir erreur.

Il appela d'abord la compagnie aérienne. On lui confia qu'il s'agissait d'un vol direct New York-Los Angeles et que, bien sûr, s'il y avait une erreur dans la facturation, elle serait rectifiée dans les meilleurs délais.

Smith répondit que non et raccrocha. Il téléphona ensuite à *Malibu Marine*, dont la facture datait du lendemain du vol.

— J'appelle au sujet d'un achat effectué avec ma carte American Express. Pouvez-vous vérifier ce prix ? Soixante mille dollars.

— C'est exact. Il y a un problème ?

— Je ne sais pas vraiment. De quoi s'agit-il au juste ?

— Mais... C'est votre carte, vous ne vous rappelez pas ?

— Je suis cosignataire avec mon neveu.

— Eh bien, j'espère que vous avez du répondant. Il a acheté une jonque chinoise. À cette heure-ci, il doit se trouver quelque part dans le Pacifique.

— Une jonque chinoise ! s'étrangla Smith. Il n'a pas dit où il allait ?

— Non, lui et son pote, le vieux Chinois, sont partis illico. Il y avait une fille avec eux.

— Alors, vous ne connaissez pas leur destination exacte ?

— Ben non, j' vous dis. Ils ont profité de la marée et c'est tout ce que je sais. Dites donc, vous pouvez couvrir la dépense, j'espère ?

— Oui, bien sûr. Pardon d'avoir abusé de votre temps.

Smith raccrocha, la mine déconfite. Il lui fallait à tout prix une aspirine pour se remettre de ses émotions.

Perdu dans ses pensées, il glissa la main dans son tiroir et avala un cachet d'Alka-Seltzer.

Ainsi, Remo et Chiun avaient quitté le pays sans prévenir. Que s'était-il donc passé ? Avait-il offensé le Maître de Sinanju de quelque manière que ce soit ?

Smith n'envisageait qu'une seule destination possible. Remo et Chiun étaient retournés au village de Sinanju. Et il se retrouvait seul pour percer le mystère du voisin inconnu.

Soudain, il se rendit compte qu'il avait avalé son cachet sans une goutte d'eau. Il se précipita vers le distributeur du bureau et but un verre entier. Le reste de la journée, il se demanda pourquoi sa migraine persistait et il ne cessa pas d'avoir des renvois.

CHAPITRE XXIII

Remo entendit le cri et sauta dans son pantalon.

Le palais royal était plongé dans l'obscurité, hormis aux endroits où la lune projetait des taches de lumière. Il retrouva Chiun, le visage lugubre, et tous deux se précipitèrent dans le couloir sombre, vers la chambre du Grand Moo.

Ils le retrouvèrent à la porte, agitant sa massue sanguinolente avec rage :

— Ils étaient trois ! Deux se sont échappés.

Recroquevillé à terre, un Moovien gémissait, le bras en charpie.

— Ils ont la mémoire courte, grimaça le Grand Moo.

Une jeune Moovienne surgit derrière Remo. Bouche bée, elle protégeait sa poitrine nue.

— Que fait cette paysanne dans mon palais ? vociféra le Grand Moo. Encore une traîtresse ?

— Non, elle est avec moi, répondit calmement Remo.

— Avec toi ? répliqua Chiun, interloqué.

— Nous étions ensemble, quoi. Enfin, vous comprenez...

— Nous en reparlerons plus tard.

La Petite Moo surgit d'une pièce voisine. Elle lorgna la paysanne, qui s'enfuit à toutes jambes.

— Vous êtes sain et sauf, père ? demanda-t-elle.

— Je suis entouré de traîtres, déclara-t-il amèrement.

— Permettez-moi de vous débarrasser de cet être abject, intervint Chiun en désignant l'agresseur au bras cassé.

— Il n'est rien, comparé aux deux qui se sont enfuis.

C'est alors qu'apparurent les gardes à la Plume Écarlate.

— Impossible de les retrouver, annonça le capitaine.

— Je m'en remets alors au Sinanchu, répondit le Grand Moo. Si tant est qu'ils veulent s'en aller avec la totalité de leurs gains.



Chiun et Remo suivirent des traces qui les menèrent à l'océan. Aucune ombre ne vint troubler la surface de l'eau.

— Je crois bien qu'ils nous ont semés, déclara Remo.

— Je ne pense qu'il s'agisse d'Adorateurs de la Pieuvre, même s'ils sont partis par la mer. Viens, nous devons en informer le Grand Moo.

Tandis qu'ils rebroussaient chemin, le Maître de Sinanju reprit la parole :

— Parle-moi un peu de cette petite Moovienne.

— Je la connais à peine. Elle se trouvait là depuis dix minutes quand j'ai entendu crier. Elle est passée par la fenêtre.

— Une gourgandine, à l'évidence !

— Une gourgandine ? Pourquoi elle et pas les autres ?

— Ah bon ? Il y en a eu d'autres ?

— Ben... euh... quelques-unes.

— Combien ? insista Chiun en plissant les yeux.

— Cinq ou six... Euh, je veux dire cinq ou six...

— En trois nuits ! Rien que ça !

— En fait, je ne compte que cette nuit. Hier et avant-hier, je ne sais plus combien elles étaient.

— Aiiiii ! s'écria le Maître de Sinanju. Tu es devenu fou ? As-tu songé aux maladies que ces filles peuvent te transmettre ?

— Petit Père, nous sommes sur une île de deux cents habitants à tout casser. Si une seule de ces filles avaient eu la moindre maladie, il y a longtemps que tout le monde serait contaminé.

— Permets-moi d'en douter.

— Pas de radio, pas de télé. Je m'ennuie, à la longue ! Et puis, ce sont elles qui se faufilent dans ma chambre.

— Tu pouvais les éconduire ! se fâcha Chiun.

— J'ai bien le droit de prendre du bon temps.

— Et tu en as pris, au moins ?

— J'en sais rien, au juste. D'ailleurs pourquoi vous me demandez,

vous savez comment se passe la sexualité des Maître de Sinanju.

— Parfaitement, on fait les choses très consciencieusement pour s'en débarrasser le plus vite possible et passer aux choses sérieuses.

— Justement, j'ai un problème. Je n'arrive pas à décoller du stade deux, dans les trente-sept étapes qui mènent à l'épanouissement sexuel. Et le fameux feu d'artifice ne se déclenche jamais. Et puis ce qui est étrange, c'est que pour ces filles, faire l'amour, c'est comme mâcher du chewing-gum. Une fois que la bulle éclate, pffft merci Remo, à la prochaine ! Même pas le temps de leur demander si elles ont apprécié.

— Je t'ai déjà dit que les Américaines te convenaient mieux. Contrairement aux Mooviennes, on les éduque avec la notion de pêché et d'interdit. L'acte en lui-même s'entoure de tout un mystère. Pas étonnant qu'elles passent davantage de temps à en parler qu'à le faire et que toutes vos chansons occidentales soient graveleuses.

— Vous généralisez à outrance, Petit Père. Citez-moi un seul exemple.

— *I Wanna Hold Your Hand* [\[4\]](#), en voilà un de premier choix !

— Cela n'a rien de dégoûtant.

— Oui, on commence par se prendre la main et on ne sait jamais où cela va s'arrêter ! Viens, le Grand Moo nous attend. Pas un mot sur tes fredaines !

— J'espérais justement lui poser quelques questions sur certaines pratiques mooviennes.

— Lesquelles ?

— Ces marques, par exemple, répondit Remo en montrant son bras.

Chiun les examina.

— Elles sont plus rouges qu'auparavant. Mais ça devrait s'estomper à la longue.

— Je ne parle pas des marques faites par les ventouses de pieuvres, rectifia Remo. Mais de celles-là, les plus récentes.

— Je ne comprends pas.

— Ce sont... euh... des morsures.

— Des morsures ?

— C'est ce que je me tue à vous dire. Elles n'embrassent pas, elles mordent. Je n'arrive pas à savoir pourquoi.

— Les paysannes te mordent ? répéta Chiun en observant son bras sous toutes les coutures.

— La Petite Moo aussi.

— Tu as couché avec elle ! s'enflamma Chiun en lui enfonçant ses ongles dans le bras.

— Pas encore, répondit Remo en se libérant. Enfin... non, je veux dire. Mais sur la jonque, elle m'a mordillé deux ou trois fois. Je crois qu'elle m'aime bien.

— Quoi qu'il en soit, nous verrons cela plus tard. Cette discussion m'horripile.

— Je ne vous aurais jamais suivi, dans cette galère, si vous ne m'aviez pas alléché avec les filles aux seins nus.

— Mais je ne t'ai jamais promis que tu pourrais en abuser. D'ailleurs, à ce sujet, que je ne surprenne pas en train de faire les yeux doux à la Petite Moo ! Tu dois respecter la famille royale. Le mariage, c'est une affaire sacrée. Mais le badinage crée des problèmes. Nul doute qu'elle est encore vierge.

— Pas étonnant qu'on la vénère autant, observa Remo. Les vierges sont une espèce en voie de disparition sur cette île.

Ils trouvèrent le Grand Moo dans sa chambre, en train de tordre le bras de l'agresseur. Ce dernier hurlait sans relâche qu'il ne savait rien de plus.

— Il admet sa tentative d'assassinat mais affirme ne pas connaître les autres, déclara le Grand Moo.

— Il dit la vérité, assura Chiun. Je le sens à la peur que trahit sa voix. Mais je vais quand même essayer...

À peine Chiun lui effleura-t-il le poignet que l'individu eut un mouvement de recul et se mit à gémir. Le Maître de Sinanju lui pinça alors le lobe de l'oreille. Et l'homme se remit à hurler de plus belle.

— Parle ! Parle ! s'écria le Maître de Sinanju. Plus vite tu parieras, plus vite la douleur s'en ira. Qui étaient les deux autres conspirateurs ?

— Je n'ai pas vu leurs visages, répondit l'individu dans un rictus d'agonie. Ils ne m'accompagnaient pas. Je ne pense pas qu'ils étaient ensemble.

— Mensonges ! cracha le Grand Moo.

— Pas du tout, contra Chiun. Une dernière question. Es-tu un Adorateur de la Pieuvre ?

— Pas du tout. Que Kai, dieu de la mer, m'en soit témoin.

Chiun lui lâcha l'oreille et se releva, la mine lugubre.

— Je viens de vous prouver que les Adorateurs de la Pieuvre ne sont pas derrière ce complot.

— Peut-être... reconnut le Grand Moo, de mauvaise grâce.

— Mais le danger n'en demeure que plus grand. Vos ennemis sont multiples et donc plus difficiles à localiser.

— Je double vos honoraires si vous les découvrez tous ! lâcha soudain le Grand Moo.

— Entendu. Je vous débarrasse de cette charogne.

— Non !

— Non ? répéta Chiun, ébahi.

— J'ai déjà perdu beaucoup de sujets depuis votre arrivée...

— Tous des ennemis.

— Mais néanmoins sujets. J'ai besoin de monde pour travailler dans les mines et les champs. Dès que son bras sera guéri, nous le remettrons au travail.

— Un serpent que l'on n'a pas achevé demeure à jamais ingrat. Ses crochets restent un danger permanent.

— Vous pouvez disposer, je retourne me coucher.

— Remo et moi monterons la garde devant votre porte.

— Pas question, souffla Remo. J'ai pas fermé l'œil depuis notre arrivée.

— C'est de ma faute, peut-être ? rétorqua Chiun. (Il se tourna vers le grand Moo :) Nous sommes dans le couloir, au cas où vous auriez besoin de nous.

Mais l'autre ronflait déjà comme un bienheureux. Les gardes enlevèrent l'agresseur en le traînant par les chevilles.

— Je peux faire un saut dans ma chambre ? demanda Remo, une fois seul avec Chiun.

— Tu as oublié quelque chose ?

— Mes chaussettes, répondit Remo en remuant les orteils dont les ongles jaillissaient, telles des griffes.

— Tu vas les déchirer, avec des ongles pareils.

— Je les porterai à la débraillée, comme les mœurs mooviennes...

Et Remo sourit à belles dents lorsque Chiun le chassa, agacé. Avec un peu de chance, une autre fille appétissante l'attendrait. Peut-être qu'il franchirait le stade deux, cette fois. Dans ce pays sans télé ni bandes dessinées, c'était bien le seul dérivatif de Remo.



Cela faisait plus d'une semaine que le Dr Harold W. Smith n'avait pas de nouvelles de Remo et Chiun. Il se repassa la bande magnétique du répondeur pour la énième fois.

Que pouvait signifier ce « moo », auquel faisait allusion Remo. Smith réfléchit. À tout hasard, il pianota une autre orthographe : Mu.

Une liste interminable de noms voisins s'afficha. Toutefois, il existait bel et bien un endroit qui s'appelait Mu. Fébrile, Smith consulta la fiche.

Quelle ne fut pas sa déception lorsqu'il découvrit des données concernant une île mythique. Selon des pseudo-scientifiques, elle aurait existé quelque part dans le Pacifique, avant de sombrer dans un cataclysme naturel.

À l'évidence, rien à voir avec l'endroit mentionné par Remo. Et si cette île avait existé jadis, ce n'était plus désormais qu'une couche de sédiment au fond du Pacifique.

CHAPITRE XXIV

Remo fut réveillé par le soleil. Il sentait décliner son enthousiasme pour les Mooviennes. Finies les fredaines. Tout passe, tout lasse. Surtout qu'il avait compris qu'on le considérait ni plus ni moins comme l'étalon du village, taillable et corvéable à merci.

En outre, elles mordaient de plus en plus fort, à présent.

Une fois son pantalon enfilé, Remo sortit pieds nus dans la cour. En l'apercevant, les gamins se poussèrent du coude et pouffèrent en le montrant du doigt.

« Mes ongles, sans doute... » songea-t-il en contemplant ses mains. Leur longueur atteignait la moitié de celle des ongles de Chiun. Impossible de les couper, les couteaux n'étaient pas assez tranchants.

Tandis qu'il traversait le village, les enfants l'interpellèrent. *Hokko-ili ! Hokko-ili !* entendait-il sur son passage. *Hokko*, il connaissait ; ça signifiait jaune. Mais *ili* restait un mystère. Cela ressemblait à *ilo*, c'est-à-dire ananas en moovien.

— Pourquoi est-ce qu'ils m'appellent ananas jaune ? demanda-t-il à Chiun, en le rejoignant.

Le Maître de Sinanju se tenait au sommet de la plus grande mine de Moo. Les hommes entraient et sortaient à intervalles, extrayant le minerai à l'aide de noix de coco vides. Chiun se tourna vers lui, l'air éberlué.

— Que t'est-il arrivé ?

— Je ne sais pas. Ça se voit tant que ça ?

— Ta barbe, elle est toute jaune... Baisse la tête.

Remo obtempéra.

— Des poux ?

— Pire encore. Tes cheveux virent au jaune.

— Au jaune ?

— Le soleil les éclairecit. L'eau salée aussi, sans doute.

— C'est la première fois que ça m'arrive... Je ne comprends pas...

— C'est étrange. Ils sont jaunes aux racines et non pas aux pointes. Mais ta barbe est toute dorée.

— Et vous croyez que c'est pour ça que les gosses m'appellent « ananas jaune » ? s'enquit Remo en se redressant.

— Sans doute oui. Ananas jaune, tête jaune...

— J'ai entendu pire, remarquez.

— Tu as encore eu une nuit agitée, à ce que je vois, commenta Chiun, en observant les morsures sur la poitrine et les bras de son disciple.

— De toute façon, les Mooviennes, basta. C'est tout juste si elles ne tirent pas à la courte paille pour monter dans ma chambre. Et puis, les seins nus, j'en ai ma claque.

— Parfait, car la Petite Moo te cherche.

— Je croyais qu'elle me battait froid ces derniers temps.

— J'apprécie que tu aies recouvré tes esprits car la Petite Moo a ce regard qui en dit long... murmura Chiun d'un air de conspirateur.

— Quel genre de regard ?

— Un regard lascif.

— Oh, ce regard-là... Tiens, c'est elle qui vient du palais, non ?

— Eh bien, je te laisse te débrouiller avec elle. Je vais faire un tour dans les rizières. Toi, surveille les mineurs et fais attention : normalement ils n'ont pas de pause avant une heure.

— Ah bon, ils ont des pauses ?

— Naturellement. Le Grand Moo n'est pas un tyran.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, déclara Remo, en observant du coin de l'œil la démarche languissante de la Petite Moo. Vous savez, Petit Père, je suis un assassin, pas un contremaître ni un contrôleur de travaux.

— Aujourd'hui si ! Un bon assassin doit aussi protéger l'empire du souverain qui l'a engagé. D'ailleurs plus personne n'a essayé de tuer le Grand Moo depuis une semaine.

— Pas étonnant, ils se crèvent au travail. Nous sommes toujours sur leur dos. À la fin de la journée, ils arrivent tout juste à se traîner jusqu'à leur lit.

Le Maître de Sinanju s'éloigna sous l'œil hargneux des mineurs. À peine Remo eut-il le dos tourné qu'ils ralentirent la cadence. Certains même abandonnèrent leur poste et se glissèrent dans les taillis.

— *Ola !* fit Remo, à l'approche de la Petite Moo.

— Je vous cherchais. Tiens, qu'est-il arrivé à vos cheveux ?

— Ce sont surtout mes ongles qui m'inquiètent.

La Petite Moo lui prit la main :

— En effet ils sont drôlement longs ! De véritables griffes pour combattre vos ennemis.

— Je n'en ai aucun en ce moment.

— Je sais, tout le monde vous adore. Surtout les paysannes. Vous n'en avez pas assez, au bout d'une semaine ?

— À vrai dire, si.

La Petite Moo lui décocha un sourire épanoui.

— Vous êtes en beauté, aujourd'hui, complimenta Remo, tandis qu'elle lui prenait le bras.

Elle sourit de plus belle et se mit à lui caresser les biceps, puis à les palper... Pour un peu, elle les aurait pincés.

— Pourquoi les Mooviennes me mordent-elles la peau ? demanda Remo tout à trac.

— Parce que vous êtes blanc. Depuis les derniers hommes blancs venus nous imposer leur propre Dieu, les Mooviennes se transmettent de mère en fille des histoires qui vantent votre beauté, votre peau délectable, vos puissants organes.

— Je n'en ai qu'un, en fait.

La Petite Moo éclata de rire.

— Les Mooviennes mordent-elles leurs compagnons ?

— Bien sûr que non. Entre nous, nous nous embrassons.

— Eh bien, je ne connais toujours pas le baiser moovien.

— Ce soir, je viendrai vous voir. Mais je dois d'abord demander une faveur à mon père.

— De quoi s'agit-il ?

— Je ne puis vous le dire, sinon vous allez vous enfuir.

— Ça m'étonnerait. Rien ne m'effraie. Et Chiun m'a dit que vous étiez sans doute vierge.

Et la Petite Moo éclata de rire à nouveau.

— Il n'y a plus de vierges sur Moo. Je parle des filles ayant plus de douze ans, bien sûr...

— C'est bien ce que je pensais.

Brusquement, le visage de la Petite Moo se crispa :

— Pourquoi ces hommes ont-ils cessé de travailler ?

Remo se retourna.

— Eux ? Oh, je leur ai accordé une pause.

— Ils ne doivent pas la prendre avant une heure.

— Et alors, qu'est-ce que ça change ? Ils finiront bien par se remettre à travailler. À quoi sert toute cette activité ? On se croirait dans une ruche. Votre peuple a largement de quoi se nourrir. Ils devraient se détendre davantage.

— S'ils ne sont pas occupés, ils deviennent paresseux et perdent leur habileté.

— Je pense qu'ils travaillent trop dur.

— Évidemment, vous réagissez comme un ancien esclave, cela ne m'étonne pas. Vous ne comprenez donc rien à l'autorité du souverain ? S'il relâche trop la bride, tout le monde voudra commander. Cela mène au chaos. Comme lorsque Moo l'Ancienne fut engloutie.

À ces mots, la Petite Moo alla menacer les mineurs de ses petits poings rageurs, en les accusant d'être fainéants et de ne pas respecter les traditions. Un jour, selon elle, Moo retrouvera sa grandeur et sa suprématie, à condition qu'ils ne relâchent pas leur effort.

En retrouvant Remo, son visage redevint doux et paisible, le calme après une tempête tropicale.

— OK, j'ai compris, fit Remo. Je vais veiller à ce qu'ils ne ralentissent pas la cadence.

— À ce soir, répondit la Petite Moo d'une voix tendre. J'ai hâte de faire *poon-poon* avec vous.

— Moi aussi, dit Remo, même si je ne sais toujours pas de quoi il retourne.

Et la Petite Moo s'éloigna avec la grâce et la légèreté d'une biche. Les feuillages vibrèrent sous son petit rire de clochette.

CHAPITRE XXV

— Père ! Père ! criait Dolla-Dree, la Petite Moo de Moo, en arrivant au palais.

Tu-Min-Ka, Grand Moo de Moo, apparut, l'air anxieux :

— Des ennuis ?

— Non, non, répondit Dolla-Dree, en tombant à ses pieds. Je sollicite une grande faveur. Une faveur que je partagerai avec les Petites Moos du passé.

— Je t'écoute, ma fille.

— J'aimerais acheter l'esclave Remo, car il me fait envie.

— Il est affranchi. L'esclavage est aboli sur notre île.

— Parce qu'il n'y a pas suffisamment de Mooviens. Jadis, au temps des marins à la peau blanche, nous en avions.

— Et nous les avons affranchis.

— C'est pourquoi j'aimerais renouer avec la tradition. J'achète Remo et, avant de le faire mien, je le libère.

— Bien parlé, ma fille. Mais c'est déjà un homme libre.

— Oh, mais il ne restera pas bien longtemps esclave, implora la Petite Moo, cramponnée à la jambe de son père. Je le traiterai comme nous traitions les hommes blancs autrefois. Il sera mien à jamais, corps et âme.

— Le Maître de Sinanchu tient beaucoup à lui.

— Est-ce une raison pour en priver votre fille unique ? Le seul être au monde qui vous aime sincèrement ?

Le Grand Moo se laissa fléchir :

— Je vais en parler au Maître de Sinanchu.

— J'attendrai sa décision, répondit froidement la Petite Moo. Mais n'oubliez pas que je représente tout ce que vous avez au monde, alors ne me décevez pas.

À ces mots, elle disparut dans le palais, plus méprisante que jamais.

Sa massue à la main, le Grand Moo appela ses gardes à la Plume

Écarlate. Sa fille n'y allait pas de main morte. Le rite avec lequel elle souhaitait renouer était abandonné depuis le règne de Rona-Ku.

En chemin, les singes l'interpellèrent et le Grand Moo les menaça du poing, comme s'ils étaient la cause de tous ses ennuis. Le cortège royal approchait des rizières, lorsqu'un des gardes trébucha contre un arbre et s'écroula par terre, inanimé.

— Allez voir ce qui se passe, déclara le Grand Moo. Sa tête a dû heurter une pierre.

Les autres gardes entourèrent leur collègue. Ils le remuèrent mais l'homme ne réagissait plus. Ils le firent rouler sur le dos et chacun put voir son regard fixe et vitreux. C'est alors qu'ils comprirent.

Ce fut le Grand Moo qui localisa l'épine plantée dans le pied du garde. Il la retira. Une minuscule goutte de sang s'écoula de la pointe.

— Une épine de poisson empoisonné, marmonna-t-il. On m'a tendu un piège.

Au même moment, un bruissement de feuilles capta leur attention. Les gardes s'apprêtèrent à poursuivre le rôdeur.

— Non ! s'écria le Grand Moo. Ne m'abandonnez pas ! Je dois voir le Maître de Sinanchu. Il faut que vous me portiez sinon je risque d'être la proie d'un autre piège mortel.

Les gardes hésitèrent. Ils regardèrent leurs pieds nus.

— Je vous rappelle que vous avez l'honneur et le privilège de compter parmi les hommes de ma Garde Royale, grogna le Grand Moo. Mais si vous me préférez les rizières ou la mine, je n'y vois aucun inconvénient...

Les gardes se dévisagèrent. Deux d'entre eux soulevèrent le Grand Moo par les jambes, tandis que le troisième le soutenait sous les bras. Ils avancèrent à pas mesurés.

Lorsque le Maître de Sinanju aperçut le Grand Moo dans cette position, son cœur faillit lâcher. Il venait de perdre le seul véritable empereur qu'il ait jamais connu.

— Votre souverain est malade ? demanda-t-il aux gardes.

— Je viens encore d'échapper à une tentative d'assassinat, répondit le Grand Mob. Une épine de poisson empoisonné. Un de mes gardes a marché dessus et il est mort.

— Il ne pouvait prétendre à meilleure destinée, psalmodia Chiun. Il vous a sauvé la vie.

— J'ai reconnu le type qui a fait le coup, intervint l'un des gardes. C'est Uk-Uk. J'ai vu sa tête au travers des feuillages.

— Dans cas, Uk-Uk doit mourir ! lâcha Chiun. Montrez-le-moi et je lui réserve une lente et douloureuse agonie.

— Non, répondit le Grand Moo avec tristesse. Uk-Uk est mon ferronnier royal.

— Ce vieillard ?

— Tout à fait. Lui seul se révèle assez habile pour frapper les pièces de monnaie à mon effigie.

— Et si je lui arrachais un œil, en guise de leçon ?

— Non, car si la maladie lui enlève l'autre, Uk-Uk ne pourra plus travailler.

— Bon. Choisissez un membre au hasard.

— Nous verrons plus tard. Pour l'heure, c'est une autre affaire qui me préoccupe.

— Ah oui ? fit Chiun, les yeux pétillants.

Que pouvait-il y avoir de plus important que les intrigues du Trône du Requin ?

— Ma fille, la Petite Moo se meurt d'amour pour votre esclave récemment affranchi, Remo.

— Souhaitez-vous que nos deux maisons s'unissent et que votre fille épouse Remo ?

— Je préférerais l'acheter.

La barbichette de Chiun se mit à frémir :

— Acheter Remo ? Mon Remo ?

— Nous pouvons discuter du prix.

— Et le mariage ? s'écria Chiun dans les aigus.

— Je prendrai toutes les dispositions, car le bonheur de ma fille m'est cher.

— Je dois y réfléchir. Mais je ne vous promets rien.

— Je comprends. À présent, je dois rejoindre mon palais. C'est le seul endroit où je sois en sécurité, apparemment.

Tandis que le Grand Moo s'éloignait, Remo apparut, les bras croisés. Surveiller les mineurs l'ennuyait à mourir.

— Je viens de m'entretenir avec le Grand Moo, annonça Chiun, solennel. Sa fille te désire plus que tout au monde.

— C'est bien que j'avais compris.

— Vraiment ?

— Ouais, elle veut faire *poon-poon* avec moi.

— Quoi ?

— Ben oui... Pourquoi, c'est un truc dégoûtant ?

— Tu as dû comprendre de travers. Tu es tellement nul en moovien !

— En tout cas, je jugerai sur pièces. J'ai rendez-vous avec elle, ce soir.

— Le Grand Moo m'a proposé de te racheter. Ne la rencontre pas, Remo. Je te le demande très solennellement.

— Juste au moment où ça commençait à m'exciter ? C'est peut-être la seule Moovienne avec laquelle je n'ai pas couché. Ces gens-là ne croient donc pas au sacrement du mariage ?

— Ils se marient mais continuent à avoir des aventures. Tous les enfants nés sur l'île ont une mère mais la notion de père n'existe pas. Hormis pour la famille royale.

— Voilà pourquoi les maris ne sont pas rancuniers...

— J'ai d'autres nouvelles. Le ferronnier royal, Uk-Uk, a tenté d'assassiner le Grand Moo avec une épine empoisonnée.

— C'est moche. Ce serait un Adorateur de la Pieuvre, alors ?

— Non, encore quelqu'un qui veut renverser le Trône du Requin.

— Ils ont tous des raisons de vouloir que ça change.

— Nous devons trouver les conspirateurs ce soir. Tous ! Tu vas suivre le ferronnier s'il quitte sa cabane. Je monterai la garde devant la chambre du Grand Moo.

— Et la Petite Moo ? Elle va m'attendre.

— Tu dois l'éviter désormais.

— Pas facile. L'île n'est pas gigantesque.

— Ce n'est pas ton type, crois-moi.

— Depuis quand savez-vous ce qui m'attire ?

— Sur Moo, la moindre paire de mamelles t'attire. Je suis étonné que tu ne courres pas encore après les guenons !

— Ha ! Ha ! Très drôle, railla Remo, mais il ne put s'empêcher de rougir d'embarras.



D^r Aldace Gerling, chef de clinique du sanatorium de Folcroft, était un petit homme tout rond, au visage poupin, à la voix douce, et dont la bedaine l'empêchait de fermer les trois derniers boutons de sa blouse. À tel point que, si ce n'était sa barbiche poivre et sel, sa silhouette évoquait irrésistiblement celle d'une femme enceinte jusqu'aux yeux.

— Voilà maintenant deux semaines que Grumley a disparu, lui disait le D^r Harold W. Smith. Je suis convaincu qu'il n'a pas quitté les lieux.

— Eh bien, vérifions pour la troisième fois, répondit le D^r Gerling en fronçant de sourcils.

Tandis qu'ils passaient d'une chambre à l'autre, Smith cochant les numéros sur son calepin, tout en se disant que les deux affaires étaient liées : la disparition du malade et cette histoire de mystérieux voisin.

— Et voici la chambre de M^r Chiun, déclara le D^r Gerling, tandis qu'ils bifurquaient dans l'ailé des pensionnaires.

— M^r Chiun ? sursauta Smith.

— Oui, le malheureux souffre de la maladie d'Alzheimer. Il radote sans cesse. Les histoires de son village sont assez captivantes, remarquez. Si je me souviens bien, il vous considère comme son empereur. Il y a un problème, D^r Smith ?

— M^r Chiun nous a quitté le mois dernier. Avec son gardien, Remo.

— Oh ? Alors qui occupe donc cette chambre ?

Smith poussa la porte. Un homme était allongé sur un lit étroit. Il dormait. Smith lui tapota l'épaule et l'individu s'éveilla lentement. Il battit des paupières sans comprendre.

— Ce n'est pas M^r Chiun, déclara Smith.

Le D^r Gerling considéra son patient, l'air décontenancé.

— Mais... mais cet homme, c'est Grumley, bafouilla-t-il.

— Grumley ? Vous en êtes sûr ?

— Absolument. Que fait-il ici ?

— À l'évidence, il se cache. Pourquoi ne pas avoir vérifié cette chambre ?

Le D^r Gerling se ressaisit et prit un air sérieux :

— Vos ordres étaient très stricts, D^r Smith. Le malade Chiun ne devait être dérangé sous aucun prétexte.

— Oui, vous avez raison, répondit Smith, l'air distrait.

— Et vous avez omis de m'informer de son départ.

— Cela s'est produit de façon si soudaine, en fait.

— Peu importe. Nous tenons donc la solution à notre petit mystère. Je vais accompagner M^r Grumley dans sa chambre.

— Bien. Merci, docteur Gerling.

À ces mots, Smith regagna son bureau en toute hâte.

Malgré son embarras, il était soulagé. C'est vrai que Remo et Chiun étaient partis précipitamment. Ils lui avaient cependant promis de l'appeler, dès qu'ils seraient installés quelque part. Mais ils ne l'avaient pas fait.

Ainsi, la disparition de Grumley n'avait aucun lien avec le problème majeur de Smith. Au moins Folcroft n'était pas compromis. Cette affaire était donc close. Restait à boucler la seconde.

CHAPITRE XXVI

Les heures s'écoulaient et Remo s'ennuyait. L'île baignait dans les rayons argentés de la lune. Dolla-Dree, Petite Moo de Moo, flânait dans le village, ondulant des hanches et le visage épanoui.

Posté sur le toit du palais, Remo soupira en la voyant passer. Mais le boulot avant tout ! Il était en train de se demander comment il pourrait s'expliquer avec elle avant le lever du jour, quand il la vit qui s'introduisait dans sa chambre à lui. Il hésita, envisageant même de quitter son poste pour aller lui parler. Mais une ombre furtive retint son attention. Elle glissait d'une cabane à l'autre. Remo la suivit des yeux.

L'ombre disparut derrière un fourré de palétuviers. Mais ce n'était pas Uk-Uk. D'autres silhouettes surgirent dans la pénombre. Certaines se croisèrent, d'autres se regroupèrent. Pas toujours entre sexes opposés. « Toutes les pratiques de nos sociétés dites civilisées se retrouvent sur Moo », songea Remo.

Uk-Uk, le ferronnier, apparut longtemps après que le ballet nocturne se fut calmé. Remo enjamba le parapet et sauta à terre sans faire davantage de bruit qu'un bébé qui claque dans ses mains.

Il prit le ferronnier en filature. Le vieil homme longea les mines découpées dans la paroi ouest du plateau movien.

En chemin, Remo perçut des murmures :

— Le Grand Moo doit mourir ce soir, prononça une voix masculine.

— Je lui arracherai les yeux de mes propres mains, renchérit une jeune fille avec véhémence.

Remo quitta la piste et suivit la direction des voix. Trois Mooviens discutaient, accroupis, sous un banian. Il mémorisa leurs visages sans qu'ils s'en aperçoivent et reprit sa filature.

Tandis qu'il reprenait la piste, d'autres voix s'élevèrent de la jungle.

— La tyrannie doit cesser. Nous valons autant que lui.

— La Petite Moo est moins royale que moi. Qu'elle descende dans la mine !

— Pourquoi suer sang et eau pour remplir les coffres du Grand Moo, alors qu'il se contente de nous remplir l'estomac.

Remo dénombra vingt-sept conspirateurs, répartis en groupes de deux ou trois personnes. Il poursuivit son chemin. Le sol descendait à pic. Uk-Uk pénétrait dans une mine, lorsque Remo le surprit.

Il se faufila à l'entrée et tendit l'oreille :

— Non. Pas ce soir, disait Uk-Uk de sa voix grinçante. D'autres sont en train de comploter. Laissons-leur leur chance. Si on doit les tuer aussi, eh bien on le fera. Mais quand le Grand Moo et sa gamine nourriront les requins, Uk-Uk sera le seul à connaître l'emplacement du trésor.

— Qu'est-ce qu'on fait pour le Maître de Sinanchu et son esclave ? demanda quelqu'un.

— Qu'ils retournent dans leur monde. Moo n'est pas faite pour les hommes à peau blanche.

— Mais le Maître de Sinanchu a la peau jaune.

— Il s'accorde bien avec l'homme blanc. Le Maître de Sinanchu me fait penser à une banane. Jaune à l'extérieur, mais blanc à l'intérieur.

Les propos du ferronnier furent accueillis par des murmures d'approbation.

— Rentrons et attendons la suite des événements.

Remo regagna le palais pour prévenir Chiun.



L'aube allait se lever dans une heure, une silhouette s'avança dans le couloir. Chiun se pencha et la reconnut aussitôt. La Petite Moo, visage tendu, s'adressa à lui d'une voix glaciale. Il était ravi. Elle n'avait pas dû voir Remo.

— Je souhaite parler à mon père.

— Il dort, répondit-il en joignant les mains dans les manches retroussées de son kimono émeraude et or.

— Eh bien, je vais le réveiller. À moins que vous me refusiez le droit de voir mon propre père ?

Chiun s'inclina avec respect et la laissa entrer.

— Père, je dois vous parler ! explosa-t-elle, une fois dans la

chambre.

Dans le couloir, Chiun tendit l'oreille pour ne pas perdre une miette de la discussion enflammée qui s'amorçait.

— Il n'est pas venu. Il n'est pas sur sa natte.

— Je voulais te prévenir, mais je ne t'ai trouvée nulle part. Tu dois être patiente. Le Maître de Sinanchu n'a pas encore accordé sa bénédiction.

La Petite Moo tapa du pied :

— C'est maintenant que je le veux !

— Il ne m'appartient pas. Je ne peux pas te l'offrir, répondit le Grand Moo d'une voix résignée.

— Dans ce cas, je le prendrai toute seule !

— Je te préviens, ne fais rien qui puisse offenser le Maître de Sinanchu. Il est le seul à protéger le trône contre tous ces traîtres qui veulent s'en emparer.

— Je le veux et je l'aurai ! Je veux sentir son *kuna* blanc dans mon ventre !

— Tu es ma fille ! Tu dois m'obéir !

— Je suis la Petite Moo. Je ne veux pas me priver des privilèges dont bénéficiaient les Petites Moos d'autrefois.

La réponse du Grand Moo fut un cri étouffé. La Petite Moo répondit par un juron. L'échange devint plus vif et Chiun entendit une grande claque, puis le bruit sourd d'un corps qui s'effondre.

Le silence s'installa un certain temps dans la chambre. La Petite Moo finit par en sortir, les joues rouges de honte et un œil tuméfié.

Chiun l'observa à la dérobée. Elle ne pleurait pas.

— Mon père dort paisiblement, dit-elle en fermant la porte.

Imperturbable, le Maître de Sinanju reprit son poste et Dolla-Dree s'en alla en martelant le sol d'un pied rageur.

✱

✱ ✱

— Remo, vous êtes venu... susurra une silhouette lascive sur la natte.

— Dolla-Dree ? fit Remo en pénétrant dans sa chambre par la

fenêtre, pour éviter les gardes à la Plume Écarlate.

— J’ai parlé à mon père. Il ne s’oppose plus à notre union.

— Il nous donne sa bénédiction, alors ?

— Viens... souffla-t-elle en se redressant.

Elle ne portait que la partie basse de son costume. Ses yeux écarquillés évoquaient des diamants noirs. Remo la rejoignit.

— Je voudrais en toucher deux mots à Chiun, dit-il.

— Dans une heure le soleil se lève. Profitons-en avant que l’on nous voie.

Elle s’allongea sur lui, lui mordilla le lobe de l’oreille. Remo sentit son désir s’éveiller. Plus par curiosité, en fait. Cette femme-enfant avait quelque chose de sauvage dans le regard. Ses yeux semblaient à la fois menaçants et sensuels. Remo chercha à l’embrasser mais elle évita ses lèvres et lui enfonça ses dents immaculées dans l’épaule.

— Du calme, fit-il d’une voix douce.

Les dents s’enfoncèrent davantage, il fronça les sourcils.

— Je te veux, Remo. J’ai besoin de ta force.

Il lui prit la tête dans ses mains.

— Pourquoi ne pas t’allonger sous moi ? suggéra-t-elle, je te veux tout entier.

Remo se laissa faire. Il sentit un frisson lui parcourir l’échine et les poils de ses avant-bras se dressèrent.

Cela n’avait rien à voir avec ce qu’il avait connu jusqu’à présent. Il ferma les yeux, tandis qu’elle le chevauchait, et attendit qu’elle le surprenne.



Le Maître de Sinanju renifla l’odeur du sang. Il pénétra dans la chambre du Grand Moo au pas de charge.

Ce dernier gisait sur son lit, un couteau en os planté dans la poitrine. Il ne respirait pas. Plutôt que de retirer l’arme, Chiun préféra placer le poing sur le cœur du Grand Moo. Il battait avec paresse. Sa bouche était béante, telle la gueule d’un poisson.

Du plat de son autre main, Chiun appuya sur son poing d’un coup sec. Une fois. Deux fois. Trois fois. Le Grand Moo se mit à trembler de

toute sa masse. Une écume blanchâtre se forma sur ses lèvres et il toussa en battant des paupières.

— Ne bougez pas, ordonna Chiun. Je m'occupe de vous.

Il examina le couteau puis, d'un geste vif, le retira. La lame avait pénétré de biais. La blessure était superficielle.

— Asseyez-vous, dit-il.

Le Grand Moo s'adossa au mur.

— Qui a fait cela ?

— Je ne sais pas, répondit le Grand Moo, l'œil glauque.

Il semblait encore sous le choc, bien qu'il n'ait guère perdu de sang. Chiun se précipita à la fenêtre.

— Toi, le garde ! Où étais-tu ?

— Ici, je n'ai pas bougé.

Chiun lui fit signe de s'approcher et dès que l'autre se trouva à sa portée, il lui brisa sa lance en os et le força à s'agenouiller en lui serrant la gorge.

— Ton empereur est blessé ! Qui est passé par la fenêtre ?

— Mais... personne.

Chiun serra davantage. Le garde avait les yeux exorbités.

— Je le jure sous la lune, déclara-t-il, terrorisé.

Au son de sa voix, Chiun comprit qu'il disait la vérité. Une seule personne, en revanche, était passée par la porte.

— Veille à ce que le Grand Moo ne subisse plus d'autre attaque, prévint Chiun en le relâchant, sinon je t'en tiendrai responsable.

La Petite Moo ne se trouvait pas chez elle. Ni dans la salle à manger. Chiun gravit l'escalier menant au premier. Des voix provenaient de la chambre de Remo.

Il ouvrit la porte à toute volée.

— Chiun ! s'écria Remo, surpris.

Il était étendu sur le dos. Dolla-Dree le chevauchait.

— Vous pourriez frapper avant d'entrer. Petit Père.

— À présent, je sais qui souhaite la mort du Grand Moo.

— Moi itou.

— Alors comment se fait-il que je te trouve dans cette position ?

Remo repoussa Dolla-Dree et se redressa.

— J'allais vous en faire part quand je suis tombé sur elle. Et de fil en aiguille... Bref, vous comprenez...

La Petite Moo réajusta sa jupe. Elle dévisageait Chiun de ses yeux félins.

— Tu te vautres dans la luxure avec la propre ennemie de celui que tu as juré de protéger.

— Mais de quoi parlez-vous ?

— Tu sais qui cherche à assassiner le Grand Moo ?

— Oui, tout le monde, répondit Remo en se levant.

— Ton aveuglement m'afflige, mon fils. La traîtresse se trouve sous tes yeux.

— Elle ? s'étrangla Remo. Vous délirez, Petit Père. J'ai parcouru la jungle. Une bonne vingtaine de complots se préparent. La chasse au Grand Moo est ouverte, si vous voulez mon avis. Ils en ont marre de travailler comme des bêtes.

— Paroles de paysan, ronchonna Dolla-Dree.

— Hé ! Je croyais que tu avais envie de moi !

— Je te veux et je t'aurai !

À ces mots, la Petite Moo bondit sur lui, brandissant un couteau en os quelle avait caché sous sa jupe.

Le sang de Remo ne fit qu'un tour, il lui saisit le poignet et le lui tordit. Dolla-Dree poussa un cri. Il lui flanqua un coup de pied à la cheville et elle s'effondra.

Chiun récupéra le couteau.

— Mais enfin qu'est-ce que c'est que ce cirque ? demanda Remo, furieux.

— Elle ne te désirait pas tout à fait comme tu l'entends. Elle voulait te manger. *Poon* signifie consommer. *Poon-poon* est l'équivalent de miam-miam, si tu préfères.

Remo papillonna des paupières. Ses yeux foudroyèrent la Petite Moo, toujours à terre. Elle évita son regard. Sa langue rose humecta ses lèvres. Elle frotta son ventre nu, comme si elle avait des crampes d'estomac.

— Vous voulez dire que... commença Remo.

Chiun hocha la tête. Remo contempla de nouveau Dolla-Dree.

— C'était mon droit, déclara-t-elle. Les autres Petites Moos profitaient du Festin de la Chair, au temps où les Blancs fréquentaient

cette île. Pourquoi pas moi ? Ce trône, je l'ai mérité. Je l'ai gagné à la sueur de mon front.

— Mérité ? intervint Chiun, sous le regard médusé de Remo.

— Vous croyez que je suis née Petite Moo ? ironisa-t-elle dans un rire sardonique. Lorsque Moo l'Ancienne a sombré, la famille royale s'est réfugiée sur le haut plateau où se dresse le palais. Les paysans s'étaient noyés mais seule la famille royale a survécu.

— Vous êtes *tous* descendants de la Maison de Moo ? s'enquit le Maître de Sinanju.

Dolla-Dree opina du chef.

— Depuis, c'est la guerre ouverte entre ceux qui occupent le Trône du Requin et les autres. Les plus forts dirigent. Les faibles travaillent. Mon père a lui-même assassiné le Grand Moo, il y a deux ans de cela.

— À la cinquième année du troisième cycle, confirma Chiun en exhibant la pièce que Remo avait trouvée.

— Cette année-là, il y eut quatre assassinats. Depuis, mon père a régné sans partage. Mais les Adorateurs de la Pieuvre ont contrarié ses desseins. Maintenant qu'ils ont disparu, c'est pire que jamais.

— Vous n'êtes pas née princesse ? fit Remo, interloqué.

La Petite Moo secoua la tête, le regard dans le vague.

— J'étais la cadette. Ma sœur Tuka-Tee fut Petite Moo avant moi.

— Que lui est-il arrivé ? insista Remo.

— Je l'ai empoisonnée, dit Dolla-Dree dans un haussement d'épaules. Des épines de poisson pilées dans sa nourriture.

Remo détourna les yeux.

— Je crois que je vais me sentir mal, avoua-t-il.

— Pas aussi mal que si je n'étais pas intervenu à temps, observa Chiun.

— Incroyable ! Non seulement c'est une princesse meurtrière mais elle est cannibale par-dessus le marché !

— Pas d'insulte, le blanc-bec ! rétorqua la Petite Moo. Les Mooviens ne se mangent pas entre eux. On mange les Blancs, c'est tout. Et personne n'en a mangé depuis que le dernier Blanc a accosté sur l'île. Ils furent esclaves pendant un certain temps. Lorsqu'on les a libérés, quel festin ! La Petite Moo avait toujours droit de choisir la viande la plus tendre.

— Et le Grand Moo, il se tapait sur le ventre pendant ce temps-là ?

persifla Remo.

— Aucune femme blanche n'est jamais venue ici, répondit Dolla-Dree. On ne mange pas des gens du même sexe que soi. Vous nous prenez pour des pervers ?

— C'est le bouquet ! explosa Remo.

— Ça suffit ! intervint Chiun.

— Qu'allons-nous faire d'elle ?

— Le Grand Moo est mort, déclara Dolla-Dree en se levant, la poitrine plus arrogante que jamais. Je possède le Trône du Requin, à présent. Et toute sa fortune. Si vous souhaitez voir la couleur de vos pièces, vous avez intérêt à faire ce que je vous dis.

— Non, répliqua Chiun en la saisissant au poignet. Le Grand Moo est bel et bien vivant. Grâce au Sinanju.

Tandis qu'elle se débattait comme une furie, il l'entraîna dans le couloir. Une fois en bas, il la jeta aux pieds de son père. Remo les avait suivis, ne sachant trop comment réagir.

— Voici votre assassin, déclara Chiun avec froideur. À vous de décider de son sort.

— C'est ma fille, répondit le Grand Moo d'une voix morne. La seule personne sur qui je puisse compter. Laissez-la en vie. Elle a la cruauté d'un chat, mais elle souhaitait seulement se nourrir de la chair de l'homme blanc.

Remo réprima un frisson.

— Il existe d'autres conspirateurs, poursuivit le Maître de Sinanju. Remo a découvert leur perfidie.

— J'ai besoin de mes paysans. Sans eux, qui descendra dans la mine, qui fera pousser le riz ?

— Choisissez-en un ou deux au hasard, pour l'exemple.

Le Grand Moo secoua la tête, d'un air las.

— Tous me sont nécessaires.

— Mais enfin qu'attendez-vous de moi ? rétorqua Chiun, exaspéré.

— Laissez-les tranquilles.

— Mais je suis l'assassin attitré de la Maison de Moo. Comment puis-je vous protéger si je ne puis rendre justice ? Et votre pouvoir ? Votre force de dissuasion ?

— Mon pouvoir, le voilà, fit-il en soulevant sa massue avec peine. Et ma puissance réside dans mon trésor, que chaque moovien convoite

mais ne peut posséder.

— Autrement dit, observa Remo, vous n'avez rien.

— Tu me l'as ôté de la bouche, fit Chiun avec dédain.

— Laissez-moi, à présent, dit le Grand Moo. Je veux dormir. Nous en parlerons quand le soleil aura ravivé les couleurs de mon empire.

— Tu parles d'un empire ! ironisa Remo en sortant.

Chiun considéra la silhouette prostrée de la Petite Moo et la masse ronflante de son père. Tous deux n'avaient plus rien de royal à ses yeux. Il ne voyait plus qu'un gros bonhomme adipeux avec une plume de travers sur la tête et une garce dont la perfidie n'avait d'égale que sa langue de vipère.

Il les laissa sans dire un mot.

CHAPITRE XXVII

— C'est la fameuse jonque ? fit Ed the Eradicator en montrant du doigt.

Shane Billiken fit oui de la tête. Il faut dire qu'il était tellement dépassé par les événements qu'on lui aurait demandé si Pékin était la capitale de l'Alaska, il aurait dit oui !

— Changement de programme ! annonça le mercenaire. On ne vous tue plus. Mais va falloir faire ce qu'on vous dit.

— Entendu. Et encore merci.

— On ne le fait pas pour vous. On ne peut pas tuer sans faire de bruit et j'ai pas l'intention de faire capoter cette opération à la gomme.

— Je vous fais confiance.

— Bien. Baissez les voiles. Coupez les gaz. Éteignez les lumières. Et silence ! Si vous vous tenez à carreau, vous aurez votre part du gâteau.

— La moitié ?

Des regards assassins se tournèrent vers lui.

— Le quart ?

— Qu'on le donne à bouffer aux requins ! intervint Gus.

— On a besoin de lui.

— OK. Dix pour cent, ça vous va ? s'écria Shane Billiken.

— Cinq pour cent... si vous faites pas le mariole.

Et Shane sentit qu'on lui détachait les poignets. Il se retrouva avec un M16 dans les mains. Sachant que c'était sa dernière chance, il promit de faire de son mieux. N'importe quoi pour éviter les requins ! Shane avait vu toute la série des *Dents de la Mer*. Pas question de figurer dans un remake.

*

* *

— Y avait pas plus de service à thé que de plumes sur un chameau,

déclara Brunt. Aucun meuble, hormis la télé et toute une série de caisses. À mon avis, votre gars, il a mis les bouts.

— Ces caisses, à quoi ressemblaient-elles ? s'enquit le D^r Harold Smith dans le combiné.

— Le genre malles de voyage, vous voyez. Avec de gros cadenas fermés à clé.

— Vous n'avez pas osé les forcer ?

— Écoutez, on était bien d'accord, je devais juste récupérer le service à thé sans faire de désordre...

— Oui, bien sûr.

— De toute façon, il m'aurait fallu un marteau et un burin. Je les avais laissés dans la poche de mon autre costume.

— Bien. Si j'ai besoin de vous, je vous rappelle.

— Pigé. Autrement dit, fin de la mission, c'est ça ?

— Vous avez été payé.

— On peut remettre ça. Ma secrétaire n'arrête pas de réclamer une augmentation.

— Au revoir, M^r Brunt, trancha Smith en raccrochant.

Il sortit son 45 automatique de l'armée, plaça deux cartouches dans le chargeur et escamota l'arme dans sa mallette.

*

* *

Le Maître de Sinanju méditait dans la cour du palais. Il transcendait le soleil, vieille coutume de son pays.

Remo arriva en courant, un objet noir à la main.

— C'est décidé, déclara Chiun avec gravité. Nous quittons Moo aujourd'hui. J'ai le cœur gros mais l'esprit clair.

— Attendez avant de faire vos adieux : regardez ce que j'ai trouvé, fit Remo en brandissant une paire de Ray-Ban. Elvis est sur l'île !

— Ne dis pas de sottises. Il est mort. Ou il vit retiré quelque part dans le Minnesota. Ça dépend des versions.

— Je ne parle pas du vrai Elvis, mais de notre copain Shane Billiken.

— Oh, lui... Un petit désagrément, tout au plus.

— Peut-être mais il y a un bateau dans le lagon. Des gars en battle-dress ont investi la jungle. Ils sont armés jusqu'aux dents.

— Notre jonque est intacte ?

— Jusqu'ici, rien à signaler. Mais je suis passé près de la souche au trésor. Elle est vide.

— Mes pièces ! s'étrangla Chiun.

— L'argent doit se trouver dans leur bateau.

— Ils vont regretter d'être venus ! menaça Chiun en agitant le poing.



Dirk Edwards attendit que le dernier homme ait quitté la mine. Il leva la main pour donner le signal.

— Tout le monde à plat ventre ! beugla-t-il. Quand ça pétera, vous tirerez sur tout ce qui bouge.

Il baissa la main et appuya sur son propre détonateur.

Non loin de là, Remo et Chiun sentirent le sol se dérober sous leurs pieds. Ils bondirent aussitôt dans les arbres. Les palmiers se mirent à trembler. La terre s'affaissait progressivement, tel du sable dans un sablier. Ils sautèrent d'un arbre à l'autre. Remo jeta un regard par-dessus l'épaule. La partie ouest de l'île, les mines et les tunnels, s'écroulait comme une avalanche. Un cauchemar d'arbres, de feuilles et de terre glissait dans la mer. Le sol tremblait dans un effroyable grondement.

Edwards comprit qu'il avait mal calculé son coup.

— Sauve qui peut, les gars !

Et les mercenaires se ruèrent vers le lagon, sautant dans l'eau à pieds joints, submergés par des vagues de pierres et de terre. Certains abandonnèrent leurs armes.

Sous le pont du *Nouvel Âge et Grandes Espérances*, Shane Billiken comptait tranquillement ses pièces.

Sous la secousse, les lampes à kérosène tournoyèrent dans leurs cardans. Il grimpa sur le pont. Gus et Miles, les deux hommes de garde restaient bouche bée.

L'île entière était en train de sombrer. Affolés, les oiseaux volaient

en tous sens. Shane aperçut un gros nuage de poussière et comprit qu'il s'agissait des insectes qui fuyaient à leur tour.

— Là, dans l'eau ! s'écria Gus.

Shane entrevit Edwards qui crawlait comme un malade. Les autres n'étaient pas loin derrière.

Un retardataire disparut sous une vague de boue en ébullition.

Marchant sur la pointe des pieds, Shane s'empara d'un fusil qui traînait près du grand mât. Il visa Gus à la nuque. Sa tête explosa dans l'eau. Miles fit volte-face et Shane lui pulvérisa la poitrine. Il s'avança et les balança tous les deux par-dessus bord. En quelques secondes, les requins firent leur apparition.

— Allez-y, mes petits ! N'en laissez pas une miette !

Il leva l'ancre et mit les moteurs en route. Shane était fier de lui. Il n'avait pas vomi. Une fois au large, il descendrait s'enfiler une bonne tranche de corned-beef.



— Laissez-moi ! hurlait la Petite Moo. Je suis la dernière survivante. Moo n'existe plus. Je n'ai plus de sujets, plus de trône. Ils ont massacré mon père et tous ont péri dans un torrent de boue.

Mais Remo nagea vers elle et tenta de la ramener à la surface. Trop tard, ses lèvres étaient froides, ses paupières déjà closes. À contrecœur, il laissa le corps inerte de la Petite Moo s'en aller à la dérive. Les yeux le piquaient lorsqu'il grimpa dans la jonque rejoindre Chiun. Des cadavres flottaient çà et là. Les requins s'en donnaient à cœur joie.

— Nous ne pouvons rien faire ? demanda-t-il à Chiun.

— Non, répondit le Maître de Sinanju, le regard dans le vague. Telle est la loi de la mer. L'histoire se répète. La convoitise aura toujours causé la perte de Moo.

— Cette fois-ci, ces mercenaires avec leurs explosifs auront forcé le destin.

— Non, mon fils. Moo a sombré parce que les Grands Moos ont toujours fait creuser le sol à leurs sujets, sans cesse à la recherche du précieux métal. Ils ont violé les entrailles de la terre. Et la mer ne demandait qu'à s'y infiltrer.

Ils observèrent la dernière bande de terrain qui glissait dans l'immonde océan brunâtre. De la vapeur s'éleva à l'emplacement de l'île qui venait d'être engloutie.

— Tu vois ces bras immenses tendus vers le ciel, Remo ?

— De la condensation qui s'échappe de la jungle, non ?

— Détrompe-toi, ce sont les tentacules de Ru-Taki-Nuhu.

— C'est des conneries, tout ça ! fit Remo.

Mais il lorgna le nuage de vapeur, l'air dubitatif. N'avait-il pas cru apercevoir des ventouses ?

CHAPITRE XXVIII

En arrivant chez lui, le Dr Harold W. Smith remarqua la Buick bleue rutilante, garée dans l'allée de ses voisins.

— Oh, Harold, je suis ravie que tu sois rentré, fit Mrs Smith tout excitée. J'aimerais te présenter...

— Un instant, ma chérie. J'ai quelques coups de fil à passer, répondit Smith en filant dans son bureau.

— Ne lui en veuillez pas, s'excusa Mrs Smith en regagnant le salon. Il est si surmené ces temps-ci.

— Visiblement, c'est un homme très occupé, répondit son interlocuteur. Vous ai-je dit que votre thé était excellent ?

Dans le bureau, Smith ouvrit sa mallette et décrocha le combiné.

— Smith ? C'est Remo.

— Remo ! Où étiez-vous passé ? Peu importe. Nous avons un problème.

— J'arrive.

— Non, je ne suis pas à Folcroft mais chez moi.

— Je sais, je vous ai vu garer votre voiture.

— Vous êtes dans le coin ? Écoutez. Des agents inconnus ont acheté la maison de mes voisins. Ils doivent y stocker des munitions. Leur chef présumé s'appelle James Churchward.

— Smitty ? Jetez un coup d'œil par la fenêtre.

Smith obéit. Quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir Remo, barbe et cheveux blonds, qui lui faisait signe, le combiné à l'oreille, dans la maison d'en face.

— Salut, voisin ! fredonna Remo. Alors, vous venez ?

Smith se faufila dans le jardin par la porte de derrière et se glissa dans la maison voisine.

— Ne faites pas attention au désordre, déclara Remo en l'accueillant. Chiun et moi ne sommes pas encore installés.

La mine blafarde, Smith se laissa conduire au salon. Un immense téléviseur trônait au beau milieu de la pièce nue, hormis deux nattes

posées sur le parquet.

— J'en ai pour une minute, Smitty. On vient de nous la livrer, dit Remo en désignant un gros carton.

— Vos che... cheveux, bafouilla Smith. Et votre barbe...

— Effets secondaires d'une recette de Chiun. Je vous expliquerai. Pour l'heure, j'ai plus le droit d'en avaler.

— Et vos ongles ! s'écria Smith, tandis que Remo découpait le carton à l'aide de griffes acérées.

L'emballage se retrouva en lambeaux et une tondeuse autoportée apparut. Remo la bascula et se servit des lames pour se limer les ongles.

— Alors vous habitez ici, reprit Smith.

— Ouais. Nous avons vu l'annonce dans le journal. Vous parlez d'une surprise quand nous avons découvert que nous étions voisins !

Remo attaqua le deuxième ongle.

— Oui, j' imagine... acquiesça Smith, hébété, en apercevant les malles de Chiun dans la pièce attenante... les mêmes que Brunt lui avait décrites.

— C'est Chiun qui m'a convaincu d'acheter la maison. Selon lui, tout assassin impérial doit habiter dans l'entourage de son empereur.

— Mais qui est James Churchward, à la fin ?

— C'est moi, voyons. Enfin, l'une de mes nombreuses identités.

— Pas étonnant que je n'aie pas eu accès aux fichiers...

C'est alors que le Maître de Sinanju fit son entrée :

— Mes hommages, empereur Smith ! fit-il en s'inclinant. Je viens de m'entretenir avec l'impératrice Maude. Une femme charmante et digne de confiance.

*

* *

L'air désespéré, Shane Billiken sortit de la boutique de numismatique. Le British Museum n'avait rien voulu savoir, pas plus que le musée des Beaux-Arts de Boston. Et voilà que ce type lui annonçait que les pièces de monnaie étaient en étain. Il lui en offrait tout juste six *cents* l'unité.

En arrivant chez lui, Shane aperçut les journaux qui s'étaient

amoncelés pendant son absence. Il les feuilleta un à un, histoire de passer le temps.

Ses yeux s'écarquillèrent lorsqu'il découvrit la page spectacles du quotidien de la veille. Les imitateurs de Roy Orbison pullulaient ! Il y avait un Roy Sorbison, un Roy Orb-Son, un Sun-Ray Orison, un Ray-Ban Bisonor et toute une flopée encore ! Tous se produisaient à guichet fermé.

— Non ! Non ! Non ! gémit Shane.

Il farfouilla dans la pile de journaux et put enfin lire la nouvelle qu'il attendait depuis des lustres ; le quotidien datait d'une semaine : *Roy Orbison, troubadour de la pop, succombe à une crise cardiaque à l'âge de 52 ans.*

Shane Billiken, grand prêtre du positivisme, se sentit anéanti. Il entassa ses pièces de Moo dans le bateau en roseau, qu'il avait rafistolé avec de la glu. Il plaça sa guitare préférée à la proue, à côté d'un bidon d'essence siphonné dans sa Ferrari. Et vogue la galère...

Une fois au large, Shane déversa le contenu du bidon dans le bateau et le restant sur sa tête. Il alluma son Zippo à la poupe. Difficile car le rafiot prenait l'eau.

— *It's oooooovvvveeeerrrr !* [5] pleurnicha-t-il en grattant sa guitare.

Les flammes mettaient un temps fou à venir jusqu'à lui. D'étranges ongles effilés transperçaient le fond du bateau.

— Salut Elvis ! Tu te souviens de nous ? lança Remo en passant la tête hors de l'eau.

— Tu détiens mon trésor, déclara Chiun, émergeant de l'autre côté, les yeux rageurs et perçants.

— Hé, vous pouvez pas me faire ça. Ce sont mes funérailles. Mon horoscope l'avait prévu.

— Sans doute, approuva Chiun, mais c'est moi-même qui choisirai ta mort. Tu dois payer pour ton abjecte témérité.

— Vous faites fausse route. C'est pas moi qui ai posé les explosifs mais les mercenaires. Moi je ne suis qu'une toute petite feuille d'automne tourbillonnant dans le vent du karma.

— Eh bien, tu leur adresseras ce message de ma part : On ne badine pas avec le trésor de Sinanju.

Et soudain la main de l'Oriental s'écrasa sur la figure de Shane. Il n'entendit jamais le craquement de ses Ray-Ban, tandis qu'elles s'enfonçaient dans son crâne, pulvérisant le cartilage de son nez et se mêlant à sa cervelle en bouillie.

Une fois sur la plage, Remo questionna Chiun :

— Pourquoi avoir laissé le reste des pièces, Petit Père ?

— Je n'ai pris que mon dû. Et puis tu devrais savoir que seul ce qui est rare est cher ; c'est valable pour l'étain comme pour l'or. Qui sait si d'ailleurs le continent américain ne va pas sombrer à son tour et entraîner dans sa disparition tout son stock de métal précieux ? Ce jour-là, mon fils, l'étain, même impur comme celui de la monnaie moovienne, prendra une valeur inestimable.

Remo replongea dans l'eau.

— Mais où vas-tu ?

— Récupérer quelques pièces. Je meurs de faim. Peut-être qu'un restaurateur les acceptera en échange d'un canard à l'orange !

*Achevé d'imprimer en janvier 1991
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'imp. 279. —

Dépôt légal : février 1991.

Imprimé en France

Notes

[1] Allusion à un test, dit projectif, couramment utilisé en psychologie. Il se compose de dix planches représentant des taches d'encre symétriques ; en fonction des interprétations qu'en propose le sujet, il permet de déceler les tendances profondes de la personnalité du testé.

[2] Jeu de mot intraduisible. En anglais, le mot *junk* désigné à la fois une jonque et un vieux rossignol en solde ! *N. d. T.*

[3] Représentation de la divinité océanique Tiki, déesse de la virilité et de la fécondité, sous la forme d'un petit personnage trapu et ramassé.

[4] *Je veux te prendre la main* (Beatles).

[5] *C'est fiinnnniii !* (Allusion à une chanson du grand Roy).